6

EXAMEN

CRITIQUE

DES TRAVAUX DE FEU M. CHAMPOLLION,

SUR LES

HIÉROGLYPHES.

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

Digitized by Google

EXAMEN

CRITIQUE

DES TRAVAUX DE FEU M. CHAMPOLLION,

SUR LES

HIÉROGLYPHES,

PAR Mr J. KLAPROTH.

OUVRAGE ORNÉ DE TROIS PLANCHES.

Nitor veriùs quàm splendor.
PLIN., Hist. Natur.

PARIS.
LIBRAIRIE ORIENTALE DE DONDEY-DUPRÉ, PÈRE ET FILS,
IMPRIM.-LIBR.-MEMB. DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS,
Lib. des Sociétés Asiatiques de Londres et de Calcutta, sur le Continent,
RUE RICHELIEU, N° 47 *bis*, ET RUE SAINT-LOUIS, N° 46.

1832.

A MONSIEUR

MONSIEUR LE PROFESSEUR

WILKEN,

CONSEILLER INTIME ET PREMIER BIBLIOTHÉCAIRE DE S. M. LE ROI DE PRUSSE, etc., etc.,

HOMMAGE RESPECTUEUX DE L'ESTIME

DE L'AUTEUR.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

En soumettant au public cet Examen des travaux de feu M. Champollion sur les Hiéroglyphes égyptiens, tels qu'ils ont été publiés de son vivant, mon intention n'a nullement été de diminuer le mérite de ce savant, trop tôt enlevé aux sciences qu'il cultivait avec tant de succès et de gloire. Le seul but que je me suis proposé en publiant ce petit ouvrage, a été de fixer l'opinion des savans sur le degré des progrès qu'on a faits jusqu'à présent dans le déchiffrement des monumens graphiques de l'Égypte. Tout homme impartial et capable de juger la question, conviendra qu'il aurait été injuste d'exiger de celui qui, après tant d'années d'étude et de travail, a découvert la partie alphabétique d'une écriture inconnue et fantasque, employée pour reproduire, seulement en partie, une langue dont nous ne possédons que les débris dans une autre, d'exiger, dis-je, qu'il lût les monumens écrits de cette sorte, avec autant de facilité que nous lisons une gazette ou une pièce de théâtre. — Tous ceux qui se sont occupés de travaux pareils, connaissent suffisamment la diffi-

culté d'y faire des progrès rapides; ils savent également qu'on n'y peut avancer que pas à pas et en y rencontrant à chaque instant des questions nouvelles à résoudre, puisque presque chaque découverte qu'on y fait, oblige à des recherches qu'on n'avait pas prévues au premier abord.

Les ignorans seuls ont donc pu croire que M. Champollion, en découvrant l'alphabet phonétique de l'écriture ancienne de l'Égypte, était parvenu par ce premier succès, à déchiffrer le contenu des inscriptions et des monumens hiéroglyphiques. La publication de la *Grammaire Hiéroglyphique* de ce savant nous apprendra jusqu'à quel point il avait réussi, à l'époque de sa mort, à expliquer les signes mystérieux qui couvrent ces monumens, et nous faisons des vœux sincères pour que cet ouvrage, qui contiendra le résultat d'une vie courte, mais laborieuse, surpasse de beaucoup nos espérances.

KLAPROTH.

Paris, 15 Septembre 1832.

EXAMEN CRITIQUE

DES TRAVAUX

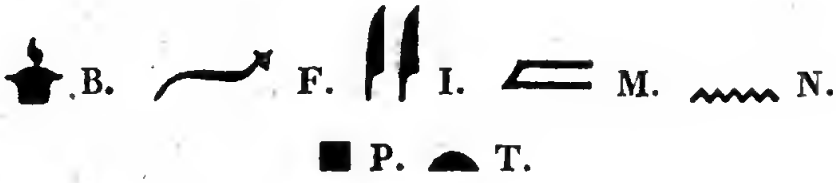
DE FEU M. CHAMPOLLION,

SUR

LES HIÉROGLYPHES.

QUELQUES recherches ingénieuses ont paru faire renaître l'espérance de parvenir à l'intelligence des inscriptions hiéroglyphiques qui couvrent les monumens de l'antique Égypte, et de pouvoir déchiffrer les rouleaux de papyrus enfouis depuis des milliers d'années dans les tombeaux des anciens habitans de cette contrée célèbre.

Depuis dix ans on parle avec enthousiasme de la découverte de l'*Alphabet phonétique* faite par feu M. Champollion; mais peu de personnes paraissent avoir une idée bien nette, soit de ce qu'elle est réellement, soit des résultats qu'elle a pu produire. Le docteur Young, en Angleterre, est sans contredit le premier auteur de cette découverte. Ce fut en 1818 qu'il reconnut la valeur alphabétique de la plupart des signes hiéroglyphiques qui composent les noms de *Ptolémée* et de *Bérénice*, parmi lesquels il a bien exactement déterminé les sept suivans, qui correspondent avec les résultats obtenus par M. Champollion :



Quoiqu'on doive regarder la détermination de ces sept

lettres comme le fondement sur lequel M. Champollion a basé son *Alphabet phonétique*, la sagacité du savant anglais n'alla pas au-delà de cette rencontre heureuse, et il laissa à son compétiteur en France, toute la gloire qui peut s'attacher à une découverte raisonnée et soumise à la démonstration.

Long-tems avant cet événement important pour l'archéologie égyptienne, M. Champollion s'était occupé du déchiffrement les hiéroglyphes. Déjà, en sortant du lycée, il avait commencé à se livrer avec ardeur à cette étude. Jablonsky, Zoëga, et les auteurs de la *Description de l'Égypte*, exerçaient alors une sorte de domination sur les diverses branches des antiquités égyptiennes. On expliquait la mythologie de l'Égypte exclusivement par les passages des classiques qui s'y rapportaient; on appliquait aux inscriptions hiéroglyphiques de vaines théories, qui ne pouvaient amener aucun résultat positif. M. Champollion se consacra tout entier à la recherche et à l'examen de tous les monumens de ce genre. Il en fit de nombreuses copies, et grava, pour ainsi dire, dans sa mémoire tous ceux qu'on en possédait dans les collections publiques et particulières; il s'exerçait à les reproduire de tête, et acquit dans ce genre une prodigieuse dextérité. Toutefois, pendant de longues années, les inscriptions hiéroglyphiques furent muettes pour lui comme pour les autres savans; il les contemplait avec constance; il essayait mille systèmes d'interprétation : le tems n'était pas encore venu où le secret de l'antique Égypte devait lui être révélé.

Cependant des notions plus justes sur la véritable nature de l'écriture hiéroglyphique avaient déjà commencé à trouver place dans les esprits. Zoëga avait pensé que plusieurs hiéroglyphes avaient dû être employés comme signes de sons,

et les appelle, pour cette raison, *phonétiques*. La conjecture de Zoëga n'avait d'abord fait aucune impression sur les personnes occupées de l'étude des anciennes écritures égyptiennes ; elles suivaient au contraire dans leurs travaux l'ancien système, en regardant la masse des hiéroglyphes comme signes idéographiques ou symboliques. Ce fut seulement après la découverte de l'inscription de Rosette que les savans se trouvèrent assez généralement amenés à penser que ce procédé était le seul par lequel les anciens Égyptiens avaient pu exprimer des noms propres étrangers ou nationaux. Tout le monde avait reconnu dans cette inscription la place qu'occupait le nom de *Ptolémée* ; et on avait indiqué de même sur d'autres monumens les cadres ou *cartouches* qui devaient contenir ceux de *Bérénice* et d'*Arsinoë*, ainsi que de quelques-uns des rois des anciennes dynasties égyptiennes. M. Champollion avait d'abord accueilli avec peu de confiance ces premiers essais. Les écritures cursives étaient à cette époque l'objet de travaux poursuivis avec persévérance par plusieurs savans, tels que MM. Sylvestre de Sacy et Ackerblad en France, et le docteur Young en Angleterre. M. Champollion travaillait cependant dans un tout autre sens, et jamais l'idée que les hiéroglyphes pouvaient contenir une partie alphabétique, n'avait pris racine dans son esprit ; c'est ce que l'on voit clairement par le passage suivant de son ouvrage intitulé *De l'Écriture hiératique des anciens Égyptiens* (1), publié à Grenoble en 1812. Il s'y exprime ainsi :

(1) Ce petit volume in-folio est devenu extrêmement rare, on dit que l'auteur a fait tout son possible pour en soustraire les exemplaires aux yeux du public, en retirant du commerce et des mains de ses amis ceux qu'il avait d'abord répandus. La raison qu'on a mise en avant était : « La crainte de blesser les scrupules de quelques » personnes pieuses. » Mais il ne se trouve dans ce livre absolument rien qui ait trait à la haute antiquité de l'empire des Pharaons, et qui pour cette raison soit en contradiction ouverte avec les récits de la Bible. Il est permis de penser que le véritable

« Ces manuscrits (hiératiques) ont de bonne heure attiré » l'attention des savans ; Rigord, Montfaucon, le comte de » Caylus, l'abbé Barthélemy, Zoëga, M. de Humboldt et » les membres de la commission d'Égypte, ayant reconnu » que l'écriture de ces rouleaux différait essentiellement de » l'*hiéroglyphique*, la considèrent, les uns comme étant l'é- » criture égyptienne *hiératique*, les autres comme l'écriture » *épistolographique* ou *populaire*, mentionnées par les auteurs » grecs ; mais tous s'accordent sur ce point important que » l'écriture de ces manuscrits égyptiens est *alphabétique*, » c'est-à-dire qu'elle se compose de signes destinés à rappe- » ler les sons de la langue parlée.

» Une longue étude et surtout une comparaison attentive » des textes *hiéroglyphiques* avec ceux de la seconde espèce » regardés comme *alphabétiques*, nous ont conduits à une » conclusion contraire.

» Il résulte, en effet, de nos rapprochemens :

» 1° Que l'écriture des manuscrits égyptiens de la se- » conde espèce n'est point *alphabétique* ;

» 2° Que ce second système n'est qu'une simple modifi- » cation du système hiéroglyphique, et n'en diffère unique- » ment que par la forme des signes ;

motif qui a déterminé M. Champollion à supprimer ce livre, a été de ne pas donner une mesure trop précise des progrès qu'il avait faits jusqu'en 1821, un an avant sa *Lettre à M. Dacier*. Cette mesure existe dans l'assertion « que les signes hiéroglyphiques sont des signes de choses et non des signes de sons. » Certes, celui qui depuis dix ans avait travaillé sur les hiéroglyphes sans les déchiffrer, et qui faisait, en 1821, imprimer un axiome pareil, avait grand besoin d'être guidé dans ses nouvelles recherches de 1822, par les découvertes du docteur Young, publiées au mois de décembre 1819, dans le *Supplément de l'Encyclopédie Britannique*.

On ne doit donc plus douter que les découvertes de M. Champollion ne soient entées sur celles du docteur Young, auquel appartient le mérite d'avoir le premier démontré qu'on s'est servi en Égypte de signes hiéroglyphiques pour exprimer alphabétiquement les sons des noms propres. — *Aperçu sur les Hieroglyphes d'Égypte*. Paris, 1827, in-8°, *Préface*, page xj.

» 3° Que cette seconde espèce d'écriture est l'*hiératique* » des auteurs grecs, et doit être regardée comme une *tachy-* » *graphie hiéroglyphique*;

» 4° Enfin, que les caractères hiératiques (et par consé- » quent aussi ceux dont ils dérivent) sont des signes de » choses et non des signes de sons. »

Après un exposé pareil, on peut être bien convaincu qu'en 1821 M. Champollion ne croyait pas à l'existence de signes alphabétiques parmi les hiéroglyphes, quoique le docteur Young eût déjà communiqué sa découverte aux savans de l'Europe par un mémoire imprimé en 1818, et qui fut publié l'année suivante dans le *Supplément de l'Encyclopédie Britannique* (1). A cette même époque, le docteur Bankes avait fait connaître une inscription grecque de l'île de Philæ, qui mentionnait l'érection d'un monument en l'honneur du roi Ptolémée. M. Letronne, dans ses savantes observations sur cette inscription, énonça l'opinion que le monument en question devait contenir, en lettres hiéroglyphiques, le même sens que l'inscription grecque. M. Bankes, ayant eu connaissance du travail de M. Letronne, s'empressa, au mois de janvier 1822, de transmettre à l'Académie des Inscriptions une copie lithographiée des hiéroglyphes qui couvrent les quatre faces de l'obélisque de Philæ, sur la base duquel on lit l'inscription grecque déjà mentionnée. C'est cette lithographie qui fut communiquée à M. Champollion, et qui lui fournit les moyens de faire les observations et les comparaisons dont il consigna le résultat dans sa *Lettre à M. Da-*

(1) Article Egypt; *containing* I. *Introductory View of the latest Publications relating to Egypt.* — II. *Pantheon.* — III. *Historiography.* — IV. *Calendar.* — V. *Customs and Ceremonies.* — VI. *Analysis of the triple Inscription.* — VII. *Rudiments of a Hieroglyphical Vocabulary.* — VIII. *Various Monuments of the Egyptians.* — Supplement to the fourth and fifth Editions of the Encyclopædia Britannica. *Edinburgh, december* 1819, *in*-4°, *pag.* 38-74.

cier, datée du 22 septembre 1822. C'est alors qu'il reconnut le nom de *Cléopâtre,* et l'emploi des caractères phonétiques dans les hiéroglyphes, et qu'il abandonna les idées qu'il avait eues jusque-là sur la nature des anciennes écritures égyptiennes, idées qui lui avaient fait rejeter d'abord les découvertes du docteur Young. Cependant il semblait croire encore, à cette époque, que l'emploi des caractères phonétiques ne s'appliquait qu'à la transcription des noms propres grecs et romains, et que la plupart des autres hiéroglyphes étaient idéographiques.

Cette nouvelle marche une fois adoptée, M. Champollion se livra avec plus d'ardeur que jamais à l'étude des monumens égyptiens; il appliqua son alphabet au déchiffrement de tous les noms d'empereurs romains, de rois grecs et égyptiens. Ses observations s'étant multipliées considérablement, étendues à des objets qu'il n'avait pas touchés dans sa *Lettre à M. Dacier,* modifiées sur certains points, vérifiées sur quelques autres, il en consigna le résultat dans un ouvrage plus étendu, qui parut en 1824 sous le titre de *Précis du Système hiéroglyphique des anciens Égyptiens.*

Le titre de cet ouvrage est propre à induire en erreur sur l'étendue et les résultats des travaux de M. Champollion. On s'attendrait à y trouver l'exposition d'un système et un résumé des principes à l'aide desquels on pourrait entreprendre la lecture et l'interprétation de textes hiéroglyphiques, tandis qu'au contraire ce livre ne contient qu'une application plus ample, mais toujours conçue dans le même esprit des idées exposées dans la *Lettre à M. Dacier.* L'auteur y a donné la lecture d'un très-grand nombre de noms propres de personnages de tous les rangs, en les accompagnant d'observations et de conjectures sur la valeur de quelques autres signes, auxquels il attribuait une valeur grammaticale, mais sans établir

suffisamment ce dernier point. Il crut pouvoir conclure de l'ensemble de ces résultats, que la plus grande partie des textes hiéroglyphiques de l'Égypte pouvait être interprétée au moyen de la méthode phonétique; thèse ouvertement en opposition avec les doctrines qu'il avait professées antérieurement. Ce résultat, s'il était bien démontré, serait de la plus haute importance, et il aurait été indispensable que M. Champollion joignît à son travail un appendice dans lequel il aurait fait l'application de son nouveau système à l'*Inscription de Rosette*, dont le sens est connu par la version grecque, ou à d'autres textes d'une étendue plus considérable. M. Champollion se borna de traduire quelques phrases détachées de cette inscription, mais elles n'étaient pas suffisantes pour fonder une démonstration de la certitude de son système. Ce travail, tout important qu'il est, laissait donc encore beaucoup à désirer aux amis des sciences archéologiques.

Le besoin que M. Champollion sentait d'augmenter la masse des matériaux qu'il avait à sa disposition et de multiplier de plus en plus les points de comparaison indispensables aux progrès de ses études, lui fit entreprendre un voyage en Italie, pour y visiter les riches collections que renferme cette terre classique de l'archéologie.

Le musée de Turin, récemment enrichi de la belle collection de M. le chevalier Drovetti, retint long-tems le célèbre archéologue. Il y trouva une abondante moisson à recueillir, un grand nombre de papyrus, de stèles et d'inscriptions de toute espèce. C'est de ce musée que furent écrites les *Lettres à M. le duc de Blacas*, dans lesquelles l'auteur commença à faire des applications plus nombreuses de son système de déchiffrement, à tout ce qui pouvait concerner les anciennes dynasties de l'Égypte. Il hasarda même des interprétations plus étendues, et qui comprenaient non-seulement de simples

noms propres, mais des noms précédés ou suivis de titres, ou de quelques portions de phrases. L'espace lui manquait, sans doute, pour ajouter à ces explications les développemens qui leur eussent donné plus d'autorité. Elles ne furent pas moins admises avec empressement, parce qu'on pensa que l'auteur s'occuperait de les justifier plus tard. Au reste, sous le rapport de l'écriture, les *Lettres à M. de Blacas* ne changèrent rien d'important à la théorie de l'auteur; et, lorsque à son retour de l'Italie il publia une seconde édition de son *Précis*, il n'apporta que des modifications peu nombreuses aux assertions que contenait la première, et il ne vit aucun motif de renoncer à l'opinion qu'il avait exprimée sur la nature phonétique, qu'il croyait devoir attribuer à la plus grande masse des hiéroglyphes. Il y répéta textuellement cette proposition fondamentale, que « les caractères » figuratifs et les caractères symboliques sont employés dans » tous les textes égyptiens en moindre proportion que les » caractères phonétiques ; que ceux-ci sont de véritables » signes alphabétiques qui expriment les sons des mots de la » langue égyptienne parlée, et que tout hiéroglyphe pho- » nétique est l'image d'un objet physique dont le nom, en » langue égyptienne parlée, commençait par la voix ou par » l'articulation que le signe lui-même est destiné à exprimer. »

Un autre recueil, principalement consacré à la mythologie égyptienne, et dont l'auteur avait commencé la publication en 1824, lui fournissait de fréquentes occasions d'appliquer les résultats de son système à ce qu'il y a de plus curieux et de plus difficile à-la-fois dans les traditions relatives aux peuples de l'antiquité. Le *Panthéon Égyptien* contenait une suite de planches, où étaient figurées les divinités de cette nation si fameuse par son penchant à une superstitieuse idolâtrie. Relevées sur les papyrus funéraires, sur les gra-

vures de toutes les classes de monumens, et tracées d'après les figurines et les bas-reliefs que l'on conserve dans les cabinets et les musées. Ces représentations étaient accompagnées de légendes hiéroglyphiques dont M. Champollion donnait ensuite l'interprétation dans les notices explicatives qu'il y joignait. Il y a fréquemment fait usage de notions empruntées aux auteurs grecs et latins, et déjà classées dans le *Panthéon égyptien* de Jablonsky. On doit donc être d'autant plus surpris de voir que, dans plusieurs passages de son ouvrage, M. Champollion se soit laissé guider par un système différent, et dont il n'établit pas les principes d'une manière assez claire et assez précise, en se contentant de dire : « Que, malgré les profondes recherches et la vaste » érudition de Jablonsky, le siècle dernier n'avait pu se for- » mer une idée claire du système religieux de l'ancienne » Égypte ; que ce savant ayant pris pour guides les écrivains » grecs et latins, avait cru possible, avec leur seul secours, » de recomposer un tableau complet de la théogonie égyp- » tienne ; mais que c'était de préférence dans les monumens » égyptiens qu'il fallait chercher les noms d'une foule de » divinités et de personnages mythologiques, qu'on cher- » cherait en vain dans les auteurs classiques. » Cette proposition ne nous paraît admissible qu'autant qu'on aurait pleinement démontré qu'on est parvenu à l'intelligence complète des monumens graphiques de l'Égypte ; ce n'est qu'alors qu'on serait en droit de baser des théories nouvelles sur leur contenu.

On voit, par ce qui précède, qu'avant de partir pour l'Égypte, avec l'intention de chercher sur les lieux mêmes la confirmation de ses découvertes, M. Champollion avait admis, comme un fait démontré à ses yeux, l'existence d'une portion considérable de signes employés dans un sens pho-

nétique, c'est-à-dire, consacrés à la représentation des sons de la langue égyptienne, et qu'en cela il s'était considérablement écarté de l'opinion commune, qui attachait au contraire une valeur symbolique au plus grand nombre des hiéroglyphes. Il a pu lui-même varier en augmentant ou en diminuant la proportion de cette partie de l'écriture égyptienne, et en assignant, par conséquent, un rôle plus ou moins important au système des sons par rapport à celui des symboles. C'est ce qu'on observe, en effet, quand on compare entre eux les principaux passages des ouvrages que ce savant a publiés. On doit donc le plaindre d'avoir abandonné la marche méthodique qu'il avait suivie dans son premier travail sur les hiéroglyphes. La bonne foi qui règne dans cet écrit fut reconnue par toutes les personnes désintéressées; combien il aurait été à désirer que M. Champollion ne s'en fût jamais départi dans ses recherches postérieures sur les écritures et les antiquités égyptiennes!

Avant d'entrer dans un examen plus particulier des services que feu M. Champollion a pu rendre par sa découverte à l'archéologie égyptienne, il peut être utile de s'arrêter un instant et d'expliquer nettement les conditions du problême dont il avait entrepris la solution. Tout le monde a vu des monumens égyptiens, tout le monde connaît d'une manière générale la forme et la disposition de ces caractères qu'on nomme *hiéroglyphes*; peu de personnes ont réfléchi à leur nature; bien peu savent en quoi réside principalement la difficulté de les interpréter. Les passages des auteurs anciens, dans lesquels on a long-tems cherché une direction pour expliquer cette écriture, sont, pour la plupart, vagues et incohérens. Un morceau célèbre de saint Clément d'Alexandrie a surtout été l'objet d'un examen attentif de la part des savans, parce qu'ils le supposaient plus propre que tout autre à jeter du jour

sur les différens procédés que les anciens Égyptiens employaient pour se communiquer leurs pensées. Une explication, plus lumineuse et plus plausible que toutes celles qui avaient précédé, a été donnée récemment par M. Letronne (1); et toutefois on ne saurait assurer que cette explication ait levé toutes les difficultés que le passage présentait, et qu'il n'ait, même après le travail du célèbre helléniste, besoin d'être encore repris et discuté à l'aide de la connaissance que l'on aura acquise du sujet auquel il se rapporte. Loin de servir à l'explication des hiéroglyphes, on peut dire que ce fragment de saint Clément d'Alexandrie ne sera lui-même complétement éclairci qu'après que les hiéroglyphes auront été parfaitement connus, s'il est possible d'espérer que cette découverte puisse jamais s'effectuer.

Le point qui récemment a le plus occupé les savans et qui restait encore complétement indécis dans les dernières recherches de M. Champollion, c'était de savoir si les hiéroglyphes étaient destinés à représenter des idées directement, ou par l'entremise de sons de la langue égyptienne, s'ils étaient des symboles de choses, ou des signes de prononciation, s'ils devaient, en un mot, être considérés comme *idéographiques* ou comme *phonétiques*. Dans le premier cas, il est bien évident qu'on devait renoncer à l'espoir d'en posséder jamais une pleine et complète intelligence. Chercher à deviner le sens des symboles de l'antiquité, c'est s'exposer à tomber à chaque instant dans les erreurs de ceux qui ont écrit autrefois sur les hiéroglyphes sous l'influence de diverses préoccupations philosophiques, mythologiques ou ca-

(1) M. Letronne a même expliqué, de trois manières différentes, ce passage de saint Clément. D'abord dans la première édition du *Précis de M. Champollion*, pag. 331; puis dans le même ouvrage, pag. 401; et enfin dans la seconde édition, pag. 376.

balistiques. Le lien qui, dans ces sortes d'associations, rattache l'idée à son symbole, est tellement vague et tellement arbitraire, enfin emprunté à des notions si éloignées des nôtres, qu'il y aurait de la folie à tenter de le découvrir, hors des cas où la tradition nous l'a conservé. Si l'on ne savait que la figure d'une *oie* (vulpanser) était affectée par les Égyptiens à l'idée de *fils*, et que celle d'une *abeille* exprimait l'idée de la *royauté*, il serait impossible de reconnaître cette signification autrement que par des conjectures peu propres à satisfaire les esprits solides. Le nombre des hiéroglyphes qu'on trouve expliqués ainsi dans les anciens auteurs, même en y comprenant le *Recueil d'Horapollon*, est trop peu considérable pour qu'on puisse, sans une extrême témérité, hasarder le déchiffrement d'un texte quelconque. Si donc les hiéroglyphes avaient été en grande partie composés de symboles idéographiques, il n'y a pas de découverte qui pût conduire à les interpréter; et tant qu'on est resté enfermé dans cette voie, la lecture des noms propres, nécessairement exprimés par des signes phonétiques, a été le seul but auquel tendaient les efforts des savans et les espérances du public instruit.

Dans le cas contraire, nous voulons dire si les hiéroglyphes devaient être en grande partie regardés comme signes de sons, le déchiffrement en était non-seulement possible, mais facile sous certaines conditions, les mêmes qui sont exigées toutes les fois qu'on veut parvenir à la lecture d'un texte tracé dans une écriture inconnue. L'espoir que fait naître cette supposition doit avoir influé considérablement sur la direction que M. Champollion avait donnée à ses derniers travaux; et la possibilité qu'il apercevait de lire enfin les hiéroglyphes, s'ils étaient reconnus phonétiques, n'a sans doute pas peu contribué à lui persuader qu'ils l'étaient en effet. Ainsi, après avoir établi, d'une manière qui sem-

ble inattaquable, que les noms propres d'hommes étaient écrits phonétiquement, on a été successivement conduit à supposer que les formes grammaticales avaient pu être rendues par le même procédé; et enfin on en était venu au point de croire que les substantifs même et les verbes auraient aussi été le plus souvent exprimés avec des hiéroglyphes jouant le rôle de lettres. De cette manière, la qualité de symbole qui avait si vivement excité et si long-tems dérouté la curiosité des modernes, et qui faisait le mystère des hiéroglyphes chez les anciens, aurait presque entièrement disparu pour ne laisser, dans la plus grande partie des inscriptions, qu'une écriture *en rébus*, facile à déchiffrer tout entière, une fois qu'on aurait été sur la voie; et l'on pensait bien que, sur ce point, les travaux récens laissaient peu de chose à désirer.

Mais encore une fois, en admettant même cette supposition, que rien jusqu'ici n'autorise et ne justifie, il faudrait toujours, pour obtenir l'intelligence des textes hiéroglyphiques, remplir quelques conditions indispensables qui sont de rigueur dans toute opération de ce genre. Il faudrait avoir d'une manière assurée et invariable la valeur phonétique de tous les signes hiéroglyphiques; il faudrait que chaque signe exprimât un seul son, et que chaque son fût toujours rendu par le même signe. Car s'il était permis de substituer à volonté un B à un M, ou un T à un D, d'altérer la forme des mots, déjà si vagues par la suppression des voyelles, on se ménagerait ainsi le moyen de trouver toujours le mot dont on aurait besoin ou quelque chose d'approchant, et avec de légères variations qu'on pourrait ensuite faire subir à la signification de ces mots, il n'est rien qu'on ne pût, à la rigueur, trouver dans une inscription. Tel y verrait la consécration d'un temple, tel autre le panégyrique d'une princesse,

un dithyrambe sur l'immortalité de l'ame ou l'histoire des conquêtes de Sésostris.

Remarquons d'ailleurs que les Égyptiens ne paraissent pas avoir eu de règle bien déterminée pour placer, les unes après les autres, les lettres d'un même mot. Ils écrivaient tantôt de gauche à droite, ou de droite à gauche, et le plus souvent de haut en bas. Les élémens d'un même nom se trouvent en quelque sorte disposés pêle-mêle, et celui qui veut les assembler correctement, n'en peut venir à bout qu'autant qu'il connaît d'avance le son qu'il s'agit de former. On risquerait, faute de cette connaissance, de fabriquer involontairement un mot barbare, ou d'en rencontrer par hasard un tout différent de celui qu'on aurait prétendu tracer. Cette observation, qui s'applique rigoureusement à tous les mots de la langue égyptienne, s'étend même à ceux des noms propres des rois et des dieux qui ne sont pas tirés du grec ou du latin, et dont la forme exacte ne nous a pas été transmise par les auteurs anciens. Supposez qu'après avoir reconnu les lettres, on trouve dans une inscription :

$$A_P E^K_L \text{ (1) ou } S^T_M T.$$

On peut bien accorder à la rigueur qu'un savant très-pénétrant y lira les noms de *Cléopâtre* ou de *Toutmosis*, parce qu'ils sont bien connus d'ailleurs; s'ils ne l'étaient pas, le calcul des probabilités n'a pas de formule pour épuiser le nombre des combinaisons entre lesquelles un homme de bonne foi pourrait flotter avant de découvrir la véritable, et jamais il ne serait assuré de l'avoir rencontrée.

Supposons néanmoins que la forme et la valeur des lettres soient parfaitemeut déterminées, que leur arrangement ne

(1) C'est ainsi que le nom de *Cléopâtre* se trouve écrit dans un cartouche d'une inscription de Philæ, publiée par M. Salt, dans la Ve planche de son *Essai*.

donne lieu à aucune équivoque, que la suppression des voyelles ne soit l'occasion d'aucune méprise, que l'on puisse en un mot épeler les syllabes, couper et distinguer les mots avec autant de netteté, de certitude et de précision que s'ils étaient écrits avec quelqu'un des alphabets perfectionnés de l'Occident; il restera toujours une difficulté dont le génie lui-même ne saurait triompher; c'est de découvrir la signification des mots quand elle n'est pas connue par la tradition. La *langue cophte*, qui est regardée maintenant avec toutes sortes de raisons comme un reste précieux de la langue égyptienne, ne représente cette dernière que d'une manière très-incomplète. On ne possède en cophte que des fragmens de la *Bible*, de la *Vie des Saints*, et quelques glossaires cophtes-arabes, d'une date comparativement très-récente. La langue elle-même a cessé depuis long-tems d'être parlée, et tous ceux de ses mots qui ne se présentaient pas dans les sujets que les moines de la Thébaïde voulaient traiter, sont à-présent complétement perdus. Remarquez d'ailleurs que toutes les expressions païennes, relatives à l'ancienne religion du pays, ont dû être soigneusement évitées, et l'ont été effectivement par les pieux rédacteurs de ces versions chrétiennes. Ceux-ci préféraient beaucoup introduire dans leurs traductions des termes grecs qui remplaçaient et faisaient disparaître autant d'expressions véritablement égyptiennes. De la liste des mots, compris dans les lexiques, il faut encore défalquer un assez grand nombre de mots arabes qui n'y ont trouvé place que parce que les termes originaux avaient été perdus. Voilà cette langue cophte, seul secours que nous puissions avoir pour entendre les inscriptions hiéroglyphiques, en les supposant tout-à-fait phonétiques, bien lues et complétement déchiffrées. Dans la longue durée de l'empire égyptien, la langue avait subi sans doute plusieurs de ces

révolutions, dont aucun idiome connu n'a su se garantir pendant le cours des siècles; aurait-elle pu se conserver intacte depuis les tems des Ramessès jusqu'à l'époque des Ptolémées, à travers les invasions des Pasteurs et des Perses, sous la domination des Grecs et des Romains, et jusqu'à la conquête des Arabes? — La seule introduction du christianisme n'a-t-elle pas dû effacer de son vocabulaire cette foule de termes théologiques, liturgiques, philosophiques, appartenant aux sujets que l'ancien peuple égyptien avait le plus en prédilection, et dont il se plaisait à couvrir tous ses monumens? Si l'on pèse toutes ces causes de changement, d'altération et de désaccord, on s'étonnera de la confiance avec laquelle certaines personnes veulent appliquer des vocabulaires cophtes à l'interprétation des plus anciennes inscriptions égyptiennes. Elles n'agiraient pas avec plus de sécurité quand elles posséderaient un glossaire composé sous le règne même de Sésostris. Il est impossible que M. Champollion ait partagé cette confiance exagérée; il savait trop bien qu'à deux ou trois mille ans de distance l'orthographe et la forme même des mots avaient dû changer plus d'une fois et s'altérer considérablement; aussi, dans les transcriptions qu'il faisait de phrases égyptiennes, supposées écrites phonétiquement, trouvait-il un très-grand nombre de mots qui n'existent avec la même forme ni dans la *Bible*, ni dans les légendes, ni dans les lexiques. Un tel résultat était inévitable, et de pareils mots doivent infailliblement se présenter à chaque ligne des inscriptions anciennes; mais alors comment retrouver le sens de ces mots, et quelle foi la critique peut-elle avoir aux effets de cette sorte de divination?

On ne se représente pas généralement l'état des choses par rapport à la littérature égyptienne, tel que l'ont fait le tems, les révolutions politiques et morales, tel qu'il résulte de la

disparution complète d'un peuple entier remplacé sur son propre sol par des nations d'une autre race, parlant une autre langue, obéissant à d'autres institutions, et professant d'autres croyances. L'intelligence que nous avons des monumens littéraires des Grecs et des Romains est venue jusqu'à nous par une tradition non interrompue; nous possédons la plus grande partie des livres de ces peuples avec une suite d'explications et de commentaires destinés à en dissiper les obscurités, et pourtant à l'époque de la renaissance des lettres, que d'immenses travaux n'a-t-il pas fallu faire? combien d'hommes patiens et laborieux ont usé leur vie pour achever d'éclaircir ce que les anciens textes présentaient à chaque pas d'embarrassant, d'obscur ou d'inintelligible pour les modernes? Quand une inscription grecque se présente à nous pour la première fois, quelle habitude ne faut-il pas pour la lire, la restituer, en expliquer le contenu, développer les circonstances auxquelles elle se rapporte? La langue que de profonds philologues ont si bien approfondie est ici la moindre difficulté, mais les choses, les faits, les particularités de date ou de localité, les institutions, les titres des magistrats, les usages, les préjugés, les opinions religieuses; tout enfin n'exige-t-il pas de la part de nos savans une rare application et une sagacité merveilleuse? Cependant que de travaux préparatoires n'a-t-on pas faits pour diminuer leur peine? que de recherches, de tables, de dictionnaires n'a-t-on pas accumulés depuis trois siècles pour éclairer tout ce qui fait partie du domaine de l'archéologie? En Égypte, au contraire, une vaste solution de continuité, un abîme immense sépare les événemens d'autrefois de la critique des tems modernes. Toute la littérature a disparu avec la religion, la philosophie et le système entier de la civilisation; les livres, s'il y en eut jamais, ont été complétement anéantis; les pa-

pyrus, que quelques personnes peu éclairées prennent pour des livres, n'offrent qu'une perpétuelle répétition des mêmes formules toujours relatives au même sujet, la mort et ses conséquences. Les inscriptions hiéroglyphiques sont les seuls livres que nous aient légués les Pharaons; mais là se présente à l'instant cette double difficulté, insoluble si l'on ne parvient à la diviser; tout est inconnu dans ces inscriptions, la langue et les faits, l'écriture et le fond des choses. On arriverait à l'intelligence du contenu si l'on avait à sa disposition l'explication des mots, et *vice versa* on reconnaîtrait aisément la valeur des signes si l'on savait d'avance le sens qu'ils représentent. Mais pour opérer ce dernier prodige, il faudrait recréer à-la-fois l'Égypte des Pharaons avec son système idolâtrique, les noms des dieux et de toutes les choses sacrées, les détails du culte et toute la série des opinions philosophiques, la vie civile avec ses innombrables particularités, et, par-dessus tout cela, la prononciation matérielle de tous les mots qui s'y appliquaient, leur synonymie et leurs nuances, et la valeur spéciale d'une foule d'expressions de figures, de métaphores, d'emblêmes, d'attributs, que l'usage chez une nation vivante introduit, renouvelle et modifie sans cesse.

Ce n'est pas la critique humaine, c'est l'intuition de la divinité qui pourrait opérer un tel miracle; et l'on voudrait qu'un savant, de quelques facultés qu'on le supposât doué, eût fait seul, en peu d'années, ce que la raison et le bon sens démontrent impossible à des générations littéraires qui se succéderaient pendant des siècles! Ceux qui ont conçu une pareille idée du résultat des travaux de M. Champollion, ou qui ont voulu la répandre dans le public, semblent avoir bien mal connu les intérêts de sa gloire. Son véritable mérite n'est pas d'avoir inventé ou deviné le sens des inscriptions égyp-

tiennes ; mais d'en avoir déchiffré quelques parties à l'aide des moyens que la critique avoue et qu'un esprit judicieux ne cherche jamais à dissimuler, même dans la vue d'exciter une plus grande admiration de la part des hommes ignorans et crédules. On doit convenir qu'en général ses ouvrages justifient, au moins jusqu'à un certain point, le reproche qu'on a adressé à l'auteur, de ne point avoir procédé dans ses expositions avec la lucidité et la candeur désirables, d'avoir, dans un sujet obscur et difficile, adopté parfois des formes mystérieuses et embarrassées. Ceux de ses livres qui verront le jour après sa mort n'offriront plus sans doute le même défaut qu'on pourrait, dans certains cas, supposer volontaires et attribuer au désir d'augmenter, par une sorte de langage d'hiérophante, l'intérêt déjà très-grand qui s'était attaché à ses études. Quoi qu'il en soit, les observations que nous venons de rappeler font pressentir dans quelles limites il est raisonnable de circonscrire d'avance le résultat du déchiffrement des hiéroglyphes.

En effet, les découvertes de M. Champollion ne s'appliquent qu'à un nombre assez limité des signes hiéroglyphiques, c'est-à-dire qu'il ne lit presque que les noms propres et quelques autres mots, écrits avec un alphabet dont le système ressemble en quelque sorte à celui des langues sémitiques, dans lesquelles on n'écrit que les consonnes d'un mot, et qu'une petite partie des voyelles ou même aucune de celles-ci.

Dans les inscriptions hiéroglyphiques, les noms des rois sont entourés d'une espèce d'encadrement auquel on a donné le nom de *cartouche*. Dans ces cadres le nom du roi et ses épithètes ordinaires sont écrits en caractères alphabétiques ou phonétiques, comme M. Champollion les appelle d'après Zoëga (1). Mais outre son nom et ses épithètes, chaque roi a

(1) « Le monument de Rosette, dit M. Champollion dans sa *Lettre à M. Da-*

un titre honorifique qui remplit un autre cartouche, précédé ordinairement d'un groupe symbolique, qu'on prétend signifier *roi du peuple obéissant*. La légende de ce cartouche, du titre honorifique ou du prénom se compose ordinairement de caractères symboliques, mêlés à des lettres alphabétiques; or, ce sont ces caractères symboliques que jusqu'à présent on n'a aucun moyen sûr d'expliquer entièrement; et l'on est presque toujours réduit aux conjectures pour leur trouver un sens.

Quant aux noms et aux épithètes des rois renfermés dans les premiers cartouches, M. Champollion avait un excellent guide pour les déchiffrer; ce sont les mêmes noms dont la liste se trouve dans les tables des *Dynasties Égyptiennes* de Manéthon et d'autres auteurs de l'antiquité. Certes quand on sait ce qu'on peut trouver dans une inscription ancienne, écrite en caractères inconnus, il n'est pas difficile de l'expliquer en partie, et je pense qu'un bon déchiffreur, auquel on aurait donné la simple indication qu'il y avait à chercher, dans les cartouches des monumens égyptiens, les noms des différens rois d'Égypte cités par les anciens, écrits en caractères alphabétiques, avec un très-petit nombre de voyelles, serait parvenu au même résultat que M. Champollion.

Indépendamment des noms contenus dans les cartouches, les monumens en offrent un grand nombre d'autres; ce sont ceux des divinités et ceux des personnes qui n'ont pas régné. Ces noms sont en grande partie écrits en caractères alphabé-

» *cier*, page 44, nous présente l'application de ce système auxiliaire d'écriture que » nous avons appelé PHONÉTIQUE, c'est-à-dire exprimant les sons. » Cependant c'est Zoëga qui a donné le premier cette épithète grecque aux lettres alphabétiques des Égyptiens, comme on peut le voir par le passage suivant de son grand ouvrage *De Origine et Usu Obeliscorum*, page 454, publié à Rome en 1797 : « *Sed satis* » *est exemplorum classis ænigmaticæ, superest quinta classis notarum* PHO- » NETICARUM. »

tiques. On connaît les dénominations de la plupart des dieux par les auteurs anciens, ainsi il n'était pas très-difficile de les découvrir dans les inscriptions. Outre ces noms propres, il y a également quelques signes grammaticaux et quelques particules en caractères alphabétiques, tout le reste est symbolique ou idéographique, et c'est contre cet écueil que doit échouer vraisemblablement le travail le plus assidu de nos égyptologues, tant qu'on n'aura pas retrouvé un bon nombre d'inscriptions en deux langues, c'est-à-dire en hiéroglyphes égyptiens et en grec ou en latin, comme celle de Rosette, découverte par les Français à l'époque de leur expédition glorieuse en Égypte.

Nous avons déjà dit que, dans les derniers tems, M. Champollion avait soutenu que la plus grande partie des caractères hiéroglyphiques est alphabétique, mais il n'a jamais pu démontrer cette proposition, qui est en opposition avec les particularités que les auteurs anciens, et nommément saint Clément d'Alexandrie, rapportent sur les différentes classes de l'écriture égyptienne. C'est principalement cette difficulté qui a fait dire avec beaucoup de justesse au savant baron Silvestre de Sacy : « Que, malgré la confiance qu'on ne peut » s'empêcher d'accorder au système de M. Champollion, il » ne faut pas en concevoir des espérances exagérées, comme » il ne faut pas non plus le déprécier, parce qu'il n'a pas en- » core produit et ne produira peut-être jamais l'intelligence » complète d'une inscription ou d'un écrit de quelque éten- » due, vu que des difficultés de plus d'un genre peuvent » opposer des obstacles invincibles aux efforts des savans » les plus érudits et les plus ingénieux (1). »

Si l'on examine avec soin les découvertes de M. Champol-

(1) *Journal des Savans.* Septembre 1827, pag. 543.

lion, on est convaincu qu'elles ne peuvent servir qu'à lire une partie des noms des rois d'Égypte, mais qu'elles ne conduiront vraisemblablement jamais à une intelligence même superficielle des inscriptions égyptiennes et des nombreux écrits sur papyrus qu'on trouve dans les tombeaux de ce pays : aussi ce savant en traduisant la moindre phrase a été contraint, pour y réussir, d'inventer des mots qui ne sont pas coptes, et qu'il ne peut justifier par aucune autorité. On conçoit donc que la besogne de l'interprète n'a pas été très-lourde, puisqu'il a pu donner aux signes inconnus d'une inscription la valeur qui lui paraissait convenable, et construire lui-même la langue dans laquelle il voulait qu'elle eût été écrite.

Des inculpations pareilles doivent paraître graves; M. Champollion ne se serait pas exposé à les voir produire contre lui, s'il avait toujours suivi la direction analytique qu'il avait adoptée pour ses recherches dans sa *Lettre à M. Dacier*. Déjà, dans la première édition de son *Précis sur le Système Hiéroglyphique*, on ne trouve plus cette marche régulière d'investigation, si nécessaire dans des recherches entièrement neuves, et dans lesquelles on doit rendre à soi-même et au public un compte exact de chaque pas qu'on fait en avant. Dans les ouvrages postérieurs de M. Champollion, disparaissent même toutes les traces d'une discussion consciencieuse; dans les *Lettres au duc de Blacas* et dans le *Panthéon égyptien*, il accumule conjecture sur conjecture et contradiction sur contradiction. Ces dernières se montrent principalement dans la seconde édition du *Précis*; elle détruit en partie ce que l'auteur avait donné comme démontré dans la première. Pour rendre ses hypothèses plus plausibles, M. Champollion a été forcé de se construire une nouvelle mythologie égyptienne qui elle-même est hypothétique et n'est basée sur rien.

Pour démontrer le peu de fond des conjectures qui se trouvent dans les ouvrages que M. Champollion a publiés sur la littérature et les antiquités égyptiennes, il faudrait peut-être écrire autant de pages que ce savant en a remplies de ses recherches. Je dois donc me contenter ici d'en donner quelques preuves frappantes ; il serait facile d'en augmenter le nombre, mais le peu qu'on va lire suffira pour juger le degré de confiance que méritent en général les travaux de ce savant.

D'abord M. Champollion n'a jamais paru d'accord avec lui-même sur l'étendue de sa découverte. Dans l'introduction de son *Précis du Système hiéroglyphique des anciens Égyptiens* (1) (A et B, pag. 11), il disait : « Que son Alphabet hiéroglyphi-
» que s'applique aux légendes royales hiéroglyphiques de
» *toutes les époques* ; que la découverte de l'Alphabet pho-
» nétique des hiéroglyphes est la véritable clef de tout le
» système hiéroglyphique ; que les anciens Égyptiens l'em-
» ployèrent à *toutes les époques* pour représenter alphabéti-
» quement les sons des mots de leur langue parlée. » Au commencement du huitième chapitre de l'ouvrage (A, p. 131, B, pag. 184) on lit au contraire : « J'avoue, en effet, qu'on
» ne sait point encore d'une manière certaine si les inscrip-
» tions et les textes hiéroglyphiques, dans lesquels je trouve
» des mots égyptiens exprimés phonétiquement, *remontent*
» *au tems* des Pharaons, rois de race égyptienne, ou seule-
» ment à l'époque grecque, comme l'inscription de Rosette,
» l'obélisque de Philæ, les temples d'Ombos et d'Edfou ; ou
» bien à l'époque romaine, comme les obélisques Albani,

(1) Comme il y a deux éditions de cet ouvrage, je désigne la première, qui a paru en 1824, par la lettre A, et la seconde, qui est de 1828, par la lettre B.

» Borgia, Pamphile, Barberini, celui de Bénévent, une par-
» tie des édifices de Philæ, et les temples d'Esné et de Den-
» déra. Mais il y a deux moyens bien simples de décider
» cette question et de prouver en même tems que l'écriture
» hiéroglyphique était et a toujours été phonétique en très-
» grande partie sous les Pharaons eux-mêmes, etc. »

M. Champollion s'est efforcé à la vérité de prouver la dernière assertion contenue dans ce passage; mais les explications des hiéroglyphes qu'il allègue à cet effet ne sont, pour la plupart, que conjecturales; il n'y suit pas cette marche de démonstration rigoureuse, si nécessaire quand il s'agit d'une découverte encore contestée; d'ailleurs on n'a qu'à ouvrir le second volume de son *Précis*, contenant les planches et leur explication; on y trouvera quelques centaines de caractères figuratifs et symboliques, et un alphabet phonétique qui ne se compose que de *cent trente-quatre* lettres, tandis que la masse des signes hiéroglyphiques monte à 864 d'après le compte de M. Champollion, et à 958 d'après celui du savant Zoëga. Il resterait donc, selon le calcul de M. Champollion lui-même, 730 signes, tant figuratifs que symboliques, qui ne sont pas employés phonétiquement. Mais qui nous répond que ces 730 signes groupés différemment un à un, un à deux, etc., ne forment pas, comme les clefs et les groupes chinois, une infinité de caractères recevant des significations fort différentes de celles des diverses parties qui les composent.

Les Chinois ont aussi une *manière phonétique* d'écrire les noms propres, qu'ils entourent souvent d'un cartouche comme les Égyptiens. La seule différence entre leur système phonétique et celui des bords du Nil est que, chez eux, les caractères idéographiques, employés phonétiquement, ne devien-

nent pas des lettres alphabétiques, mais qu'elles représentent la syllabe entière qu'ils expriment dans leur usage ordinaire, Un Chinois transcrirait donc le nom de *Maria :*

瑪	*Ma*	*Jaspe*
利	*li*	*gain*
亞	*ya*	*second au rang.*

Le système ordinaire de l'écriture japonaise ressemble, plus qu'aucun autre, à celui des anciens Égyptiens. Les Japonais mêlent leurs signes syllabiques, exprimant des sons, aux caractères idéographiques des Chinois, exactement comme les Égyptiens, dont l'écriture se composait à-la-fois de signes phonétiques et de symboliques. Or, celui qui ne saurait lire dans un livre chinois, que les noms propres exprimés de la manière précitée, pourrait-il dire qu'il est en état, ou même sur la voie de parvenir à l'intelligence de l'écriture chinoise? De même quelqu'un qui ne connaîtrait que la valeur des *quarante-sept* lettres du syllabaire japonais, pourrait-il traduire des textes dans lesquels ces signes se trouvent mêlés à des caractères idéographiques? Certainement non, même s'il était plus familiarisé avec la langue japonaise, qu'on ne l'est aujourd'hui avec l'ancien idiome de l'Égypte.

OBSERVATIONS

SUR

L'ALPHABET PHONÉTIQUE.

En annonçant la découverte de l'*Alphabet phonétique* des anciens Égyptiens, en le faisant graver dans sa *Lettre à M. Dacier*, et en le reproduisant avec des augmentations dans la première édition du *Précis*, M. Champollion autorisait ses lecteurs à penser qu'il était au moins sûr de la valeur qu'il assignait aux différens caractères qui composent son *Alphabet des Hiéroglyphes phonétiques*, contenu dans les dernières dix planches (A-K) de cet ouvrage. Ce n'est cependant pas le cas ; plusieurs de ces signes ont été supprimés ou changés dans la seconde, de manière qu'on aurait pu s'attendre à voir, dans une troisième, encore plusieurs autres élémens phonétiques disparaître, ou en remplacer d'autres, selon la convenance de l'auteur.

L'*œil* 𓁹 *sans cils* désignait, dans la première édition, la consonne *S* (n° 98), mais M. Champollion, ayant trouvé un cartouche avec la légende

a jugé à propos de changer la valeur de l'*œil* et d'en faire un *A* ou un *O*. Il lit en conséquence *Aasen*, *Oosen* et même *Ousen*, et attribue ce nom au père du roi *Mandou-ftep*, de la

XXIe dynastie, dite des *Tanites*. Comme les auteurs anciens ne nous ont pas conservé le nom de ce personnage, M. Champollion, pour soutenir cette conjecture hasardée, ajoute : « Il était d'usage, parmi les Égyptiens, et toutes les stèles » funéraires le prouvent invinciblement, que le fils prît le nom » de l'un des aïeux, soit paternel, soit maternel. Or, nous » trouvons dans la XXIe famille royale, que le fils et le succes- » seur de *Smendès* (notre Mandou-ftep) s'appelait Ψουσένης » (Syncelle, p. 93) et l'on y retrouve des traces du nom même » de l'aïeul paternel de ce roi, celui du père de *Mandou-ftep*, » AASEN, *Ousen*, que l'on retrouve accru d'une finale » grecque dans Ψουσέν-ης. » Certes avec des hypothèses pareilles, il n'est pas difficile d'expliquer les monumens au contentement des hommes superficiels, mais elles ne passeront jamais pour des preuves convaincantes chez les savans de profession. Pour revenir à l'*œil sans cils*, il est placé dans la seconde édition du *Précis*, parmi les *A*, d'où il chasse une *main* qui reste supprimée. Il paraît cependant que cet *œil* désigne les cinq voyelles; car, dans les cartouches d'*Arsinoé* et de *Bérénice*, donnés par Salt (1), il a certainement la valeur d'un *I*. On trouve en outre l'*œil* avec un sens idéographique, dans la planche 14, n° 259, du *Précis*, où il est expliqué par « ϩϧλ *œil*, employé tropiquement pour expri- » mer l'idée de fils; » et dans le *Panthéon*, pl. 17, M. Champollion traduit la fin d'une légende de la déesse Hathor par *tsé ré*, FILLE *du soleil*. — Mais l'*œil* est encore pris par le même auteur comme signe figuratif, dans la légende d'une déesse, qu'il appelle *Neith Castigatrice* (*Panthéon*, pl. 6 *sep-*

(1) Salt, *Essai sur les Hiéroglyphes*, traduction française, *planche I*, n°s 12, 12 et 20.

tiès). Il y traduit le groupe par « ⲃⲁⲗ ⲛ ⲣⲏ *bal n rè*, » l'*œil du soleil.* »

Voilà donc l'*œil*, qui primitivement était un *S*, changé en *A*, *E* ou *O*, puis employé symboliquement avec diverses significations, pris topiquement pour désigner *fils*, et enfin servant comme image de lui-même.

Dans la série des *S*, l'*œil* est remplacé par la figure de laquelle il serait difficile de dire ce qu'elle représente.

Le signe était dans la première édition du *Précis* un *A* (n° 14); il disparaît dans la seconde pour faire place aux caractères et .

Dans tous ses ouvrages sur les hiéroglyphes, antérieurs à la seconde édition du *Précis*, M. Champollion a donné au caractère la valeur de *D* ou *T*. A présent il est remplacé par . Le disparaît ainsi de l'alphabet phonétique; mais comme, dans la seconde édition du *Précis*, M. Champollion lit partout *Smi* le groupe

S *m*
i

on voit qu'il attribue au signe la valeur de *M*.

L'oiseau se trouvait dans la première édition parmi les *H* (n° 55); il n'y est plus dans la seconde, et on voit à sa place le signe .

Le parallélogramme désignait auparavant la consonne *M* (n° 66); ce n'est plus vrai dans la réimpression du *Précis*, ce signe s'y trouve supprimé et remplacé par celui-ci .

Le petit vase *N* (n° 79) a eu le même sort; à sa place on voit les contours du vautour ⲛⲟⲩⲣⲉ *nouré*.

La croix se trouvait dans la première édition indiquée comme ayant la valeur de la consonne C, *S* ou ϫ, *Dj* (n° 90); ce signe manque dans la seconde, il y est changé en *lapin*.

La figure que M. Champollion a appelée tantôt une *feuille*, tantôt une *plume*, remplace dans la seconde édition de son livre, le signe de la série des *S* (n° 102), lequel, de cette manière, est supprimé.

Parmi les *S*, se trouvait aussi auparavant la figure ; à sa place on voit actuellement le signe .

Sous les ϫ *Ch*, on a supprimé un des trois signes représentant, selon M. Champollion, un *jardin;* il est remplacé par la figure .

L'*Alphabet* de M. Champollion ne contient pas même tous les signes phonétiques et toutes les valeurs qu'il leur attribue

dans ses ouvrages. Sur la XVe planche de la seconde et XIe de la première édition du *Précis*, il donne, sous le n° 1, une inscription hiéroglyphique qui commence par le groupe

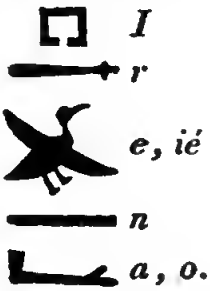
M. Champollion l'a lu dans la première édition ⲟⲩⲁⲃ *ouab* et dans la seconde ⲟⲩⲏⲃ *ouèb*; il le traduit par *le pur*. Cependant aucune des trois lettres qui le composent n'a la valeur qu'il leur donne ici. Quant au signe ⊤ il se trouve à la vérité dans son *Alphabet* parmi les *Ou*, mais seulement dans la colonne *démotique*, et non parmi les grands hiéroglyphes. Le second signe manque dans l'*Alphabet*; dans plusieurs endroits de ses ouvrages, M. Champollion le prend pour un *T* quand il est couché, et l'on sait que la position des caractères égyptiens n'en change pas la valeur, comme tous les monumens l'attestent. Enfin, ce savant lit partout *N* la ligne horizontale ▬; cependant on ne rencontre ni le *T* ni le *N* dans le mot *ouab* ou *ouèb*, qu'il donne comme la lecture du groupe composé des trois élémens desquels je viens de parler.

Dans le *Précis* (A, pag. 179), M. Champollion annonce avoir reconnu le nom propre hiéroglyphique de *Xerxès* dans un cartouche gravé sur un beau vase d'albâtre oriental du Cabinet du Roi à Paris. Il a reproduit ce cartouche dans le *Tableau général*, sous le n° 125. On y lit effectivement, selon son alphabet, le nom de *Khchéarcha*, et cette lecture est mise, outre cela, hors de doute par la présence, sur le même vase, d'une autre inscription en caractères cunéi-

formes, courant de droite à gauche, et qui commence par le mot *Khchéarcha,* que M. Saint-Martin lit :

a ch r a e ch Kh

Mais M. Champollion a voulu aller plus loin, et croit avoir reconnu dans cinq autres caractères hiéroglyphiques gravés sur le même vase, le nom de *Iérina, Iriéna* ou *Iriéno,* qui lui paraît répondre au titre persan *Iéré,* mot que porte la légende cunéiforme et qui, dit-il, exprime dans les textes zend, le nom *Héros* ou *Iranien,* c'est-à-dire *Persan.* Voici les cinq caractères du mot qu'il explique ainsi, et auquel j'ajoute les valeurs qu'il leur donne :



On voit donc qu'il prend le *canard volant* pour la voyelle *E* ou *Ié.* Ce caractère manque dans son alphabet, mais il se trouve dans deux légendes hiéroglyphiques de la planche 6 *quater,* n°s VII et VIII du *Panthéon.* Dans la première, on le rencontre dans le nom :

e s á k á ch P

ou *Pachakasé,* que l'auteur dit être un des noms mystiques de

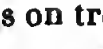
Phtha. La seconde contient un autre nom mystique du dieu Ammon, savoir : *Paléhaka*

l

a k á h é á P

La première lettre de ces deux noms, le *canard volant*, est donc ici un *P* et non pas un *I* ou *Ié* comme dans le *Précis*.

Dans le *Tableau général*, n° 21, on voit le groupe

que M. Champollion explique par : « ⲣϥ, *à lui, vers lui*; » ce groupe, dont le premier élément n'est point encore » connu, est employé dans la cinquième ligne de l'Inscrip- » tion de Rosette, où il répond au copte ⲉ̀ⲣⲟϥ, *érof* ou » ϩⲁⲣⲟϥ *harof*. » Cependant la signification du caractère n'est pas douteuse; c'est un synonyme de la lettre phonétique ϥ *v*, comme on le voit par plusieurs textes hiéroglyphiques et hiératiques cités par M. Champollion dans sa seconde *Lettre à M. de Blacas*, planche XI, n°s 13 et 14; pl. XII, n° 16; et pl. XIII, n° 19 *bis*. Dans tous ces passages on trouve que là où il y a dans le texte hiéroglyphique le signe , il est remplacé dans l'hiératique par le caractère  , écrit d'une manière plus ou moins cursive. On voit donc que le groupe en question ne peut répondre au mot cophte *érof* ou *harof*.

Dans l'*Alphabet phonétique* du *Précis*, M. Champollion place parmi les *R* (n° 117) le *cercle* ○, que nous rendons, d'après le système d'impression adopté dans le présent ouvrage, par ●, et qui se trouve aussi écrit sur les monumens égyptiens et . Cela ne l'a pas empêché de prendre, plus tard, ce signe pour un *Ou*, en lisant le groupe ⲟⲩⲉⲧ

ouet, un autre (1), et de le rendre dans le *Précis* (B) même par *Kh* ou *K*, en expliquant phonétiquement le groupe (*Tableau général*, n° 49 *bis*) :

« *Khons*, *Hons*, *Khonsou*, *Honsou*, nom propre d'un dieu » fils d'Ammon, et transcrit Χωνς par les Grecs dans les noms » propres égyptiens. » Voilà donc le même signe tantôt employé comme *R*, tantôt comme *Ou*, et finalement pris pour un *Kh*.

Toutefois *finalement* n'est pas le mot convenable, car dans le *Panthéon*, pl. 14 *f ter*, M. Champollion revient non-seulement à la seconde valeur d'*Ou*, qu'il avait donné au caractère ●, mais il fait aussi du groupe, que je viens de citer, le nom d'un autre dieu, en la lisant :

et en l'attribuant à *Phoo* ou *Phoo hiéracocéphale* (le Dieu-lune à tête d'épervier), qui prend ici la place de *Khons*. « Nous venons de prouver dans l'article précédent, dit-il, » que, parmi les dieux figurés dans les bas-reliefs et les » peintures avec une tête d'épervier, il fallait aussi com- » prendre le Dieu-lune, *Ooh*, *Pooh*, *Ioh*, *Püoh* ou *Ooh-* » *ensou*... Ici, ajoute-t-il, le dieu est figuré avec deux têtes » d'épervier, adapté à un corps humain. Le disque entier et » le croissant caractérisent l'astre que présente cette bizarre » composition. La divinité, déployant ses ailes au nombre » de quatre, appuie légèrement ses pieds sur les têtes des

(1) *Ueber vier lœwenkœpfige Bildsæulen in der kœniglichen Antikensammlung zu Berlin*, von W. v. Humboldt, 1827, pag. 6.

» deux crocodiles. On a déjà vu que ce terrible animal était » l'emblême du *tems*, du *lever* et du *coucher des astres*; que, » sous un autre rapport, il exprimait la fécondité. Il était » donc, pour ainsi dire, inévitable de le trouver en contact » avec les images du *Dieu-Lune*, de l'esprit recteur de l'astre » qui, selon les Égyptiens, engendrait et entretenait toutes » les choses nécessaires à la conservation de l'univers. — » Cette représentation symbolique est sculptée au milieu » d'une foule d'autres, sur la tunique d'une statue qui, comme » le fameux torse du musée Borgia, présente un véritable » Panthéon égyptien presque complet. La légende hiérogly- » phique qui l'accompagne nous apprend que c'est l'image du

» *puissant* Ooh-en-sou *qui est dans les cieux.* »

M. Champollion traduit ici le groupe par *qui est dans*. Je dois d'abord faire observer que ce groupe ne se compose que des deux lettres *v*, et *m*, et qu'on n'y trouve nullement la troisième, *h*, que l'auteur du *Panthéon* y a vu. Puis, j'avoue que je ne sais pas sur quelle autorité il traduit ce mot par *qui est dans*; car en cophte on doit dire ⲉⲧ ϧⲉⲛ *et hhen*; et *qui est dans les cieux* se rend dans cette langue par : ⲉⲧ ϧⲉⲛ ⲛϩⲫⲏⲟⲩϩ *et hhen*

niphèouï, ou en dialecte sahidique ⲉⲧ ϧⲏ ⲉⲙⲡⲏⲩⲉ *et hen empèue*.

Une incertitude semblable règne dans la plupart des leçons de M. Champollion, et je pense qu'on peut dire, sans être taxé d'injustice, que la valeur d'une partie très-considérable des *cent trente-quatre* signes de son *Alphabet phonétique* n'est que conjecturale. Il aurait dû, à ce qu'il nous semble, discuter chaque lettre à part, et démontrer par les monumens mêmes qu'elle a effectivement la valeur qu'il lui attribue. En suivant cette marche rigoureuse, tous les doutes auraient été levés, la critique n'aurait eu rien à objecter, enfin la science et M. Champollion y auraient gagné.

Dans la préface des deux éditions de son *Précis du Système hiéroglyphique des anciens Égyptiens*, M. Champollion nous apprend « que c'est par des faits positifs qu'il croit être » parvenu à se former une idée juste des premiers élémens » dont se composait l'écriture hiéroglyphique, et des prin- » cipes constitutifs qui présidaient à sa marche et à ses com- » binaisons. Ces faits et ces résultats, poursuit-il, sont ex- » posés dans les divers chapitres de cet ouvrage, que l'im- » portance, je dirai même la nouveauté du sujet, ont natu- » rellement divisé en deux parties principales, l'analytique et » la synthétique. On a procédé dans un ordre inverse pour » exposer des systèmes *à priori*; mais un système de faits, » pour obtenir quelque confiance, ne pouvait se produire » sous d'autres formes que celles que j'ai adoptées, car j'ai » plutôt cherché à convaincre le lecteur par des faits seuls » qu'à lui inspirer mes opinions. »

Après une déclaration aussi formelle, on était en droit de donner toute confiance aux principes exposés dans ce *Précis*, et de les regarder comme immuables, d'autant plus que M. Champollion lui-même ne les a jamais rétractés.

Parmi ces principes, un des plus importans, et qu'il a imprimés en lettres italiques dans les deux éditions de cet ouvrage (A, p. 50; B, p. 102), est, sans contredit, celui-ci · « *Les signes reconnus pour phonétiques dans les noms propres* » *conservent cette valeur phonétique dans tous les textes hié-* » *roglyphiques où ils se rencontrent.* — J'ai été conduit, ajoute » l'auteur, à cette idée par une opération toute matérielle, » mais dont le résultat semble emporter avec lui une convic- » tion complète. »

Voyons à présent si M. Champollion est resté fidèle à cette règle fondamentale, non-seulement dans ses écrits postérieurs, mais dans l'ouvrage même où il la produit.

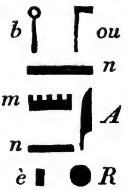
L'*œil* que, dans la première édition du *Précis*, il avait rangé parmi les signes représentant la consonne *S*, et qu'il avait placé dans la seconde parmi ceux qui sont employés à indiquer les voyelles *A, E, O,* ne devrait donc avoir dans les textes hiéroglyphiques que cette dernière valeur phonétique. Cependant nous le voyons figurer comme signe *symbolique* dans le groupe qui désigne le dieu *Osiris*. (*Voyez* pl. 5 du *Précis*, n° 91, et plus haut pag. 26.)

Le bras tenant un crochet sert alphabétiquement pour *A, E, O,* quand il paraît convenable à M. Champollion, mais cela n'empêche pas qu'il ne lui donne aussi la signification idéographique de *directeur, diriger*. (Voyez *Première Lettre à M. le duc de Blacas*, pl. II, cartouche II A et p. 47 et 48.)

Le *bélier* est employé pour exprimer la lette *B*; néanmoins il figure sur la planche 2 *quater* du *Panthéon Égyptien*, pour exprimer symboliquement l'*esprit* ou plutôt la *vie*.

Le signe , équivalant de , est dans l'alphabet de M. Champollion également un *B*; elle ne devait donc pas désigner autre chose que cette consonne, cependant on la rencontre sur la planche 16 du *Précis*, n° 308 *c*, avec la signification : « *Adoration*, action d'*offrir l'encens*; caractère » symbolique. »

Le signe ou ne se trouve pas dans la liste des lettres alphabétiques, que M. Champollion donne dans les planches A-K du *Précis*; mais dans la planche XI du même ouvrage, légende n° 1, on rencontre la phrase suivante, à côté des signes de laquelle je mets la valeur que M. Champollion leur assigne (A, p. 207; B, p. 258) :



et qu'il lit ⲟⲩⲁⲃ ⲛ̀ ⲁⲙⲟⲛ-ⲣⲏ *ouab én-Amon-Rè*, ou ⲟⲩⲏⲃ ⲛ̀ ⲁⲙⲟⲛ-ⲣⲏ *ouèb én-Amon-Rè*, le pur par Ammon-Rè. Il donne donc ici au caractère la valeur de ⲃ *b*. Dans la planche 26, insérée dans la *Seconde Lettre à M. de Blacas*, le groupe *st*, se trouve deux fois, et M. Champollion le lit (pag. 126) aussi ⲥⲧ *st*; il y prend donc la lettre pour un *T*. « Ces deux caractères *st*, dit-il, » sont l'abréviation du groupe qui accompagne constam- » ment les noms propres, soit dans les papyrus, soit sur » les stèles. Je l'ai traduit provisoirement par *défunt*, quoi- » que les élémens dont il est formé me semblent exprimer

» l'idée générale *appartenant à la région inférieure,* ce qui » pourrait être applicable à tout individu vivant ou mort, » appartenant à la terre de la région inférieure de l'univers » égyptien. » Dans cette supposition, le caractère serait donc symbolique, et il paraît que c'était l'opinion de M. Champollion en 1826. Il l'a encore changé deux ans après, car dans la seconde édition de son *Précis*, qui est de 1828, on trouve le même groupe (pl. 21, n° 450), comme « variante ou abréviation d'un autre qui termine tous les » noms propres d'individus morts, soit rois, soit simples » particuliers, et en rapport avec les idées *ami du vrai, juste* » ou *justifié.* » Comme cette idée est exprimée constamment en cophte par ⲙⲉⲓ *mèï,* en dialecte memphitique, et par ⲙⲉ *me,* dans l'idiome de la Haute-Égypte, les deux signes en question ne présentent plus le mot *st,* et par conséquent n'y est plus ni *B* ni *T.*

M. Champollion place le *serpent* parmi les signes qui ont la valeur de *D* ou *T;* cependant on retrouve ce même serpent idéographiquement employé dans le groupe *t* *t* *n* qui, en effet, se compose de deux *T* et d'un *N,* mais à laquelle l'auteur du *Précis* donne dans les cartouches (pl. 8, n°s 132, 133, 134, 137; pl. 9, n°s 139, 139 *a,* 142; pl. 10, n°s 148 et 137 *a*) la signification de *toujours* ou *éternel.* Cependant aucun mot cophte, exprimant cette idée, ne contient les élémens *t, t* et *n;* l'emploi du serpent n'y est donc pas alphabétique, et par conséquent est contraire à la règle énoncée ci-dessus (page 36). Le mot cophte pour *toujours,* est le composé ⲛ̀ⲥⲏⲟⲩ ⲛⲓⲃⲉⲛ *en-sèou niben,* en tout tems. L'éternité s'appelle dans la même langue ⲉ̀ⲛⲉϩ *éneh,* et *éternellement*

est ϣⲁ ⲉⲛⲉϩ *cha éneh*, c'est-à-dire « à toute éternité. »

Dans l'*Alphabet phonétique* le *scarabée* se trouve parmi les signes qui indiquent les consonnes *D* ou *T*; mais dans la plupart des cartouches de titres royaux, où cet insecte est représenté, M. Champollion, en suivant l'explication d'Horapollon, traduit ce caractère symboliquement par le *monde*, l'*univers*. (Voyez *Première Lettre à M. de Blacas*, pl. II, n° 3 *a*, pag. 24; n° 4 *a*, pag. 26; n° 6 *a*, pag. 30; n° 7 *a*, pag. 36; n° 8 *a*, pag. 39; n° 11 *a*, pag. 48; et, *Seconde Lettre*, pl. IV, n° 1 *a*, pag. 11; n° 21, pag. 113; n° 27 *a*, pag. 120, etc.)

La *tête* figure parmi les caractères qui désignent la lettre ϩ *h*; mais M. Champollion ne se gêne pas pour l'employer aussi idéographiquement et comme image, dans la planche 6 *quater* de son *Panthéon*. On peut s'en convaincre par la traduction du texte hiéroglyphique qui y est gravé.

Le *sceptre surmonté de la tête du chakal* est dans l'alphabet de M. Champollion la voyelle *Ou* ou la consonne *V*; mais ce même *sceptre* se trouve comme signe symbolique dans les cartouches n°s 112, 113, 114, de la planche 6, et n°s 117 et 119 de la planche 7 du *Précis*, ainsi que dans un grand nombre d'autres cartouches symboliques, produit dans les planches qui accompagnent les *Lettres à M. de Blacas*. Il y signifie, selon l'auteur, le *gardien*.

Dans la colonne *démotique* de son *Alphabet harmonique*, M. Champollion place la *hache* parmi les *Ou*, et dans une légende que nous avons déjà citée (*Précis* A, pl. 11, n° 1), le grand hiéroglyphe a la même valeur. On lit aussi dans

le texte (A, p. 71) : « La *sorte de hache* est, dans les trois » systèmes de l'écriture hiéroglyphique, le signe des voyelles » *O* et *Ou*. » Cependant ce même caractère ⌈ est partout employé symboliquement par M. Champollion pour désigner *dieu, divinité* (*Précis*, pl. 13, n° 226) : « ⲛⲟⲩⲧⲉ *Noute*, » dieu, caractère symbolique. »

« Le *vautour* , avait dit M. Champollion dans la pre- » mière édition du *Précis*, p. 71, est dans les textes un ho- » mophone du caractère anguleux qui exprime le *M* dans les » noms propres grecs et latins. » — Dans la seconde édition il a changé d'avis ; il se reprend et attribue, avec Horapollon, au *vautour*, la signification symbolique de *mère*. Il ajoute (B, p. 122) : « J'ai reconnu que, dans les textes hié- » roglyphiques, le *vautour* n'a presque jamais une valeur » *phonétique*; ce caractère est toujours *symbolique*; il est le » signe constant de l'idée MÈRE, en copte ⲙⲟⲩ, ⲙⲃⲃⲩ » ⲙⲃⲩ, selon les dialectes; mots qui servaient jadis de *pro-* » *nonciation* à cet hiéroglyphique symbolique. » — Sans m'arrêter à la rédaction singulière de ce passage, et à la contradiction patente produite par les mots « *presque jamais* et » *toujours* », je dois faire observer que dans le même ouvrage M. Champollion place le même vautour, quoique rudement dessiné parmi les signes qui représentent la lettre *N*. (Voyez *Précis*, B, pl. 6, n° 79.) De pareilles contradictions produites dans le même livre paraîtraient incroyables, si elles n'étaient pas évidentes pour tous ceux qui voudront se donner la peine de vérifier les faits.

Le signe ⊏⊐ est, dans l'alphabet phonétique, placé parmi les *I*; mais on le rencontre aussi à la planche 15 du *Précis*,

n° 278 et 279, accompagné d'un ⌒ *t*, et l'auteur l'explique par : « *Caractère figuratif* représentant l'idée de » *demeure, habitation;* signe d'espèce qui accompagne les » groupes exprimant des noms de divers édifices et construc- » tions. » On pourrait penser que le caractère ⊏⊐ y serait plutôt un signe alphabétique pour exprimer le mot égyptien ⲏⲓ, *èï*, maison; mais ce mot est du genre masculin et doit avoir l'article ⲡⲓ, *pi*, et non pas l'article féminin exprimé par le ⌒ *t* qui l'accompagne.

Les *deux bras élevés* sont dans l'alphabet de M. Champollion un *K*; mais dans plusieurs cartouches contenant des titres royaux, il en fait un signe symbolique qu'il traduit par *dévoué*. (Voyez *Première Lettre à M. de Blacas*, pag. 19 et 20, et pl. II, n° 1 *a*.) Cependant il ne reste pas même fidèle à cette interprétation, car nous trouvons dans la *Seconde Lettre* (pl. XIII, n° 19) le contenu suivant d'un cartouche :

expliqué dans le texte (pag. 89) par ● *soleil*, *bien*, *faisant*, *approuvé*, *par*, ● *Phré*. Comme, selon le *Précis*, n° 441, la lettre signifie *bon, bien*, est donc employé ici pour *faire, faisant*, et par conséquent aussi idéographique. Mais la versatilité de M. Champollion, dans ses opinions, est telle que, dans la planche suivante de la *Seconde Lettre* (pl. XIV, n° 20), il donne un autre cartouche, contenant trois signes, qu'il traduit (texte, pag. 85) par :

● *soleil,* *sur l'univers,* *établi.* Ce dernier caractère a donc d'abord été un *K*; puis il a signifié idéographiquement *dévoué*, puis *faire, faisant,* enfin *établi*; et si Dieu avait prolongé la vie du savant égyptologue, le même hiéroglyphe aurait peut-être encore changé plusieurs fois de signification.

L'image de l'*Uræus* est, dans le tableau alphabétique du *Précis*, un *K* ou *Kh*, et, pl. 16, n° 333, du même ouvrage, un *caractère figuratif*, désignant l'animal qu'il représente. Dans beaucoup d'autres passages des écrits de M. Champollion, cet hiéroglyphe exprime la *royauté*.

Dans l'alphabet de ce savant et dans toutes ses lectures phonétiques, le *bonnet orné du lituus* est employé pour la consonne *N*; mais à la pl. 15 du *Précis*, n° 275, il est « le symbole de la *domination sur la région inférieure.* »

Un autre bonnet, auquel il a assigné la même valeur alphabétique, devient, sous le n° 274, « le symbole de la *domination de la région supérieure.* »

La lettre *S* entre dans la composition d'un groupe symbolique

qui, selon le *Précis* A (pl. 5, n° 106) et le *Panthéon* (pl. 4, n° 2), désigne « *Mendès* ou Ammon *générateur.* » Dans la seconde édition du premier ouvrage (pl. 5, n° 106), ce groupe est expliqué par « le caractère phonétique C *s*, *placé sur une* » *enseigne*, nom symbolique d'Horus *générateur.* »

L'*étoile* ★ se trouve parmi les *S*, mais elle est aussi em-

ployée symboliquement pour désigner le *Tems*, et le *Dieu du tems*, le *Kronos* des Grecs. — Voy. *Panthéon*, pl. 27.

La même consonne est exprimée par le signe phonétique qui, dans la pl. VIII du *Précis*, est néanmoins employé idéographiquement pour désigner l'idée de *soutien*, ou, d'après la seconde édition, celle de *vengeur*.

Le *sceptre* *debout* ou *couché* se trouve parmi les signes du *R*, mais il exprime aussi, selon M. Champollion (*Précis*, pl. 21, n° 445), l'idée de *grand*, *μέγας*.

Le *soleil* ● est le caractère le plus fréquent pour le *R* dans les textes hiéroglyphiques; mais M. Champollion l'y prend aussi pour l'image de cet astre et pour le symbole du dieu *Phré* ou *Re* qui en est la personnification (1).

L'*hirondelle* et la *croix renversée* sont indiquées dans les deux éditions du *Précis* (n°s 107 et 108), comme ayant la valeur de la lettre copte ϫ *Dj*. Dans les Planches du *Panthéon* 6 (*ter*), 6 (*quater*), 23 et 24 (A), M. Champollion donne à l'*hirondelle* la même valeur en lisant partout le groupe

t *dj*
r

ⲧϫⲣ *tdjr*, et la traduisant par *la puissante*. Mais dans la planche 39 du même ouvrage, représentant le dieu *Haroeri* ou *Aroueris*, l'*hirondelle* et la *croix renversée* deviennent ⲱ *ó*,

(1) *Voyez* ce que j'ai dit sur le même signe aux pages 32 et suiv.

ou ϣⲏ *oè*, puisque l'auteur donne l'explication suivante des deux groupes synonymes :

« Dans ces deux légendes, le nom symbolique d'*Horus* se » compose de l'épervier accompagné d'une note verticale, » ϩⲱⲣ Hor, qui se prononce ϩⲁⲣ Har, dans les compo- » sés, et du groupe phonétique ϣⲏⲣⲓ *óèri*, formée de l'*hi-* » *rondelle* (ou de son synonyme la *croix renversée*), et de la » *bouche*, ce qui produit le nom entier ϩⲁⲣϣⲏⲣⲓ Haroéri. »

Voilà, je pense, beaucoup d'exemples qui nous donnent déjà une mesure assez convenable de la foi qu'on doit avoir dans les assertions de M. Champollion, et de la solidité des principes qu'il a établis dans son *Précis du Système Hiéroglyphique*.

OBSERVATIONS

SUR LES

CARACTÈRES SYMBOLIQUES ET IDÉOGRAPHIQUES.

Si l'on pouvait supposer que la connaissance de la langue copte, dans laquelle s'est conservé un grand nombre de mots de l'antique idiome de l'Égypte, ait donné à M. Champollion la facilité de déterminer plusieurs valeurs de caractères phonétiques, ce secours a dû naturellement s'évanouir dans ses recherches pour déterminer la signification des hiéroglyphes *symboliques* et *idéographiques*, caractères pour l'intelligence desquels la langue parlée ne pouvait être d'aucune utilité. Il a donc été réduit, pour parvenir à ce but, à un moyen beaucoup moins sûr; celui de *deviner* leur sens. Les observations suivantes nous apprendront s'il a toujours réussi dans une entreprise aussi hasardeuse, et qui permet rarement une démonstration bien établie.

Un groupe des plus fréquens, qu'on rencontre principalement dans les cartouches royaux, est

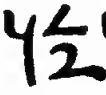
Il est toujours précédé du nom d'une ou de deux divinités, écrit phonétiquement ou exprimé par leur image, quelquefois aussi d'une manière symbolique. Dans la première édition de son *Précis*, M. Champollion a traduit ce groupe par *approuvé par* (P. e. *approuvé par Phtha, par Ammon, par Phré*, etc.); il le rend de même dans le texte de la seconde édition; mais

dans le volume des planches avec leur explication, il remplace le mot *approuvé* par *éprouvé*. (*V*. B, pl. 19, n° 397 *a* et *b*, et le texte qui y appartient à la page 44.)

Dans le premier volume (B, pag. 209) on lit le passage suivant relatif au même groupe : « Nous voyons un » second titre (de *Ptolémée Épiphane*) gravé dans le *Tableau* » *général*, sous le n° 398 ; titre qui contient également le » nom de *Phtha*, mais combiné avec des signes qui n'ont » rien de commun avec le groupe [illegible] *maï, aimé*, ni avec » ses abréviations ; et ce nouveau titre d'Épiphane, dans le- » quel le nom du dieu *Phtha* se montre encore, ne peut être » que l'expression hiéroglyphique du titre grec Ὅν ὁ Ἡφαισ- » τος ἐδοκίμασεν, l'*approuvé par Phtha* (ou Vulcain), *celui* » *que Phtha a choisi* ou *a préféré*, que l'inscription de Ro- » sette donne aussi à ce même *Épiphane* (texte grec, lig. 3). » Il est vrai que nous ne connaissons pas encore la valeur » phonétique des deux premiers signes [illegible] qui, dans ce » groupe (Tableau général, n° 398), suivent le nom de » *Phtha* : mais il n'est pas douteux que le groupe [illegible] » formé de trois caractères, ne soit pas phonétique, puisque » la dernière lettre d'entre eux, la ligne *brisée* (l'ℵ, *n* hiéro- » glyphique), disparaît dans certaines variantes de ce même » groupe, pour faire place à son homophone habituel [illegible], la » *coiffure ornée du lituus*, qui est aussi un ℵ dans les noms » propres. »

Il faut d'abord remarquer que cette explication n'est basée que sur une hypothèse ; car, quoique l'expression ὃν ὁ Ἡφαιστος ἐδοκίμασεν se trouve dans le texte grec de l'inscription de Rosette, le groupe [illegible] n'existe pas dans le fragment qui

nous reste de la partie hiéroglyphique. C'est donc par une simple conjecture que M. Champollion prend ce signe hiéroglyphique pour identique avec le mot grec ἐδοκίμασεν, *approuvé*. Cette hypothèse est probable, mais elle n'est pas démontrée, et l'apparence de la vérité ne suffit pas dans des recherches du genre de celles auxquelles se livre M. Champollion. Si cependant la signification qu'il assigne à ce groupe était la véritable, il se pourrait que le mot égyptien qu'il représente fût de la même racine que le terme cophte ⲥⲱⲟⲩⲛ *sôoun*, ⲥⲟⲩⲱⲛ *souôn*, ou ⲥⲟⲩⲉⲛ *souèn*, qui signifie *connaître* et se termine, comme ce groupe, par un *n*.

Il s'offre pourtant une difficulté qui nous empêche d'admettre la conjecture de M. Champollion, relativement à la signification du groupe . C'est que dans la partie démotique de l'inscription de Rosette, le mot ἐδοκίμασεν du texte grec est rendu par  , tandis que le groupe en question se reproduit sous sa forme ordinaire dans tous les papyrus hiératiques, et que cette forme ne présente aucune ressemblance avec les caractères démotiques de l'inscription que nous venons de citer.

Une autre difficulté se montre, relativement à ce groupe, dans la légende du cartouche 14 *a* de la IVe planche de la *Seconde Lettre à M. de Blacas* :

Dans le texte du même ouvrage (pag. 82), M. Champollion traduit cette légende par : « Soleil président de la région » inférieure approuvé par Ammon. » On y voit en effet le cercle qui désigne le *soleil*; je veux aussi croire sur sa parole, que le *crochet* représente l'idée de *président*, et que la *feuille* ou *plume*, posée sur les genoux de la figure d'Ammon, soit le symbole de la déesse *Saté* et de la *région inférieure* (1). Il resterait alors de l'inscription d'abord le groupe que M. Champollion rend par *approuvé par*, et de plus la *coiffure ornée du lituus* ; ainsi un *n*, superflu, car le groupe, *approuvé par*, en a déjà un dans le signe . Je sais bien que M. Champollion, qui expliquait tout avec la plus grande facilité, aurait pu objecter que cette *coiffure*, ainsi que la *feuille* ou *plume*, désignait également la *région inférieure*; cependant une pareille manière de raisonner ne contentera personne, car il n'y a pas d'exemple que les Égyptiens aient employé deux signes symboliques à-la-fois pour désigner la même chose, quoiqu'il ne soit point rare, à ce qu'assure M. Champollion, de trouver dans les textes et les inscriptions hiéroglyphiques, des dieux, accompagnés immédiatement du nom figuratif lui-même, et plus souvent aussi de l'animal sacré sym-

(1) *Saté* ou la *Junon égyptienne* régissait à-la-fois l'*hémisphère inférieur du ciel*, et la *région inférieure de l'Égypte*. — La *plume* se trouve figurée comme insigne distinctif sur la tête de toutes les images de la déesse *Saté*. — *Panthéon Égyptien*, explication de la planche 7 *b*.

L'emploi de cette *feuille de plante*, comme synonyme du caractère figuratif *Saté*, est très-ordinaire dans les textes hiéroglyphiques; et pour peu qu'on compare les divers protocoles royaux en *écriture hiératique*, cités jusqu'ici avec leur transcription en hiéroglyphes, on s'apercevra que, partout où une transcription hiéroglyphique porte une image de *Saté*, le texte hiératique contient seulement une indication grossière de la *feuille de la plante*, symbole de la déesse et qui en orne la tête dans le caractère figuratif. — *Seconde Lettre à M. de Blacas*, pag. 78.

bole du dieu, et dont le dieu lui-même empruntait souvent la tête (A, 105; B, 158). En résumé, il paraît probable que les groupes et ne sont pas tout-à-fait identiques, puisque le second a un signe de plus que l'autre.

Un autre groupe, très-fréquent dans les inscriptions et les écritures hiéroglyphiques, et qui précède toujours le cartouche contenant le prénom royal, est .

« Ce groupe, dit M. Champollion, répond constamment, » dans le texte hiéroglyphique de Rosette, au mot ΒΑΣΙΛΕΥΣ » du texte grec. Les deux premiers signes de ce groupe, la » *plante* C, et le segment de sphère ⲧ, sont en effet les deux » premiers signes du groupe Cⲧⲛ (*souten*), *rex*, *director* (1) qui, dans les textes hiéroglyphiques, exprime très- » fréquemment la même idée *roi*, et dont la forme *hiératique* est » très-reconnaissable dans le groupe correspondant du texte » *démotique* de Rosette. Le troisième signe du groupe en question est une *abeille* unie au *segment de sphère* ⲧ, *t*, signe » ordinaire du genre féminin en langue égyptienne; langue » dans laquelle le mot ⲁϥⲛⲉⲃⲓⲱ, *abeille, mouche à miel*, est » en effet du genre féminin. Si nous tenons compte du témoignage formel d'Horapollon, l'abeille exprimait, en écriture » hiéroglyphique, Λαον πρὸς βασίλεα πειθήνιον, *un peuple obéissant à son roi* (Hiérogl. I, 1er §, 62) : nous pouvons donc considérer les quatre signes qui composent le groupe

(1) M. Champollion explique en effet ce groupe (n° 270) par Cⲧⲛ (ⲟⲩⲥⲓⲣⲉ) *Roi Osiris*, ou *Ousirien Roi*, mais il n'allègue aucune raison qui l'ait conduit à cette interprétation. D'ailleurs le segment de sphère , qui est un *t*, ne s'y trouve pas comme il le prétend.

» comme une formule consacrée signifiant le *directeur* ou le » *roi du peuple obéissant*, et comme formée d'une abréviation » du groupe phonétique ⲥⲧⲛ ou ⲥⲧⲛ, *stn, roi,* » et d'un caractère purement *symbolique, l'abeille,* insecte » industrieux (1). »

Un premier doute s'élève contre cette démonstration spécieuse, c'est qu'il n'est nullement constant que le mot ⲥⲧⲛ, que M. Champollion veut qu'on prononce *souten*, ait jamais eu la signification *roi* en langue égyptienne. Rien de semblable ne se trouve dans les auteurs anciens; nous savons au contraire, par les livres historiques des Hébreux, que *Pharao* était le titre des rois d'Égypte. Le Syncelle nous apprend également que le nom général de tous les rois de ce pays avait été *Pharao*. Jules Africain, cité par Eusèbe, atteste la même chose, et la seule dénomination pour *roi* qui existe dans les livres coptes, est ⲟⲩⲣⲟ *ouro*, et avec l'article ⲡⲓⲟⲩⲣⲟ *piouro*, ⲡⲟⲩⲣⲟ *pouro* ou ⲫⲟⲩⲣⲟ *fouro* (2). Quant aux mots coptes dont le fond est formé par les trois consonnes ⲥⲧⲛ *stn*, ce sont ⲥⲟⲩⲧⲉⲛ *souten*, équité, droiture, ⲥⲟⲩⲧⲱⲛ *soutón*, diriger, et ⲥⲱⲟⲩⲧⲉⲛ *sóouten*, direction. Leur signification est à ce qu'on voit assez éloi-

(1) *Précis* (A, pag. 184; B, pag. 236).

(2) Dans la traduction du *Nouveau Testament*, le mot Καῖσαρ est partout rendu par ⲡⲟⲩⲣⲟ. Dans St-Mathieu, XXII, 21, on lit: ⲡⲉϫⲱⲟⲩ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲛⲁⲡⲟⲩⲣⲟ ⲛⲉ ⲧⲟⲧⲉ ⲡⲉϫⲁⲣ ⲛⲱⲟⲩ ϫⲉ ⲙ̀ⲙⲁ ⲛⲁⲡⲟⲩⲣⲟ ⲉ̀ⲛⲟⲩⲣⲟ ⲟⲩⲟϩ ⲙ̀ⲙⲁ ⲛⲁϥϯ ⲉ̀ϥϯ, *Dixerunt ei, Regis; tunc dixit illis, date quæ sunt Regis Regi, et date quæ sunt Dei Deo.*

D'autres mots coptes, appartenant à la même racine, sont : ϯⲟⲩⲣⲟ *tiouro*, reine, ⲁⲣⲓⲟⲩⲣⲟ *ariouro*, royaumes, et ⲉⲣⲟⲩⲣⲟ *erouro*, régner.

gnée de l'idée de roi, et il serait aussi absurde de confondre les significations des deux derniers avec celles de *roi* et de *régner*, que de vouloir appeler le directeur d'un théâtre ou d'un musée, *roi du théâtre* ou *roi du musée*.

Une autre difficulté se présente, c'est que si la racine ⲥⲧⲛ *stn*, signifiait *roi*, on ne la trouverait pas dans le groupe , car on y voit bien un *s* et un *t*, mais aucune trace d'un *n*. Ce que je dis ici de ce groupe s'applique à plus forte raison à cet autre , que M. Champollion traduit par *Roi Osiris* ou *Ousirien Roi*; on n'y trouve du mot ⲥⲧⲛ *stn*, que le ⲥ, *s* initial, car l'*œil* et le *siége* désignent *Osiris*.

Nous avons d'ailleurs, dans la table d'Abydos, la preuve évidente que les deux groupes et ne sont nullement identiques. Car le premier y précède toujours les cartouches des prénoms des rois, tandis que l'autre se trouve devant ceux qui contiennent leurs noms propres. En effet, d'après les élémens phonétiques qui le composent, le premier de ces deux groupes doit se lire ⲥ, ⲧ, ⲛ, *stn*, et peut signifier le *directeur*; mais il me paraît qu'il faudrait chercher le mot de *Pharao* dans l'*abeille* du second, car il semble incroyable que les Égyptiens n'aient jamais placé ce titre royal sur aucun de leurs monumens. M. Champollion donne au groupe , composé de l'*abeille* et du signe *féminin*, la signification de *Reine* (Pharonissa); ce groupe démontre donc clairement que l'*abeille* était le *symbole de la royauté*, car si elle désignait le *peuple*

obéissant, le groupe ne signifirait non pas *Reine*, mais la *fille du peuple obéissant* ou l'*enfant de tout le monde*; car, d'après le *Précis*, n° 258, est ⲥⲉⲧ *set*, ⲥⲧ *st* ou ⲧⲥⲉ *tse*, et signifie *enfant*, *fille*.

M. Champollion, en parlant dans un autre endroit de la seconde édition de son livre (pag. 124) du groupe *stn*, dit : « J'ajoute que la transcription *hiératique* de ce groupe offre » la plus frappante analogie avec celui qui, dans le texte » *démotique* de Rosette, exprime le mot grec Βασίλευς, *Roi*; » groupe qu'on chercherait vainement à lire ⲫⲟⲩⲣⲟ, comme » on a cru d'abord le faire. Le groupe hiéroglyphique, ré- » pondant à ce mot copte, qui signifie ROI, est tout-à-fait » différent; il est composé *du bras étendu*, de la *bouche*, et » *du bras étendu*, groupe qui peut se transcrire indifférem- » ment en lettres coptes ⲱⲣⲱ, ⲟⲩⲣⲟ, ⲟⲣⲃ, ⲟⲩⲣⲏ, » ⲩⲃⲣⲃ (*óró*, *oro*, *ora*, *ourè*, *uara*), et n'est autre chose que » le nom hiéroglyphique phonétique du BASILIC ou *serpent* » *royal*, emblême de la souveraine puissance, groupe hié- » roglyphique dont nous trouvons la transcription en carac- » tères grecs ΟΥΡΑΙ-ος dans le texte d'Horapollon. L'image » de serpent décorait exclusivement le front des rois; c'est » là l'origine de l'appellation ⲡⲟⲩⲣⲟ *pouro*, le *Basilic*, » donnée aux souverains de l'Égypte. »

Il faut avouer que cette hypothèse paraît d'abord assez vraisemblable, mais malheureusement on ne trouve la figure de l'*Uraeus* en tête d'aucun cartouche royal, et, comme en copte, le radical ⲟⲩⲣⲟ *ouro* signifie *régner*; il est probable que le *Basilic* eût reçu en égyptien, son nom de celui de *Roi*, exactement comme en grec le mot Βασιλίσκος vient de Βασιλεὺς,

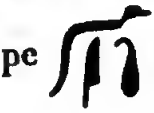
et, comme en français, où le Basilic est aussi appelé *Serpent royal* (1).

A cette occasion on peut encore admirer la grande versatilité des opinions de M. Champollion, relativement à la manière d'expliquer les hiéroglyphes. Nous avons vu que dans la seconde édition de son *Précis*, il prétend que le mot *Pharao*, identique avec *Uraeus*, est phonétiquement exprimé par le *bras étendu* (ou), la *bouche* (ⲣ) et le *bras étendu* (ο), ce qui fait ouro. Dans la première édition (pag. 72), c'était tout autre chose : « Le groupe hiéroglyphique répondant aux » mots coptes ⲡⲣⲣⲟ, ⲡⲣⲣⲁ, ⲟⲩⲣⲟ *prro*, *prra*, *ouro*, » (*Roi*), est tout différent (de celle de *stn*, roi), et se » lit simplement ⲣⲁ *ra*, ou bien avec l'article ⲡⲣⲁ *pra*, » et signifie *tête*, *chef*, comme le copte baschmourique ⲣⲁ » *ra*, comme le mot thébain memphitique ⲣⲟ *ro*. Ce même » groupe pris adjectivement veut dire *principal*, *supérieur*, » *capital*. » — Il faut remarquer que l'auteur n'indique pas les signes phonétiques employés pour écrire ces mots. C'est ainsi que tout est vague dans ce que feu M. Champollion appellait sa découverte.

En expliquant le groupe , composé des trois lettres *t*, *t* et *i*, et qui commence toutes les légendes hiéroglyphiques placées devant les images des dieux ou des déesses, M. Champollion dit (B, pag. 165) : « Ces trois signes paraissent ré- » pondre aux mots coptes ⲧⲁ ϯⲏ ou ⲧⲁⲓ ϯⲏ, *ceci est la*

(1) Ουραῖον, *basiliscus*. Horus, lib. I, cap. 1, ὄφιν, ὃν καλοῦσιν Αἰγύπτιοι, οὐραῖον, ὅ ἐστιν Ἑλληνιστὶ βασιλίσκον. Recte. Nam, ut a βασιλεὺς, *Rex*, Græci βασιλίσκος *Regulus* : ita Græco Ægyptii ab ⲟⲩⲣⲟ, quod *regem* apud eos exprimit, fecerunt οὐραῖον, ut iidem Græci ab ὄφις, ὄφιον. — *Ignatii Rossi Etymologiæ Ægyptiacæ*, Romæ, 1798, in-4°, pag. 150.

» *figure, ceci est la ressemblance.* » — Le mot ⲧⲁⲓ *taï*, signifie en effet *ce, ceci*, mais je ne vois pas où le savant auteur du *Précis sur les Hiéroglyphes* a trouvé que ϯⲏ *thè*, était en copte le mot pour *figure* ou *ressemblance*. Dans la traduction de la Bible on trouve ordinairement le terme grec ⲉⲓⲕⲱⲛ *hukón* pour *image*, et le seul mot d'origine égyptienne pour *figure, image*, que je connaisse, est ϫⲉⲣⲉϩ *khereb*. Quant à l'idée de *forme* ou de *ressemblance*, elle est exprimée en copte par les mots ⲥⲙⲟⲧ *smot* ou ⲓⲛⲓ *ini*. Le pronom ⲧⲁⲓ *taï, ce*, seul, ne signifie pas non plus *ceci est*; et l'on dit en copte ⲫⲁⲓ ⲡⲉ *faï pe*, ceci est, comme dans ⲫⲁⲓ ⲡⲉ ⲡⲁⲥⲱⲙⲁ *faï pe pasoma, hoc est corpus meum*, ou ⲫⲁⲓ ⲣⲉ ⲡⲁϣⲓⲣⲓ *faï pe pachiri, hoc est filius meus*. D'ailleurs le groupe en question n'offre que le mot ⲧⲓⲧ *tit*, ou ⲧⲧⲓ *tti*.

Mais voici une autre difficulté qui se rattache à ce même objet. Elle consiste en ce que le groupe  est remplacé fréquemment (*Panthéon*, planches 14 (F), 17 (C), 40) par cet autre qui paraît avoir la même signification, mais dont les signes sont *t, t* et *n*, et qui par conséquent ne peuvent former les mots *ta thi* ou *taï te thi* (ceci est la figure, ceci est la ressemblance), car la dernière lettre est un N, lettre par laquelle ne commence aucun des mots coptes qui signifient *figure, forme* ou *ressemblance*.

Horapollon (I, c. 11) dit : « Αθηνᾶν δὲ καὶ Ηραν, ἐπειδὴ » δοκεῖ παρ Ἀιγυπτίοις, Αθηνᾶ μὲν τὸ ἄνω τοῦ οὐρανοῦ ἡμισφαί- » ριον ἀπειληφέναι · τὸ δὲ κάτω, Ηρα. *Quant à Minerve et à* » *Junon, les Égyptiens pensent que Minerve a reçu l'hémis-* » *phère supérieur du ciel, et Junon l'inférieur.* » Il paraît

donc que du tems de cet auteur (1) le culte de Junon était répandu en Égypte ; mais à l'époque où Hérodote visita ce pays on n'y adorait pas cette déesse, car cet historien dit formellement (II, 50) que Junon n'était point connue des Égyptiens. Manéthon, cité par Porphyre, parle d'une Junon égyptienne, et assure qu'on lui sacrifiait trois hommes par jour, mais que le roi Amosis abolit cet usage barbare.

Une inscription grecque, gravée sur une stèle trouvée à Séhhéle, île située entre Éléphantine et Philæ, et copiée par M. Ruppel, contient une série fort importante de noms de diverses divinités grecques, accompagnés de leurs dénominations égyptiennes, ou des surnoms égyptiens de ces mêmes divinités, écrits en lettres grecques. Le passage de cette inscription « ΣΑΤΕΙ ΤΗΙ ΚΑΙ ΗΡΑΙ *à Satis qui est Hèra* » démontre que *Saté* ou *Satis* était le nom que portait chez les Égyptiens la divinité appelée *Hèra* par les Grecs, et *Junon* par les Latins.

M. Champollion paraît avoir été ravi de cette découverte de M. Ruppel, pour trouver une signification à un groupe hiéroglyphique qu'on rencontre fréquemment sur les monumens. Comme ce groupe y accompagne souvent la figure d'une divinité femelle à chair jaune, il s'est empressé de prendre celle-ci pour *Junon*, et de lire le groupe composé de trois signes CϒH ou CϒΣ, *Sati* ou *Saté* (2). Le voici *S* *t* *è*. Aussi n'a-t-il pas manqué de faire entrer, dans son alphabet phonétique (3), la valeur de ces trois signes,

(1) On le place ordinairement vers 382 de notre ère, mais il est probable qu'il est plus ancien.

(2) *Précis du Système Hiéroglyphique*, A, pag. 99 et 100.

(3) *Précis* A; *Hiéroglyphes Phonétiques ; Alphabet Harmonique*, n° 95 C, n° 30 ϒ, et n° 6 *a* ou *i*.

telle que je viens de les marquer à côté des hiéroglyphes, et s'en est servi dans tous ses ouvrages.

La circonstance que *Junon* était, suivant Horapollon, en possession de l'*hémisphère inférieur du ciel*, a été également une bonne trouvaille pour le savant archéologue, et il s'est empressé d'en faire l'usage le plus étendu, en s'enfonçant dans le labyrinthe conjectural de l'écriture et de la mythologie égyptienne. La belle *Saté* ou *Sati* lui a été fidèle jusqu'en 1827, car depuis la publication de la première édition de son *Précis*, jusqu'à cette époque, on la trouve partout, ainsi que ses emblêmes, dans les ouvrages de M. Champollion (1). Il lui a consacré trois planches et trois articles (7, 7 *a* et 7 *b*) de son *Panthéon égyptien*; et dans la première édition de son *Précis*, ainsi que dans les deux *Lettres à M. de Blacas* (2), il est très-souvent question de cette divinité et de ses qualités de *dominatrice de l'hémisphère inférieur du ciel*, de *régente* et *protectrice de la région inférieure terrestre*, et même de l'*enfer*.

Partout se montrait à M. Champollion la *Junon égyptienne, protectrice de la région inférieure*, sous sa forme divine, telle qu'il l'avait fait graver dans les planches 7 et 7 *a* du *Panthéon*, portant sur sa tête la *feuille* ou *plume* , sous celle de l'*Uraeus*, orné de cette même plume, ou indiquée seule-

(1) Ce n'est pas seulement dans les ouvrages de ce savant que *Saté* ou la *Junon égyptienne* a daigné se manifester; les sectateurs de l'égyptologue parisien se sont empressés de se conformer à ses assertions relatives à cette divinité, et on la trouve même citée dans le *Catalogue des Anquités Egyptiennes* de M. Passalacqua (Paris, 1826, in-8°), sous les numéros 33, 1394. 1425, 1426 et 1539.

(2) *Précis du Système hiéroglyphique*, A, pag. 99, 153, 214, 216, 217, 220, 231, 245, 362, 363; B, pag. 153. — Ire *Lettre*, pag. 44, 45, 73 et 74. IIe *Lettre*, pag. 78. — Voyez aussi *Planches et Explications* de la première édition du *Précis*, nos 51, 79, 344, 85, 3863, 387.

ment par son symbole la *plume* , qui représente également la *région inférieure* elle-même ; enfin il reconnut partout *Saté* et ses qualifications dans le groupe phonétique S t e. De là les titres hiéroglyphiques de plusieurs souverains de l'Égypte ⲤⲦⲎ ⲘⲀⲒ *Satè-maï*, LE CHÉRI DE SATÉ (1) ; — LE PROTÉGÉ DE PHRÊ ET DE SATÉ ; — Le prétendu nom mystique RÊ-SATÉ, *composé de la réunion des noms propres de ces deux grandes divinités* ; — LE PUISSANT PAR RÊ (*le soleil*) ET PAR SATÉ ; — LE PRÉSIDENT DE LA RÉGION INFÉRIEURE, et tant d'autres que M. Champollion a cru lire sur les monumens égyptiens.

Mais, hélas ! un beau jour toutes ces explications ne se sont plus trouvées vraies ; M. Champollion s'est aperçu, un peu tard à la vérité, qu'il s'était trompé, et que la divinité qu'il avait prise pour *Saté* ou *Junon*, n'était réellement que TMÉ ou THMÉI, la *Vérité* ou la *Justice*. Il paraît n'avoir fait cette découverte malencontreuse que quand il était à la moitié de l'impression du second volume de la nouvelle édition du *Précis*, puisque jusque-là cette divinité est encore, comme dans la première, *Saté* ; ce n'est qu'à la page 265 qu'elle devient *Tmé*, et elle garde ce nom jusqu'à la fin du volume (*voyez* pag. 267, 268, 271, 281, 295 et 429) ; mais fille de l'incertitude, elle est dans les *Planches et leur explication* (n° 79) la déesse SMÉ, remplaçant ou accompagnant le groupe phonétique (n° 51) , qui lui-même est expliqué par « ⲤⲘⲈ-(ⲦⲚⲞⲨⲦⲈ) *la déesse de la* VÉRITÉ *ou* JUS- » TICE, nom de la *Thémis* égyptienne, traduit en grec par

(1) Nos 385, 386 et 387 de la planche 19 de la première édition du *Précis*.

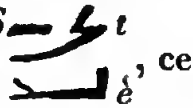
» Ἀλήθεια (traduction d'un obélisque par Hermapion). »

M. Champollion a donc changé trois fois d'avis sur le nom de cette divinité, qu'il avait appelée d'abord *Saté* ou *Sati*, puis *Tmé* ou *Thméi*, et enfin *Smé*. Il en est de même de la valeur des deux premières lettres du groupe phonétique que je viens de citer. Dans *Saté* c'étaient *S* *t*, dans *Tmé* *T* *m*, dans *Smé* *S* *m*. Les conséquences d'une pareille incertitude sur la valeur des premiers élémens de l'alphabet sont faciles à concevoir. Nous trouvons, par exemple, dans la première édition du *Précis* (*Planches et Explications*, n° 450), le groupe et ses abréviations et ; il fallait, d'après le premier alphabet de M. Champollion, les lire : CTST *Satit* et CST *Sat*. Ce savant disait alors que « ces groupes étaient des variantes et abréviations du groupe » qui termine tous les noms propres d'individus *morts*, soit » rois, soit simples particuliers. » Dans la seconde édition du *Précis*, ces signes deviennent TMST *Tmit* et TST *Tit*, ou CMET *Smet* ou CT *Set*, et M. Champollion les explique cette fois par : « variantes et abréviations du groupe qui ter- » mine tous les noms propres d'individus *morts*, soit rois, » soit simples particuliers, *et en rapport avec les idées* AMI » DU VRAI, JUSTE, OU JUSTIFIÉ. »

En faisant un peu lestement tous ces beaux changemens, M. Champollion aurait au moins dû en avertir le lecteur. Il a négligé ce devoir, dans l'espérance vraisemblablement que personne ne se donnerait la peine d'examiner ses écrits avec le flambeau de la critique; toutefois il n'aurait pas dû oublier ce qu'il avait dit dans l'explication de la planche 7 (A) de son *Panthéon*, pour ne pas être soupçonné d'avoir voulu se jouer de ses lecteurs.

La planche en question représente la divinité qu'il avait d'abord prise pour *Saté*, accompagnée d'une inscription hiéroglyphique. J'ai jugé nécessaire de les répéter toutes les deux dans notre planche I, litt. A et A, 1, et de donner un extrait de l'explication de M. Champollion, que j'accompagnerai de quelques observations : « La planche 7 (A), dit-il, qui » reproduit fidèlement la plus grande partie de l'un des bas-» reliefs peints, dont est décorée l'entrée du tombeau des-» tiné à recevoir le corps du Pharaon Meïamoun-Ramsès, » dans la vallée de Biban-Elmolouk à Thèbes, nous offre la » déesse *Saté* (ou la *Junon égyptienne*), caractérisée par la » grande feuille qui s'élève au-dessus de sa coiffure, tenant » le signe de la *vie divine*, étendant ses ailes comme pour » protéger la légende du roi, et assise à la manière égyp-» tienne sur le *signe symbolique de la domination*, surmon-» tant le symbole de la RÉGION INFÉRIEURE, qui se trouve ex-» primée par le *bouquet de tiges de lotus*, dont les deux » extrêmes sont constamment brisés. Ce bas-relief, comme » un très-grand nombre de ceux qui décorent les édifices » de l'Égypte, est susceptible d'une véritable *lecture* et il » signifie *Saté, déesse vivante, dame de la région inférieure.* » Quant à la légende hiéroglyphique, placée en face de la déesse (voyez la pl. I, litt. A, 1), M. Champollion l'explique par « ⲤⲦⲎ ⲦⲚⲞⲨⲦⲈ ⲦϢⲈ ⲚⲢⲎ ⲦⲚⲎⲂ ⲘⲚⲈ, *Saté* ou » *Sati, déesse, fille de Ré* (du soleil), *dame du ciel.* »

La *domination de la région inférieure du ciel et de la terre* appartenait, comme nous le savons par le passage d'Horapollon cité plus haut, à *Junon*, qui, d'après l'inscription découverte par M. Ruppel à Séhhéle, était appelée *Sati* en Égypte ; ainsi, une divinité *assise sur le signe symbolique de la domination*, surmontant le symbole de la *région inférieure*, exprimé par le bouquet de tiges de lotus, dont les deux ex-

trêmes sont brisés, ne peut être que *Saté* ou *Junon*, et, comme dans la légende placée à côté de cette divinité, son nom est exprimé par le groupe  , ce groupe ne peut représenter que les lettres CTH, qui font la base du nom de *Saté* ou *Sati;* M. Champollion n'avait donc plus le droit de changer la valeur de ces signes, et de lire le groupe qu'ils forment *Tmé* ou *Smé* (déesse de la justice). Pour acquérir ce droit, il aurait fallu qu'il réfutât ses premières assertions, savoir : que le caractère qu'il explique par *seigneur, maître, domination*, correspondant au mot égyptien NHB *nib* (*Précis*, planche n° 415), n'ait pas cette signification; et que le *bouquet de tiges de lotus* ne désigne pas la *région inférieure*, exprimée aussi symboliquement par la *feuille* seule, qui, dans notre planche I, litt. A, orne la tête de la divinité en question. Un pareil changement dans l'explication de tous ces signes, a été très-préjudiciable à l'auteur; car, par-là, il a fait évanouir une grande partie de ses traductions de légendes et de passages hiéroglyphiques, et causé lui-même un ébranlement terrible à tout son système mythologique égyptien, fondé déjà sur des bases très-peu assurées.

L'hypothèse par laquelle il a voulu changer sa *Junon-Saté* en *Tmé* ou *Smé*, déesse de la justice, est tout-à-fait *insoutenable*, ainsi que l'idée d'avoir voulu faire passer pour *Saté* une autre divinité, à chairs rouges, représentée sur la planche 19 de son *Panthéon*, qu'il avait d'abord déclarée être *Anouke* ou *Vesta*, et dont le nom est exprimé par groupe qu'il explique à présent (*Précis* B, n° 66 *b*) par « CTH » ou CTS, *Saté* ou *Sati*, nom de la *Junon égyptienne*, tran-

» scrit fidèlement par Σατης ou Σατις, dans l'inscription » grecque des cataractes (de Séhhéle). » Il aurait fallu pour cela trouver cette divinité (*voyez* notre planche I, litt. B) assise (comme celle que nous avons copiée sur la même planche sous litt. A) sur le *symbole de la domination*, surmontant celui de la *région inférieure*.

Il ne me reste plus qu'à mettre en regard les assertions contradictoires de M. Champollion, relatives aux deux *Saté* de son *Panthéon :*

Panthéon, planche 7.

Les bas-reliefs, sculptés sur les édifices religieux de l'Égypte, nous offrent assez fréquemment la représentation d'une déesse, caractérisée surtout *par une grande feuille qui s'élève au-dessus de sa coiffure*. Cette divinité reçoit diverses offrandes à la suite d'*Amon-Cnouphis*, à tête de bélier; elle est aussi figurée donnant la main à *Amon-Ré... Le nom hiéroglyphique de cette même déesse est toujours composé de trois caractères qui, répondant aux lettres coptes* CϒH, doivent se prononcer Saté ou Sati. Il est évident que dans les mythes égyptiens la déesse *Sati* eut des rapports intimes avec *Amon-Cnouphis* et *Amon-Ré*, le Dieu suprême.

Cette déduction est changée en certitude par une inscription grecque du tems de *Ptolémée-Évergète II*, gravée sur une stèle trouvée à Séhhéle. On y lit en effet que la divinité locale, assimilée par les Grecs à leur *Héra* (la Junon des Latins), porta en langue égyptienne le nom de *Satis*, ou plutôt *Sati*, en faisant abstraction de la finale grecque Σ, etc.

Panthéon, planche 19.

Les bas-reliefs, sculptés sur les édifices religieux de l'Égypte, nous offrent assez fréquemment la représentation d'une déesse, caractérisée surtout *par sa coiffure formée de la portion supérieure du pschent, flanquée de deux cornes*. Cette divinité, dont le *nom hiéroglyphique est formé par quatre caractères* (voir pl. 19) *répondant aux lettes coptes* CϒH, qui pouvaient se prononcer Saté ou Sati, est figurée sur un grand nombre de bas-reliefs, et presque toujours à la suite du dieu *Ammon Chnouphis*, avec lequel *Sati* paraît s'être trouvée dans des rapports mytiques très-intimes.

Cet aperçu, déduit de la seule inspection des monumens, devint un point de fait démontré par une inscription grecque du tems de *Ptolémée-Évergète II*, gravée sur un autel découvert par M. Ruppel, à Séhhéle. On y lit en effet que l'une des divinités assimilées par les Grecs à leur *Héra* (la Junon des Latins), porta en langue égyptienne le nom de *Satis*, ou plutôt *Sati*, en faisant abstraction de la finale grecque, etc.

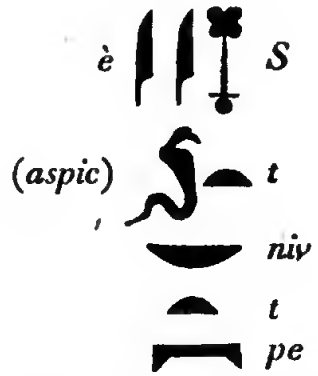
Jamais peut-être on n'a trouvé deux passages d'un même

ouvrage qui se contredisent aussi complétement; et quelle bizarrerie d'employer les mêmes phrases et les mêmes mots pour produire des assertions aussi opposées.

Je termine cette discussion déjà trop longue en demandant à mes lecteurs quelle confiance on peut mettre dans les assertions d'un savant qui détruit aussi arbitrairement ce qu'il avait d'abord posé en principe.

Je dois encore ajouter que la déesse représentée dans les planches 7, 7 *a* et 7 *b* du *Panthéon*, y reste *Saté* ou *Junon*, quoique l'auteur donne sur la 19ᵉ une autre *Saté*, et qu'il fasse de la première *Tmé* ou *Smé*, la *Justice*, dans la seconde édition de son *Précis*.

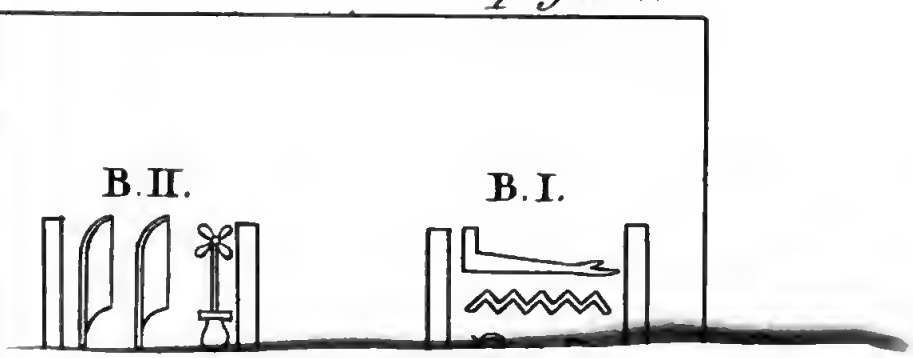
L'Olympe égyptien ne pouvait pourtant pas rester sans une *Junon*, et M. Champollion s'est empressé d'y en placer une nouvelle qu'il représente sur sa planche 19 (A). « Le nom » égyptien de cette déesse, ajoute-t-il, est écrit de deux ma- » nières différentes dans les textes hiéroglyphiques. L'ortho- » graphe que présente la planche 19, n° B, est la moins » fréquente.



« Ce nom formé de trois élémens ⲤⲦⲎ *Stè* ou ⲤⲦⲈ *Ste*, est » suivi de l'*uraeus* ou *aspic*, déterminatif habituel des noms » propres de déesses, et le titre ⲦⲚⲈⲂⲠⲈ *tneb pe* ou ⲦⲚⲈⲂ » ⲚⲦⲠⲈ *tneb ntpe*, *dame du ciel*, complète la légende. »

Mais sur la même planche, n° A, cette même divinité,

page 62.



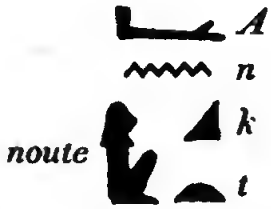
Digitized by Google

propres de :

» ⲛ̀ⲧⲡⲉ *tneb ntpe*, *dame du ciel*, complète la légende. »

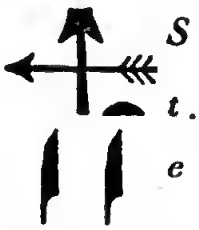
Mais sur la même planche, n° A, cette même divin

que M. Champollion déclare être *Saté* ou *Junon*, est appelée dans une première légende :



C'est-à-dire la *déesse Anouki*. Il est vraiment impossible de voir tant soit peu clair au milieu de la confusion qui règne dans tous les ouvrages du savant archéologue dont nous déplorons la perte récente, et qui paraît avoir pris plaisir à embrouiller les questions relatives aux antiquités et à la mythologie de l'Égypte au lieu de les éclaircir.

Le nom de la *Saté* de la planche 19 (A) du *Panthéon*, y est exprimé, dit M. Champollion, « par une *flèche* croisée » sur un *javelot* ou *trait*; les armes à *trait* de tout genre por- » tent le nom de ⲥⲁϯ *Sati* ou ⲥⲁⲧⲉ *Saté*. On pourrait donc » regarder ce nom comme formé d'abord d'un caractère » *figuratif*; mais la présence des caractères phonétiques » ⲧ, *t* et ⲉ, *e* à la suite du premier caractère



» prouve que ce signe ne compte ici que pour le ⲥ, *s* seul, » d'après le principe de l'écriture phonétique égyptienne, » qui représente une lettre quelconque par l'image d'un ob- » jet dont le nom, en langue parlée, a cette même lettre » pour initiale. — Le nom égyptien de la déesse ⲥⲁⲧⲉ *Saté* » ou ⲥⲁϯ *Sati*, dérive de la racine ⲥⲱⲧ *sôt* ou ⲥⲁⲧ *sat*,

» *projicere, spargere*, jeter, lancer, *répandre;* et nous ajou-
» tons que le mot *Sati* ou *Saté*, étant privé des caractères
» d'espèce *uraeus* et *femme* qui en font un nom propre de
» déesse, exprime, dans les textes hiéroglyphiques, l'idée
» *rayon* (radius) lorsqu'il s'agit du soleil ou de la lumière;
» les flèches d'Apollon-soleil trouvent donc aussi leur origine
» dans les monumens de la vieille Égypte, comme tant d'au-
» tres emblêmes des divinités grecques. »

Mais *Satis* n'est pas la seule divinité égyptienne qui a changé de nom et de condition au gré de M. Champollion. Le *Ciel* personnifié, la déesse *Tphé* ou *Uranie*, a eu le même sort. Elle fut d'abord représentée sur la planche 20 du *Panthéon*, où son nom est exprimé par le caractère symbolique , accompagné du titre de *dominatrice du ciel* . Cependant un avis imprimé et collé sur la 14e livraison du même ouvrage, nous apprend que « les feuillets numérotés » (nos 19 et 20), insérés dans ce cahier, doivent être mis à » la place des feuillets portant ces mêmes numéros, qui font » partie d'une précédente livraison. » Par ce peu de mots, la déesse *Tphé* est devenue *Anouké* ou *Anouki*, c'est-à-dire la Vesta égyptienne. *Et semper bene*. M. Champollion ne s'est pas même donné la peine de modifier, tant soit peu, la description de l'image qu'il fait de ces deux divinités. La voici :

Planche 20. Tphé *ou* Tiphé.

Notre planche n° 20 nous montre la déesse *Tphé* sous la figure d'une femme; sa coiffure est ceinte d'un diadême auquel est attaché l'*uraeus*, insigne du pouvoir souverain, et surmontée de feuilles de couleurs variées, que l'on pourrait prendre pour une fleur de *lotus* épanouie et engagée dans la coiffure, si, sur divers monumens, les *feuilles*

Planche (n° 20). Anouké *ou* Anouki.

La même planche nous montre *Anouké* sous la figure d'une femme assise sur un trône; sa coiffure est ceinte d'un diadême auquel est attaché l'*uraeus*, insigne du pouvoir souverain, et surmontée de plumes ou feuilles de couleurs variées, que l'on pourrait prendre pour une fleur de *lotus* épanouie et engagée dans la coiffure, si, sur d'autres monu

ou *plumes* n'étaient pas alongées, plus nombreuses, et n'affectaient la forme du beau chapiteau égyptien, composé de *feuilles* de *palmier*.

mens, ces *feuilles* ou *plumes* n'étaient pas alongées, plus nombreuses, et n'affectaient la forme du beau chapiteau égyptien, composé de *feuilles* de *palmier*.

Dans les planches 23 et 23 *a* de son *Panthéon*, M. Champollion a donné des images de la déesse *Bouto*, qu'il croit identique avec *Letó*, *Latone*, *Nyx* ou les *Ténèbres premières*. Dans l'explication de la première de ces planches, il dit : « On remarque parmi les innombrables images de personnages mythiques, sculptées sur les grands édifices de l'Égypte, celles d'une déesse dont la carnation est constamment verte : mais l'attribut particulier qui la distingue de *Neith*, d'*Athyr*, de *Selk*, d'*Isis*, et de toutes les autres divinités femelles des trois ordres, est la partie inférieure de la coiffure *Pschent*, ornée du lituus, qui couvre toujours sa tête. Son nom, en écriture sacrée, est composé d'un caractère symbolique, présentant à l'œil la forme de deux arcs réunis et liés par leur partie convexe; ces armes, quelquefois accompagnées de *deux flèches croisées*, sont suivies des signes caractéristiques du genre féminin :

» En étudiant avec soin les légendes hiéroglyphiques tracées à côté de ces images, j'ai reconnu qu'elles se rapportaient, sans aucun doute, à deux personnages mythiques bien distincts, puisqu'on lit dans les unes les titres : *Grande Mère* GÉNÉRATRICE DU SOLEIL, ou bien MÈRE DU SOLEIL; et dans les autres, ceux de *Grande Déesse Mère*, FILLE DU SOLEIL... Les titres honorifiques, portés par la première de ces déesses, figurée sur notre planche 23, ne permettent pas de douter que ce personnage ne jouât un rôle important

» dans les mythes sacrés de l'Égypte. *La mère du Soleil* ou » du dieu *Phré*, devait nécessairement appartenir à la pre- » mière classe des dieux; et si l'on recueille les documens » que les anciens auteurs nous ont transmis sur la déesse » égyptienne Bouto, il deviendra évident que cette même » planche nous en offre en effet l'image. »

Dans l'explication de la planche 23 *a*, qui représente *Bouto*, donnant son sein à *deux crocodilles*, qu'elle semble allaiter avec tendresse, M. Champollion ajoute qu'un des noms égyptiens de cette déesse était ϫⲣⲙⲟⲩⲧ *Tjermout* ou *Djermout*, c'est-à-dire la *grande* ou *puissante mère* (1). Il conjecture à cette occasion que le bras du Nil qui se jetait dans la mer à une petite distance de la ville de *Bouto*, décrite par Hérodote, avait reçu le surnom de *Branche Thermoutique* en l'honneur de cette déesse, nommée par les Grecs Θέρμουθις, Τερμουτὶς, Θερμουτὶς ou Θερμοὺτ.

Voilà donc une déesse qui paraissait bien dûment patentée et introduite dans l'assemblée des divinités égyptiennes, à l'époque de l'apparition de la *huitième livraison du Panthéon*. — Malheureusement son règne n'a pas été de longue durée; car, peu de mois après cette époque, cette fameuse *Bouto* est devenue, chez M. Champollion, *Neith*; malgré *la coiffure de la partie inférieure du Pschent*, par laquelle, comme nous venons de le voir tout-à-l'heure, elle se distinguait de *Neith* et

(1) C'est le mot copte ϫⲟⲣ *djor*, fort, que M. Champollion a eu en vue en traduisant le nom de *Thermoutis* par *grande* ou *puissante mère*. Jablonski (I, 118) nous paraît expliquer ce nom beaucoup plus convenablement par ϑ-ⲉⲣ-ⲙⲟⲩϯ *Th-er-mouthi, dea quæ mortem dat;* car nous apprenons par Élien (*De Animalibus* X. c. 31) que *Thermouthi* était la dénomination de l'espèce d'aspic sacré qui formait le diadème d'Isis, et Epiphanius nomme ensemble les déesses *Thermouthis* et *Tithrambo*, comme étant la même que l'Hécate des Grecs. L'identité de *Bouto* et de *Thermouthis*, mise en avant par M. Champollion, n'est donc basée que sur une conjecture qui n'a pas le moindre appui.

de toutes les autres déesses égyptiennes. Dans l'explication de la planche 6 *quinquies* (A) du *Panthéon*, laquelle représente, selon M. Champollion, *Neith motrice et conservatrice*, il se rétracte et dit « qu'on nommait aussi *Bouto* cette der-
» nière déesse; c'est-à-dire *Neith-Panthée*, figurée sous la
» forme d'une femme léontocéphale, pour la présenter à l'es-
» prit sous l'une de ses plus importantes attributions. » Cette assertion se trouve reproduite dans une lettre adressée à M. le baron *G. de Humboldt* (1). Le caractère symbolique qui, suivi de deux ⌒ *t*, ou marques du féminin, désignait dans le *Panthéon* la déesse *Bouto*, y devînt l'hiéroglyphe de *Neith*. Ce signe ne se compose plus de deux arcs liés ensemble; M. Champollion le prend pour une *navette de tisserand*, appelée en cophte, dit-il, *nt*, *nat* ou *net*.

Le savant égyptologue n'a donné cette explication que pour faire du signe en question la lettre *N* qui, avec le *t* suivant et la marque du féminin, formerait, en effet, le nom de *Neith* ou de la Minerve égyptienne; mais cette supposition est entièrement gratuite, car le mot cophte, désignant la *navette du tisserand*, est ϥϫⲕⲟⲏ *fikohi* (en arabe المطواة); il ne commence pas par un *n*, et ne peut donc pas représenter cette consonne. Quant au mot ⲛⲁⲧ *nat*, il désigne le *métier du tisserand* ou son *atelier même* (en arabe النول), et certainement ni l'un ni l'autre ne sont indiqués par le caractère en question, qui ne leur ressemble nullement (2).

(1) *Ueber vier Ægyptische lœwenkœpfige Bildsæulen in der kœniglichen Antikensammlung*, von W. v. Humboldt. — Berlin, 1827, in-4°, pag. 6.

(2) Voyez aussi : *Catalogus codicum Copticorum qui in museo Borgiano Velitris adservantur, auct.* G. Zoëga ; *Romæ*, 1810, fol. p. 375, où l'on lit dans la note (3) : ⲛⲁⲧ ut videtur *textrina*, ⲟⲩⲛⲁⲧ ⲛⲧⲁⲗⲉ ϩⲃⲟⲟⲥ *machina ad*

Cela n'empêche pas que M. Champollion en dérive le nom de *Neith* de *nat* ou *net*; il le retrouve même dans celui de la reine *Nitokris* de la sixième dynastie, et qu'il croit composé, suivant l'explication donnée par Ératosthène (Ἀθηνᾶ νικηφόρος), de *Neith* (*nit*) et de *skro*, vaincre. Sur les cartouches de cette reine, dit M. Champollion, ce nom est écrit avec le même signe représentant la *navette du tisserand*, et aussi phonétiquement. Sous cette forme, ajoute-t-il (pour ne pas se donner un trop grand démenti), la déesse *Neith* est NOMMÉE *Bouto* PAR LES GRECS, et est *comparée* à *Latone*.

Cependant aucun auteur ancien ne nous autorise à confondre ensemble ces deux divinités; et en vérité on ne sait pas comment qualifier avec justesse les tergiversations perpétuelles de M. Champollion dans tout ce qui a rapport à la mythologie et l'archéologie égyptiennes.

M. Champollion était encore loin d'expliquer entièrement tous les cartouches contenant des légendes royales; pour en donner quelques exemples, je me bornerai à marquer ici les groupes qu'il passe sous silence dans les légendes insérées dans les planches 6, 7, 8, 9 et 10 du second volume de son *Précis sur le Système Hiéroglyphique*.

Les deux signes , qu'on voit dans les cartouches 109 *b* et 111 *b*, y sont restés sans traduction. L'auteur avoue, dans les deux éditions de son ouvrage (A, pag. 235; B. p. 285), que le sens du titre formé par ces signes, et qui se trouve dans la légende d'*Aménophis*, est encore ignoré. *Voyez* aussi sa *Première Lettre à M. de Blacas*, pl. II, n° 9 *b*, et l'ex-

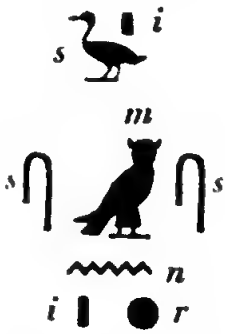
suspendendam telam. Mox, p. 216, ⲙⲛⲛⲥⲁ ϩⲉⲛⲕⲉⲕⲟⲩⲓ ⲛ ϩⲟⲟⲩ ⲛⲧⲉ ⲡⲟⲙⲉ ϣⲟⲟⲩⲉ ⲛⲧⲉ ⲡⲛⲁⲧ ⲧⲁϫⲣⲟ *post dies aliquot, ubi lutum siccatum fuit et machina stabilita*, etc.

plication à la page 41, où les deux signes sont également passés sous silence. Le même groupe se trouve encore dans le premier cartouche à droite d'une inscription figurée sous le n° 4 de la planche VIII *bis* de la *Seconde Lettre à M. de Blacas*. Plus tard M. Champollion le traduit par *Président de la région haute*, sans cependant motiver cette interprétation; mais cela paraît être reçu pour l'explication des hiéroglyphes symboliques.

Les auteurs anciens ne connaissent pas aux Égyptiens un dieu ayant des rapports avec l'*Arès* des Grecs et le *Mars* des Romains; cependant M. Champollion a cru trouver le titre de *fils de Mars* dans les légendes de plusieurs Pharaons; et il donne, dans la première édition de son *Précis*, planche 20, n° 407 *a* (408), la phrase suivante, à côté des signes hiéroglyphiques de laquelle je mets ici les caractères latins, qui, selon l'alphabet du même auteur, en sont les équivalens.

Dans l'*Explication des Planches*, pag. 42, il est dit de cette phrase : « 402 *a*. *Fils de Mars*; le nom du dieu y » est phonétique. La valeur du second des caractères qui » le composent est encore inconnue. » — Cependant ce caractère qui représente un *hibou*, a, selon l'alphabet de M. Champollion, la valeur d'un *M*, et est employé par lui

fréquemment pour cette lettre. Le nom de *Mars*, si son interprétation de la phrase en question était exacte, y serait donc exprimé par les lettres ⲥ ϣ ⲥ, *Sms*. Mais cette vérité n'a eu que quatre ans de vie, car on est étrangement surpris de voir que, dans la seconde édition du *Précis*, elle a fait place à une autre non moins solidement établie. La même phrase, qui y porte le n° 408, s'y trouve expliquée par ⲥⲓ-ⲥϣⲥ-ⲛ̀ⲣⲓ (ⲛⲟⲩϯⲉ) *si-sms-enri* (*noute*), « *fils préféré du soleil.* » — On voit donc que les lettres *Sms*, qui, en 1824, désignaient le dieu *Mars*, signifient, en 1828, *préféré*. Mais elles avaient déjà le même sens dans la première édition, où le groupe suivant (408) immédiatement :



et qui est absolument identique avec l'autre, à l'exception qu'il y manque le signe ⲛⲟⲩϯⲉ *noute, Dieu*, est également expliquée par ⲥⲉ-ⲥϣⲥ-ⲛ̀ ⲣⲏ *se-sms-en rè* « *fils préféré* » *du soleil.* »

Il paraît en général que M. Champollion n'a pas été très-heureux avec le dieu Mars égyptien découvert par lui.

Dans le cartouche du roi Ramsès (n° 113 *b*) se trouve le groupe . M. Champollion le traduit dans la première

édition du *Précis* (pag. 227), on ne sait trop pourquoi, par le *Martial*, ou *favorisé par Mars*. Dans la note 3, il dit : « Voyez toutes les variantes de ce titre au *Tableau général*, » n° 443 *b*, et la note à l'explication des planches. » Cependant il n'existe pas de n° 443 *b*, ni dans les planches ni dans leur explication ; et le n° 443 n'a aucun rapport au dieu *Mars*, ni à ce roi *Ramsès*. On trouve en effet sous les n°s 374 et 375 deux groupes qui, selon l'auteur, ont rapport au dieu Mars, ce sont :

M. Champollion explique le premier (374) par : « *Aimé* » *de Mars, Seigneur du monde*, titre royal de Ramsès-le-» Grand à Abydos. — Le nom du dieu est figuratif. »

Il rend l'autre par : « *Aimé de Mars*. — Le nom du dieu » est figuratif. »

Rien ne paraît mieux constaté ; cependant en ouvrant la seconde édition du *Précis*, on est bien étonné d'y trouver une explication tout-à-fait différente. *Mars* y devient *Atmou*. Les personnes qui désirent savoir quel est ce dieu, peuvent consulter les planches 26, 26 *a*, 26 *b*, 26 *c*, du *Panthéon Égyptien*, et leur explication, mais je crains beaucoup qu'elles ne soient guère plus savantes sur ce point, après avoir lu la dissertation embrouillée de M. Champollion, auquel l'invention d'une demi-douzaine de divinités égyptiennes ne coûte rien, et qui se moque à cette occasion du bon-homme *P. E. Jablonsky*, lequel, ayant pris pour guide les écrivains grecs et latins, crut possible de recomposer un tableau complet de la théogonie égyptienne, avec le seul secours de notions rares, partielles et isolées les unes des autres. Ce que M. Champollion blâme ici, est précisément ce qui donne un plus haut

degré de confiance aux travaux déposés par Jablonsky dans son *Pantheon Ægyptiorum*, que ne méritent pas ceux que le savant égyptologue fait et refait selon sa convenance.

Mais revenons à *Mars* et à *Atmou*. Il nous peut être très-indifférent que l'image [illegible] représente l'un ou l'autre de ces dieux; c'est le signe [illegible] du groupe 374 qui nous intéresse, parce qu'il ressemble au [illegible] du cartouche 113 *b*. D'après l'explication donnée par M. Champollion, le premier de ces deux caractères est l'équivalent du groupe [illegible] *maï*, aimé; mais il ne nous dit pas si [illegible] dans le titre du *grand Ramsès*, désigne *Mars* ou *Atmou*; et on cherche vainement ce groupe dans les quatre planches du *Panthéon*, dont il vient d'être question, comme désignant le nom de la dernière de ces divinités. En tout cas la signification *maï*, aimé, que notre auteur donne à [illegible] n'est nullement démontrée, et devient même très-paradoxale, comme on verra par ce qu'on va lire.

Le groupe [illegible] ou [illegible] se trouve également dans le cartouche 18 *b* de la planche III, de la *Première Lettre à M. de Blacas*; mais M. Champollion ne l'explique pas non plus, et n'y lit que le nom de *Ramsès* (IV), qui précède ce groupe et qui est phonétiquement écrit. Il y ajoute à la vérité l'épithète de *Meïamoun*, chéri d'Ammon; mais celle-ci se trouve dans le cartouche 18 *a*, contenant le prénom de ce roi.

Un groupe un peu différent se voit dans les cartouches 17 *b* et 19 *b* de la même planche. Ces cartouches appartiennent, selon M. Champollion, aux rois Ramsès III et Ramsès V; cependant le groupe y reste aussi sans explication.

Ce n'est que dans la *Seconde Lettre à M. de Blacas* que M. Champollion donne quelque éclaircissement sur la valeur du signe ou , qu'on y voit dans les cartouches 10 *b* et 14 *a* et *b* (pl. IV). Voici ce qu'il en dit (pag. 76) : « Je dirai » aussi que ce dernier titre (*Président* ou *Modérateur de la* » *région inférieure*), exprimé dans les légendes de la porte » de sycomore, comme au palais de Karnak, par le *sceptre* » *recourbé* et la feuille de *plante* (ou la *plume*, car » M. Champollion l'appelle également ainsi dans plusieurs » endroits de ses ouvrages), symbole de *Saté*, occupe diffé- » rentes places dans la légende royale de Ramsès VII, et y » est quelquefois rendu par des caractères différens. »

Le même signe se trouve encore dans le cartouche 115 *c* de la planche 6 du *Précis*; M. Champollion ne l'explique ni dans l'une ni dans l'autre édition de cet ouvrage. Il y dit seulement (A, pag. 231, et B, p. 281) : « Le second signe, » le sceptre, au lieu d'être terminé par une *tête de chacal*, » est le sceptre recourbé, qu'on a vaguement nommé le *cro-* » *chet*, et qu'on retrouve sans cesse dans les mains du dieu » Osiris. »

Quant à la signification qu'il a donnée à ce caractère dans la *Première Lettre à M. de Blacas*, savoir *Président* ou *Modérateur*, elle est pleinement contredite par le cartouche 144

a de la planche 9 du *Précis*. (*Voyez* ce cartouche dans notre planche II, litt. H), on y lit :

Il s'agirait donc ici de DEUX *Présidens* ou *Modérateurs*; mais comme, selon M. Champollion, le groupe signifie *approuvé* ou *distingué*, celui de doit être le nom phonétique de quelque divinité, lequel finit par les trois barres ||| qui sont un *i*. Voilà encore un exemple frappant qui démontre que tout est conjectural et contradictoire dans ces recherches hiéroglyphiques.

Le cartouche n° 120 *b* du *Précis* (*voyez* notre planche II A.) contient, suivant M. Champollion, le nom du roi *Amenhem-djom* ou *Psammus*, exprimé symboliquement par la *moitié antérieure d'un lion*. Ce nom est précédé par le mot *Amnm*, *donné* ou *chéri d'Ammon*. Cependant on voit à la fin de la légende les deux caractères , dont le premier à droite, pris phonétiquement, est un *t*, et la petite barre perpendiculaire un *è* ou *i*. M. Champollion ne nous dit pas pourquoi ces caractères se trouvent dans le cartouche.

Quant aux *parties antérieures d'un lion* qu'on voit dans la légende en question, voici ce que M. Champollion en dit dans les deux éditions de son *Précis*, entre lesquelles il y a contradiction complète :

A, *page* 200.

Ce nom propre ponvant être exprimé par *un seul signe*, n'est certainement point phonétique; il est donc symbolique, et il ne s'agit plus que de connaître la valeur symbolique de ce même signe, les *parties antérieures d'un lion*. L'inappréciable ouvrage d'Horapollon nous satisfait pleinement à cet égard; il porte, livre Ier : Ἀλκὴν δὲ γράφοντες (Αἰγύπτιοι), ΑΕΟΝΤΟΣ ΤΑ ΕΜΠΡΟΣΘΕΝ ζωγραφοῦσι, les Égyptiens voulant exprimer la *force* (ἀλκὴν), peignent les *parties antérieures d'un lion* (Horapollon, liv. I, nº 18) : le texte est formel; et le mot de la langue parlée des Égyptiens, qui exprime spécialement cette idée, αλκὴ, *force*, *robur*, c'est ϫⲟⲩ *djom*, ϭⲟⲩ *sjom*, et ϭϣⲩ *sjam*, selon les dialectes, mot qui est aussi la véritable orthographe égyptienne du nom d'*Hercule* égyptien, que les Grecs ont écrit Σὶμ, Σομὸς et Γομός. Or, le roi que Manéthon nous donne comme le successeur immédiat du roi Osorthos (*Osortasen*) est ΨΑΜΜΟΥΣ, nom propre dans lequel on ne peut méconnaître la même racine ϭⲟⲩ ϭϣⲩ, ϫⲟⲩ, *être fort*, *être puissant*, passée à l'état de nom par l'addition de l'article déterminatif masculin Ⲡ, ce qui a produit Ⲡϭⲟⲩ Ⲡϭϣⲩ *Psjom*, *Pdjom*, *Psjam*, *Pdjam*, LE FORT, ou plus simplement HERCULE (l'Égyptien). La traduction de ce nom propre symbolique est justifiée d'ailleurs par ces mots de Manéthon même, placés entre le nom du roi Osorthos et

B, *pag.* 249.

Le second nom propre royal, celui du père d'*Osortasen*, est terminé par les *parties antérieures d'un lion*; c'est un caractère symbolique dont il s'agirait de connaître la valeur, pour fixer la prononciation. L'inappréciable ouvrage d'Horapollon nous satisfait pleinement à cet égard; il porte, liv. Ier : Ἀλκὴν δὲ γράφοντες (Αἰγύπτιοι), ΑΕΟΝΤΟΣ ΤΑ ΕΜΠΡΟΣΘΕΝ ζωγραφοῦσι, les Égyptiens voulant exprimer la *force* (ἀλκὴν), *peignent les parties antérieures d'un lion*. Ce texte est formel; et le mot de la langue parlée des Égyptiens, qui exprime spécialement cette idée, ἀλκὴ, *force*, *robur*, c'est ϫⲟⲩ *Djom*, ou ϭⲟⲩ *Gom*, selon les dialectes, et ce mot qui est la véritable orthographe du nom de l'*Hercule* égyptien, que les Grecs ont écrit Σὶμ, Σομὸς et Γομός. Le second nom royal, gravé sur la statuette de cornaline, doit donc se lire ϫⲩⲛ-ϩⲩ-ϫⲟⲩ *Amen-hem-Djom*, ou ϫⲩⲛ-ϩⲩ-Ⲡⲟϫⲩ *Amen-hem-Pdjom*, en ajoutant l'article, et il signifie *Ammon dans la force* ou *la force d'Ammon*; j'ai reconnu dans les textes égyptiens une foule de noms propres mystiques de cette espèce.

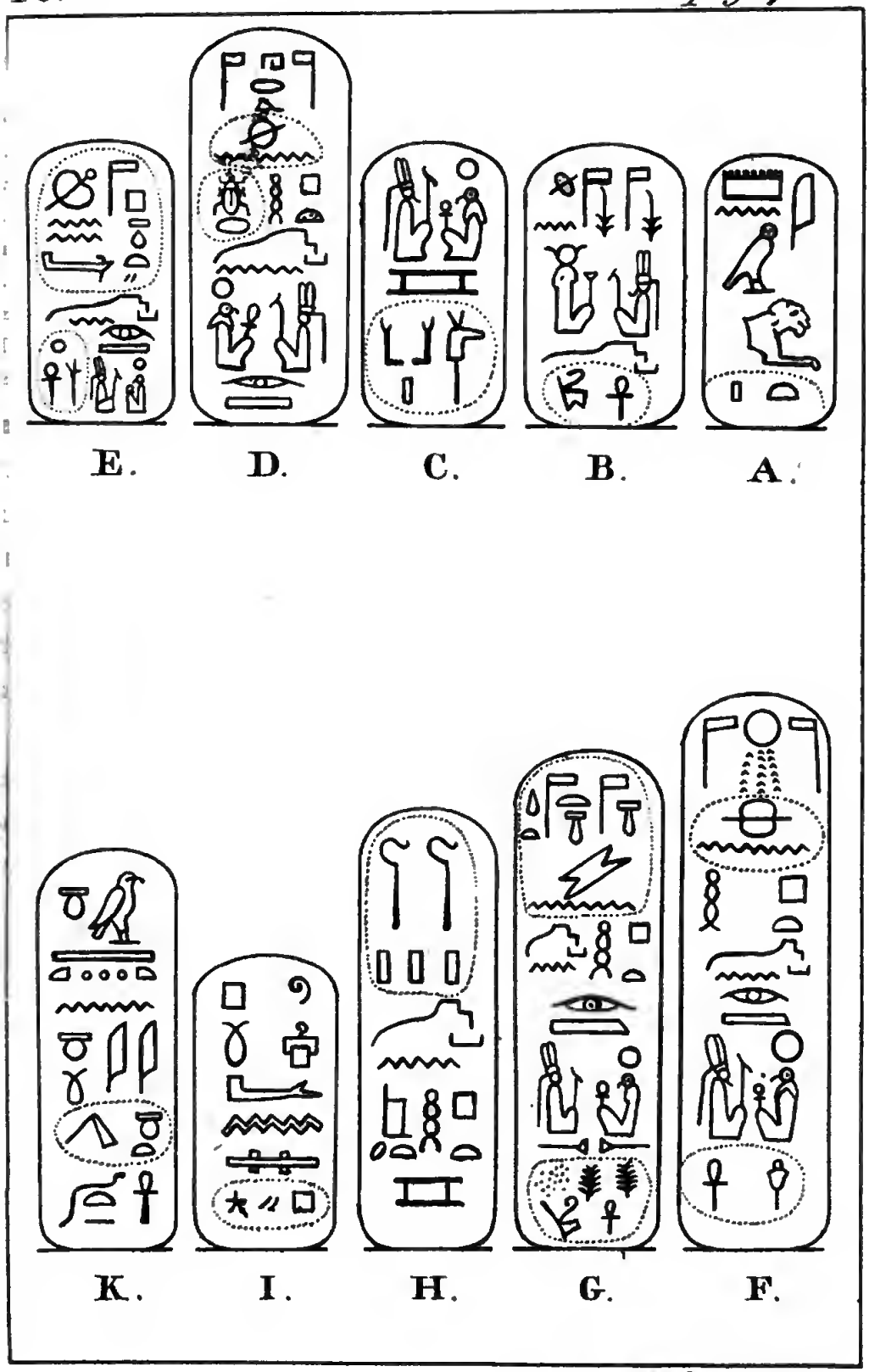
J'ai cru d'abord retrouver dans ce roi *Amen-hem-Pdjom*, le roi PSAMMUS, placé par Manéthon à côté d'*Osorthos* (Osortasen), dans sa XXIIIe dynastie. Le nom de ΨΑΜΜΟΥΣ renferme évidemment la racine égyptienne ϫⲟⲩ DJOM, ou ϭϣⲩ, ϫϣⲩ DJAM, *être fort*, *être puissant*, passée à l'état de nom par l'addition de l'article déter-

celui de Psammus, mots qu'il faut évidemment rapporter à ce dernier *Psammus* : ὃν Ἡρακλέα Αἰγύπτιοι ἐκάλεσαν, *que les Égyptiens*, dit-il, *ont appelé* HERCULE.

minatif ⲡ, ce qui a produit ⲡⲥⲟⲙ, ⲡⲥⲁⲙ *Pdjom*, *Pdjam*. Mais le *Psammus* de la XXIIIe dynastie est le fils d'*Osortasen*, tandis qu'au contraire le roi Osortasen que représente la statuette de cornaline, est lui-même fils d'*Amen-hem-Djam* ou *Psammus*. Ces deux derniers princes appartiennent à une dynastie fort antérieure, la XVIIe, comme nous le démontrerons ailleurs.

Ni l'une ni l'autre de ces explications ne peuvent soutenir l'épreuve de la critique, car jamais en copte l'article ⲡ n'a été joint aux noms propres. Aussi les Grecs en écrivant le nom de l'*Hercule* égyptien, l'exprimaient comme on l'a vu, par Σομὸς ou Σὲμ, et il n'y a aucune trace de l'article dans cette transcription assez exacte. Ainsi, il n'est nullement probable que le *Psammus* de Manéthon soit un synonyme du nom d'*Hercule*.

M. Champollion explique le cartouche 128 *a* de son *Précis* (*voyez* notre planche II, B) par : « *Le dieu sauveur approuvé* » *par Ammon et Isis*. » Dans la note il ajoute : « Le titre » de *dieu sauveur* [hieroglyphes] est répété deux fois, parce que le » nom du roi Ptolémée est suivi souvent de celui de la reine » sa femme. Cette observation s'applique en général à tous » les cartouches *prénoms des Lagides*. » Cependant cette répétition est suivie par le groupe [hieroglyphes] que M. Champollion laisse ici sans explication, ainsi que dans les cartouches de prénom, n°s 132 *a*, 133 *a* et 134 *a*. Quant au groupe [hieroglyphes] rien ne démontre qu'il ait la signification de *dieu sauveur*. Le signe [hieroglyphes] est effectivement le symbole de la *divinité*, mais [hieroglyphes] est, selon M. Champollion, un *S*, et le mot copte, qui désigne *sauveur* (σωτὴρ), est ⲛⲟϩⲉⲙ *nohem*. Celui-ci com-



Lith. de G. Engelmann.

mence par un *N*, et ne peut donc être représenté par un *S*.

De semblables omissions se trouvent dans un grand nombre des légendes du *Précis*. Je reproduis ces cartouches sur notre planche II, et on y verra entourés d'une ligne pointée, tous les signes laissés sans explication par M. Champollion.

Cartouches du *Précis*.	Notre pl. II.	Cartouches du *Précis*.	Notre pl. II.
120 *a*	A	134 *a*	F
128 *a*	B	137 *a*	G
130 *a*	C	144 *a*	H
132 *a*	D	145	I
133 *a*	E	152 *b*	K

Les groupes , , et que M. Champollion donne dans son *Précis*, sous les numéros 443 et 444, sont expliqués dans le texte qui accompagne les planches de cet ouvrage (pag. 45), par « Variantes du groupe exprimant » l'idée de *grand*, μεγας, dans les textes hiéroglyphiques. » Si l'on analyse ces groupes avec l'*Alphabet phonétique* du même auteur, on y trouve p (n° 113), ⲁ (n° 7) et ϥ, *raf* (n° 121), ou p ⲁ, *ra*, pour le dernier composé de deux signes seulement. Ces lectures donnent les mots ⲣⲁϥ *raf* et ⲣⲁ *ra*, qui ne signifient pas *grand* en copte. Dans cette langue l'idée de *grand* est exprimée par ⲛⲁⲁ *naa*, au masculin, et par ⲛⲁⲁϥ *naaf*, au féminin. En effet, nous voyons que M. Champollion donne, sous le n° 445, au caractère seul, la signification de ⲛⲁⲁϥ *naaf* ou de *grand*. (*Conf.* aussi le n° 389 et son explication à la pag. 41). Dans les groupes desquels nous venons de parler, le signe est donc un *N*, tandis que dans l'*Alphabet phonétique* (n° 113) il paraît parmi les *R*.

On trouverait la même PRÉCISION dans la plupart des groupes expliqués par M. Champollion, si l'on voulait perdre son tems à les analyser scrupuleusement.

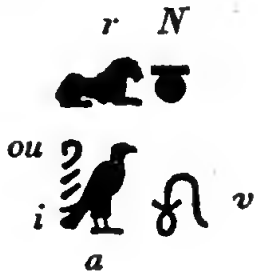
Dans le *Tableau général* des signes et groupes hiéroglyphiques qui accompagne le *Précis* de M. Champollion, on trouve, sous les n°s 23 et 24, un groupe composé des signes phonétiques *Ou* et *I*, écrit tantôt ||| 𓇋 ou || 𓇋, tantôt avec la *caille* ||| ou . Ce groupe est expliqué par : « ⲟⲩⲉ *oue*, ⲟⲩⲓ *oui*. Désinence des groupes hiéroglyphi- » ques exprimant des noms au nombre pluriel; copte ⲩⲉ *ue*, » ⲟⲩⲉ *oue*, ⲟⲩⲓ *oui*. » Cette phrase, qui n'est pas très-claire, veut dire : *Désinence des groupes hiéroglyphiques exprimant que les noms qu'elle accompagne sont au nombre pluriel.* —Il est impossible que cette proposition soit vraie. Nous voyons produits, dans le même *Tableau général*, n° 148 *a*, deux cartouches, contenant ensemble la légende du nom et des titres de l'empereur *Trajan* à Ombos, et dont M. Champollion lit le contenu : « *L'empereur César* NERVA TRAJAN, *le* » *Régulateur, Germanique, Dacique.* » Dans cette légende, le nom de *Nerva* se trouvant écrit :

r *N*

ou

i *v*

a



Nerva-oui, serait par conséquent, et d'après la thèse de M. Champollion, un *pluriel*, et il s'agirait de *plusieurs* NERVA. Voilà jusqu'à quel point on peut se fier à la plupart des explications de ce savant.

M. Champollion a manifesté des doutes sur la réalité de la découverte des *hiéroglyphes acrologiques*, faite par M. le chevalier *Goulianoff*. Ce savant avait reconnu qu'une grande partie des hiéroglyphes, expliqués par Horapollon et autres écrivains de l'antiquité, ne sont rien moins que des caractères symboliques ou idéographiques, mais que ces signes, au contraire, ne servent en grande partie qu'à faire connaître la lettre initiale de la chose qu'on voulait indiquer; c'est-à-dire qu'on se contentait de tracer la figure d'un objet quelconque, dont le nom avait pour première lettre celle par laquelle commence celui de l'objet qu'on voulait désigner d'une manière occulte. J'ai publié, en 1827, une *Lettre* sur ces hiéroglyphes acrologiques, dans laquelle j'ai donné plusieurs exemples de leur usage. Cependant ni M. *de Goulianoff* ni moi, nous n'avons jamais cru, ou pu croire, que cette découverte pouvait contribuer au déchiffrement des anciennes écritures égyptiennes. Je pense, au contraire, que l'existence de ces hiéroglyphes rend encore plus difficiles les recherches sur ce sujet; M. Champollion et autres personnes ont donc eu tort de m'attribuer, très-gratuitement, une opinion contraire. Ce dernier savant a exigé qu'on démontrât l'existence de cette classe d'hiéroglyphes par les monumens. Je pense qu'il ne serait pas très-difficile de le contenter sur cette demande, mais il faudrait pour cela être parvenu à l'intelligence des monumens. Jusqu'à présent on n'est pas encore arrivé à ce point; cependant le peu qu'on a découvert de leur contenu, décèle déjà l'existence des *hiéroglyphes acrologiques*. En voici quelques exemples, que je prends dans les ouvrages même de M. Champollion.

Dans la *Seconde Lettre à M. le duc de Blacas* (pag. 13 et planche 4, n° 1 *a*), il explique le groupe par :

« SOLEIL GARDIEN DES MONDES. » Le *disque* désigne donc le SOLEIL, le *sceptre à tête de chacal*, l'idée de GARDIEN, et le *scarabée* avec les *trois traits* au-dessous, les MONDES. Or, en égyptien, le *chacal* s'appelle ⲟⲩⲱⲛϣ *ouónch* et un *gardien* ⲟⲩⲣⲓⲧ *ourit*. Ces deux mots commencent par la même lettre, ainsi il y a *acrologie*.

Les inscriptions identiques de sept cippes données par M. Champollion dans son *Précis* (A, pl. 8; B, pl. 12), commencent, suivant lui, par les mots *Soutien de l'Égypte*. Dans la première de ces inscriptions, le mot *soutien* est exprimé par le groupe que M. Champollion lit ⲥⲛⲧⲉ ou ⲥⲛⲧⲉ *snte*. (1). Ce mot commence donc en copte par un *S*, et dans la seconde, ainsi que dans la troisième de ces inscriptions, le même mot n'est exprimé que par la *vrille* , en copte ⲥϧ *sah*, terme qui commence également par un *S*. — *Voilà donc encore une acrologie*.

Il faut que je fasse observer, à cette occasion, que M. Champollion a traduit de deux manières différentes l'inscription

(1) La raison pour laquelle ce savant veut que *snte* signifie *soutien* est celle-ci : « Le groupe ⲥⲛⲧ ou ⲥⲛⲧⲉ, dit-il, répond bien certainement au mot grec » ἐπαμύνας *défenseur*, *soutien* ou *vengeur*, puisque ce même groupe se montre » dans l'inscription de Rosette (texte hiéroglyphique, ligne 6) immédiatement après » le nom isolé de Ptolémée, dans la partie correspondante au texte grec qui porte » Πτολεμαίου τοῦ ΕΠΑΜΥΝΑΝΤΟΣ τῆς Αἰγύπτου. » (Voyez *Précis* A, pag. 80; B, pag. 133.) — Je ne connais pourtant aucun mot copte qui ait une signification pareille, et dans lequel les consonnes ⲥⲛⲧ se suivent dans cet ordre : ⲥⲉⲛⲧ, ⲥⲟⲛⲧ ou ⲥⲱⲛⲧ signifient dans cette langue *créer*, *produire*. La racine copte qui exprime l'idée de venger est ϣⲓϣ *chich*.

en question. Dans la première édition du *Précis* (pag. 138), il en rend le sens par : « SOUTIEN DE L'ÉGYPTE, *dieu fils d'un* » *dieu*, SOUTIEN DE L'ÉGYPTE, *Horus manifesté par Osiris, en-* » *gendré d'Isis déesse.* »

Dans la seconde édition (pag. 190), l'*Égypte* a disparu, et l'inscription y est traduite ainsi : « O TOI VENGEUR, *dieu* » *fils d'un dieu*, O TOI VENGEUR, *Horus manifesté par Osiris,* » *engendré d'Isis déesse.* »

Le groupe que M. Champollion avait rendu d'abord par *Égypte*, lui parut présenter le mot ⲕⲏⲓ *khi*, en copte ⲕⲁⲏ, ⲕⲉⲏⲓ et ⲕⲁⲏⲓ (*kah, kehi, kahi*), *pays, contrée;* mais dans la seconde édition il lit le même groupe à rebours ⲏⲱⲱⲕ *hôôk*, pour en faire *ô toi*.

M. Champollion, ayant de cette manière élagué l'hiéroglyphe qui désigne l'ÉGYPTE, a été obligé de donner cette signification à un autre. En effet, on trouve dans la seconde édition du *Précis* (*Tableau général*, pl. 14, n° 244), le groupe expliqué par : « ⲛⲟⲩⲏⲉ- (ⲕⲁⲏ ou ⲉⲓⲁ) *nouhe* » *kah* ou *nouhe eïa*, la *région du sycomore* (1), nom mys-

(1) Le *sycomore* est le *Ficus sycomorus* de Linné. Cet arbre s'appelle en arabe الجميز *Al-djemmiz*, et en copte ϯ-ⲛⲟⲩⲏⲓ *nouhi* ou ⲡⲓ-ⲁⲗⲕⲟⲩ *alkou*. Le grand Dictionnaire sahidique-arabe, manuscrit de la Bibliothèque du Roi, donne les synonymes suivans du nom de cet arbre :

ⲥⲩⲕⲟⲙⲱⲣⲓⲁⲥ	Sygkomôrias	الجميزة	*Al-djemmiseh*
ⲥⲩⲕⲁⲙⲓⲛⲟⲥ	Sykaminos	مثله	*Idem*
ϯ-ⲛⲟⲩⲏⲉ	T-nouhe	مثله	*Idem*

Prosper Alpinus croyait que le sycomore venait d'un figuier greffé sur un mûrier. C'est par erreur que, dans la *Scala Magna*, publiée par A. Kircher, le mot copte ϯ-ⲛⲟⲩⲏⲓ est rendu (pag. 348) par l'arabe التوتة qui signifie *mûrier*.

» tique de l'Égypte. — Inscription de Rosette. » Mais est-il démontré que ces caractères aient cette signification? D'abord le groupe, tel que M. Champollion le reproduit dans son *Précis*, n'est pas exactement le même que celui de l'inscription de Rosette, où il se trouve, dans la XIe ligne hiéroglyphique, sous la forme :

Il n'est pas non plus sûr que soit le même signe que . Ce dernier ressemble plutôt à , qui, selon M. Champollion, paraît être un *Ou*. Le caractère n'est nullement identique avec , que le même savant paraît avoir choisi pour le replacer, dans l'intention d'insinuer qu'il s'agissait ici d'une *contrée*, car signifie effectivement *pays, contrée*. Il se présente encore une autre difficulté ; c'est que le signe ne représente aucunement la forme du *sycomore*. Cet arbre atteint, selon *Norden*, la hauteur du hêtre, ses branches s'étendent très-loin, et répandent une ombre agréable; cependant son tronc s'élève rarement droit; il est presque toujours tortu et contrefait. On voit donc que le signe en question, qui ressemble plutôt à un *cyprès* qu'à un *sycomore*, n'est nullement l'image de ce dernier arbre, et que par conséquent le groupe dans la composition duquel il entre, ne peut désigner la *région du sycomore*. Dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, M. Champollion s'est plutôt contenté de chercher une vaine apparence que la vérité.

La même incertitude règne dans un grand nombre d'autres explications de M. Champollion. En voici encore un

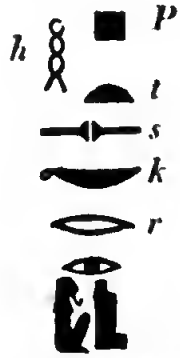
exemple frappant. En traduisant le passage hiéroglyphique suivant, gravé sur la pl. V, n° 5, de son *Précis* (A), et au signe duquel j'ajoute les valeurs qu'il leur attribue :

n s m n ch è

Isis *Ousire* *n* *Hor*

Il dit (A, pag. 70, et B, pag. 122) : « Le groupe hiérogly-
» phique *ms* ou *mise* est employé habituellement pour
» indiquer la *descendance maternelle*, et le groupe
» *che* ou *si* pour indiquer la *descendance paternelle*.
» Ainsi on disait : *Hor che en Ousire ms en Ise* (*voyez* pl. V,
» n° 2), *Horus fils d'Osiris né d'Isis*, et cette distinction était
» même indispensable à cause de la pluralité des femmes
» qui put exister en Égypte. » — On devait donc croire M. Champollion bien convaincu que le terme *ms* ou *misi* ne désignait que la *descendance maternelle*; mais déjà dans sa *Première Lettre à M. de Blacas* (pl. II, n° 1, et texte, pag. 17), on s'aperçoit qu'il a oublié ce principe fondamental, puisqu'il y traduit *Phoo mes* : « engendré
» par *Phoo* (le Dieu de la Lune). » — La *descendance maternelle* devient donc ici *paternelle!!* Mais le même passage hiéroglyphique du *Précis* (pl. V, n° 5) que nous venons de citer, présente encore une autre difficulté qui se reproduit dans tous les écrits de M. Champollion. Ce savant prétend que le groupe écrit aussi ou et composé

de *œil*, du *siége* et du caractère figuratif ou symbolique, désignant une *divinité*, représente, dans l'écriture égyptienne, le nom du dieu *Osiris*. Comme ce groupe ne se trouve pas dans la partie hiéroglyphique qui nous reste de l'inscription de Rosette, il est difficile de combattre directement cette hypothèse du savant égyptologue. Cependant elle est déjà fortement ébranlée par les inscriptions de la momie que M. *W. Osburn* a décrite (1). On voit sur le cercueil de cette momie, à chaque côté de la tête, le dieu *Phthah Sokari* ou *Phthah Sokri*, accompagné de son épouse *Hathor*, la Vénus égyptienne; et devant la tête du dieu, la légende hiéroglyphique :



qu'on doit lire, d'après le système de M. Champollion, *Phthah Sokari Ousiri;* puis, sur le même cercueil, l'image et la légende d'*Osiris*. *Phthah Sokari* et *Osiris* sont deux divinités différentes, et par conséquent le dernier groupe ne peut désigner ici *Osiris*. Il paraît que cela doit être aussi au commencement de chaque légende, contenant le nom d'un défunt, sur les caisses des momies, où M. Champollion traduit ce groupe par *Osirien* ou voué à l'*Osiris*. Cependant le savant auteur, dans les *Lettres à M. de Blacas*, a publié (planches VIII, n°s 3 et 4; IX, n°s 6 et 7) quatre passages hiéroglyphiques qui démontrent clairement que le groupe

(1) *An Account of an egyptian Mummy by* W. Osburn. *Leeds*, 1828, 8°.

composé du *siége* , de l'*œil* et du caractère symbolique *noute* (dieu), placés devant les noms et les titres des rois, ne désignent pas l'*Osirien* ou le *mort en Osiris*. Nous citerons pour exemple un seul de ces quatre passages, aux signes duquel nous ajoutons la valeur que M. Champollion leur donne, dans son *Précis* et dans tous ses autres ouvrages sur les écritures égyptiennes :

	Ousire,	*Osiris*
	stn (1) *noute*	*roi des dieux*
		Dévoué au soleil directeur (2)
	se ou *si*	*fils*
	Ri noute	*du Dieu du Soleil*
	Amn f t p	AMÉNOFTÈP

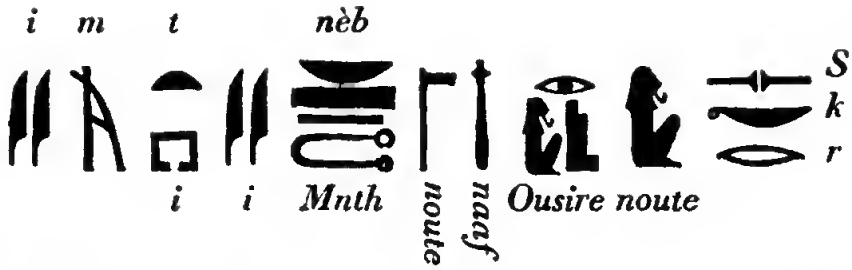
(1) Voyez *Première Lettre à M. de Blacas*, pag. 19 et pl. II, n° 1 *a* et *b*.
(2) Voyez *Précis du Système Hiéroglyphique*, pl. 15, n° 267.

Cette légende signifierait donc : « *Osiris, roi des dieux*, DÉ-
» VOUÉ AU SOLEIL DIRECTEUR, *fils du Dieu du Soleil* AMÉNOFTÈP, »
et ferait du roi *Aménoftèp*, de la XVIIIe dynastie égyptienne, le *Dieu du Soleil* et le père du *roi des dieux Osiris*. — Une pareille absurdité démontre évidemment les conséquences d'un système dont l'auteur a entassé conjectures sur conjectures et s'abandonne aux hypothèses les plus extravagantes. Et que penser de la bonne foi de M. Champollion, qui, sans analyser, selon ses propres principes, le contenu de ce passage, nous dit tout séchement : « Cette légende est celle
» d'*Aménoftèp-Amosis-Thetmosis*, Pharaon que j'ai reconnu
» dans ma précédente *Lettre*, pour être à-la-fois et le fils
» d'*Amosis-Misphragmouthosis* et le premier roi de la XVIIIe
» dynastie (1). »

Plutarque et Macrobe rapportent en effet que les Égyptiens, en voulant désigner le roi et le seigneur *Osiris*, peignaient un *œil* et un *sceptre*, mais aucun des auteurs anciens n'a dit qu'on représentait ce dieu par l'*œil* 𓂋 et le *siége* 𓋴. Quant au dieu *Sokharis*, il n'est mentionné qu'en passant dans Hesychius, qui cite un vers de Cratinus, suivant lequel il paraît que cette divinité, ainsi que *Paamyles*, étaient des dieux priapiques, et M. Champollion a trouvé, dans les monumens égyptiens, les représentations d'idoles de ce genre avec la légende *Phtah-Sokari*. Cependant rien ne prouve que ce dieu pourrait être identifié avec *Osiris*. Dans le *Précis* (*Tableau général*, n° 389) il a donné la légende suivante, qu'on doit, d'après son système, et comme il l'a fait dans la première édition, traduire par :

« L'aimé de Sokharis et d'Osiris, dieu grand, seigneur d'Amenté. »

(1) *Seconde Lettre à M. de Blacas*, page 55.



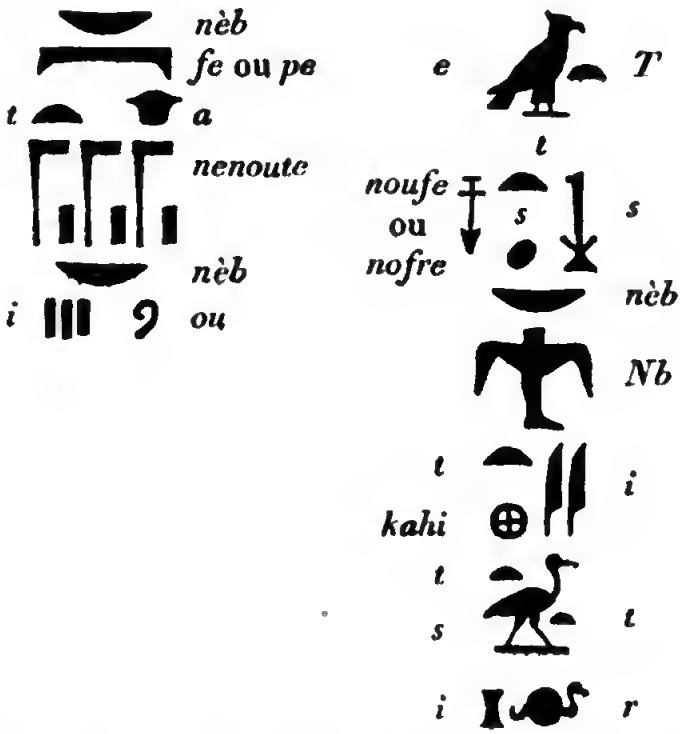
Il est vrai que dans la seconde édition du *Précis*, M. Champollion, pour faire tacitement adopter une nouvelle divinité qu'il appelle *Sokhar-Osiris*, a changé cette version :

« Aimé de Sokhar-Osiris, dieu grand, seigneur de Schenti. »

Mais comme dans l'original le nom de *Sokhar* est suivi du caractère figuratif , qui désigne dieu, et que le prétendu nom d'*Osiris* est également suivi du caractère symbolique , signifiant *dieu*; il est clair qu'il est question ici de deux divinités différentes. D'ailleurs le groupe qui se compose de *M*, *n*, d'un *th* et d'un *i*, ne doit pas se lire *Schenti*, mais *Menthi*, car rien ne démontre que soit un synonyme de , que M. Champollion place parmi les *Ch* dans la seconde édition de son *Précis*. — On peut donc dire avec raison que la signification du groupe n'est pas parfaitement déterminée. Il est vraisemblable qu'elle désigne le dieu *Osiris*, mais rien ne démontre l'identité de celui-ci avec *Phtha-Sokhari*.

On sait qu'en copte, et par conséquent aussi dans l'ancien idiome de l'Égypte, l'idée de fraternité était exprimée par la racine *son*, de sorte que *pi-son* signifie le frère, *ni-snou* les frères, *ti-sôn* la sœur, et *ni-sôni* les sœurs. Dans tous ces mots, la lettre *N* est une partie intégrante de la racine, et

ne peut jamais être omise. Ce fait nous donne une belle occasion pour prouver jusqu'à quel point M. Champollion laissait un libre essor à son imagination dans l'explication des monumens égyptiens, et combien il se jouait de la crédulité de ses lecteurs. Dans la 40e planche du *Panthéon*, il a reproduit l'image d'une déesse égyptienne, à laquelle il donne le nom, jusqu'à présent inconnu, de *Tésonénoufe* ou *Tésnonénofre*, qu'il traduit par la *sœur-bonne* ou la *bonne-sœur*. Cette image est accompagnée de plusieurs légendes, parmi lesquelles la première est la plus longue et la plus détaillée. Je la reproduis ici en ajoutant aux caractères phonétiques et symboliques la valeur que M. Champollion leur assigne dans son *Précis* :



Voici à présent les valeurs des signes de cette légende, fidèlement transcrites d'après le système de M. Champollion, et placées en regard des mots coptes qu'il en faits, et

qui, comme on le verra, en diffèrent considérablement, de sorte qu'on aura beaucoup de peine à y reconnaître un seul et même texte :

Transcription du texte.	Mots coptes de M. Champollion.
Te	*Te* la
sts	*sône* sœur
nofre	*nofer* bonne
nèb	*nèb* dame
Nbi	*Nbi* d'Ombos
t-kahi (au lieu de *pi-kahi*)	(manque)
tsi	*tsi* fille
ri	*en-prè* du soleil
nèb	*nèb* dame
pe	*en-tpe* du ciel
at	*hont* rectrice
nenoufe	*ennentr* } de tous les dieux
nèboui	*nèbi* } de tous les dieux

Il est impossible de pousser plus loin l'arbitraire qu'il l'est dans cette explication. Certainement les lettres *s* *t* *s* ne peuvent produire le mot *sône*, sœur. Quant au signe , M. Champollion le traduit ici, comme autrefois, par *bon*, mais il le lit à présent *noufe* ou *noufre*, au lieu qu'il l'avait rendu par *nane*, dans toute la première édition de son *Précis*. C'est une irrégularité qui n'inspire pas beaucoup de confiance dans les assertions de ce savant. On ne voit pas non plus pourquoi les signes et , qu'il prononce *Nbi*, désigneraient ici *Ombos*, et pourquoi le caractère idéographique ⊕, qui signifie *pays*, en copte *kahi*, est précédé d'un *t* qui est l'article féminin, puisque le mot *kahi* est masculin, et devrait par conséquent être précédé de l'article *p*

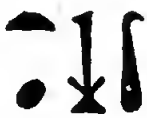
ou *pi*. Quant à l'ancien nom d'*Ombos*, voici ce que M. Champollion lui-même a déclaré dans son ouvrage intitulé l'*Égypte sous les Pharaons* (I, pag. 169) : « Les Coptes ne nous » ont point transmis l'orthographe du nom égyptien de cette » ville ; il devait être *Ambó* ou *Ombou*. On le trouve écrit » *Ambo* dans la Notice des dignités de l'Empire romain, ce » qui fait soupçonner que l'orthographe égyptienne de ce » mot fut ⲉⲙⲃⲱ *Ambó* ou *Ombó*. » — Cette remarque est très-vraie, car effectivement ce nom n'est conservé dans aucun texte et dans aucun vocabulaire copte connu ; mais aussi rien n'autorisait M. Champollion à donner ensuite à cette ville le nom de *Nbi* et de rendre par là le groupe hiéroglyphique dont on ignore le sens et qui peut désigner toute autre chose que *Ombos*.

Nous avouons aussi franchement que nous ne comprenons pas la raison qui a fait lire à M. Champollion *ennentre nibi* le groupe :

tandis que partout, et encore dans la seconde édition de son *Précis* (n° 428), il l'a lu *nenoute nibi*, et traduit par *tous les dieux*. Il faut aussi remarquer que dans les deux cas, il ne reproduit pas dans la transcription la valeur du signe 𓅱 qui, selon son *Alphabet phonétique*, est un *ou*, et qui doit par conséquent être lu comme *ou*, d'après la règle fondamentale que le savant égyptologue donne dans les deux éditions de son *Précis* (A, pag. 50 ; B, pag. 102) : « *Les signes reconnus pour phonétiques dans les noms propres, conservent*

cette valeur phonétique dans tous les textes hiéroglyphiques où ils se rencontrent. » Quant au mot *nibi*, qu'il veut traduire par *tout*, *tous*, il n'a pas cette signification en copte. Dans cette langue, ⲛⲓⲃⲉⲛ *niben* signifie *tout*, et le *n* y est radical; ainsi, il n'est nullement sûr que « *tous les dieux* » soit le véritable sens du groupe en question.

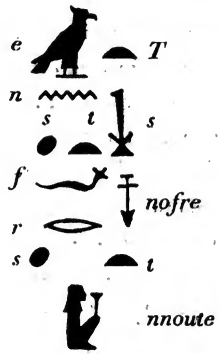
M. Champollion a parfaitement senti que sa prétendue déesse *Tésonénofre*, dont l'existence est basée sur des fondemens aussi faibles, pourrait bien paraître paradoxale; aussi s'est-il hâté de nous avertir que, dans la plupart des légendes qui accompagnent son image, son nom est estropié; il en cite plusieurs pour le prouver, et en effet dans celles n°s 2, 3 et 5 le mot *Te-sône*, la sœur, n'est exprimé que par les groupes :

tst  *tsts* *tes*

Dans tous ces groupes le premier *t* ou *te* est l'article féminin. Il n'y reste donc pour exprimer l'idée de *sœur* que *st*, *sts* et dans la dernière simplement *s*, quoique *sœur* en égyptien fût *sôni*. Encore faut-il remarquer que dans le second de ces groupes les signes ● *s* ▬ *t* ou ▬ *t* ● *s*, forment, selon M. Champollion (*Précis*, n° 258), les mots *set*, *st* ou *tse*, qu'il traduit par *enfant*, *fille*, enfant du sexe féminin, et qui troublent visiblement tout le sens de la phrase, puisqu'il n'y doit être question que de la *bonne sœur*, et non pas d'une *sœur fille d'une bonne personne*. D'ailleurs si dans ce groupe le *s* et le *t* signifient *fille*, il n'y resterait que le premier *s* seul pour indiquer le mot *sône*, sœur.

Ce n'est que dans la quatrième légende que M. Champollion croit rencontrer le *n* qui manque dans tous les autres,

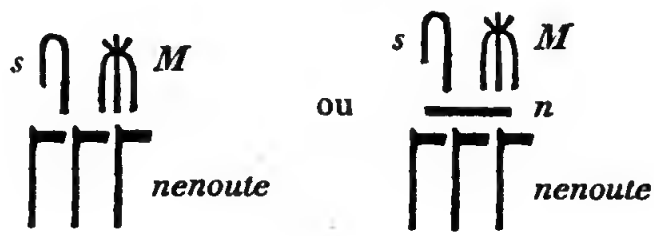
pour constituer le mot *sóni*. Voyons si l'analyse de cette légende nous conduit à un résultat satisfaisant :



T est l'article féminin; mais en supposant même que les deux lettres *sn* représentent le mot *sóni*, sœur, il faudrait toujours traduire *ts* ou *st* par *fille*. — Nous avons vu que ☥ seul était, selon M. Champollion (*Précis*, n° 441), le caractère symbolyque pour *nofre*, bon, et nous demandons à présent pourquoi ce signe est suivi encore d'un *f* et d'un *r*, qui semblent être les dernières consonnes du mot *nofre*. Le ☥ ne désignerait-il donc que la lettre *n*, et serait-il phonétique? Il retomberait alors dans la catégorie des signes reconnus alphabétiques, qui, selon le principe du *Précis* que nous venons de citer tout-à-l'heure, ne peuvent plus être employés dans aucun texte hiéroglyphique que comme tels; ce qui est pourtant en contradiction ouverte avec le monument de Rosette, dans lequel ☥ est le signe symbolique qui exprime l'idée de *bon*, *bonté*. Or, si ce signe n'est pas simplement un

n, il faudrait donc le lire *noufre*, ce qui ferait avec le *f* et le *r* qui le suivent ici, *nofrefre*, et ne produirait aucun sens raisonnable, non plus que les deux hiéroglyphes phonétiques *s* et *t* qui viennent après et qui signifient *fille*, ou avec le caractère symbolique, qui termine la légende, *fille d'une déesse*. Ou M. Champollion n'a nullement senti les difficultés produites par les lettres *f* et *r* qui suivent ici, ou il a voulu passer lestement par-dessus, en disant dans la note : « Le groupe hiéroglyphique » phonétique, formé du *téorbe*, du *céraste* et de la *bouche*, » Nfr, répond dans tous les textes hiéroglyphiques aux » deux adjectifs coptes *nofre* et *noufe* (bon) indistincte- » ment. » — Toutefois, si l'on admet les règles d'interprétations établies par M. Champollion lui-même, dans son *Précis*, il faudrait traduire la légende n° 4 par « *la sœur* » *fille de la bonne* Fré (ou Fro), *fille d'une déesse*, » et non pas « *la bonne sœur déesse*, » comme il veut l'insinuer.

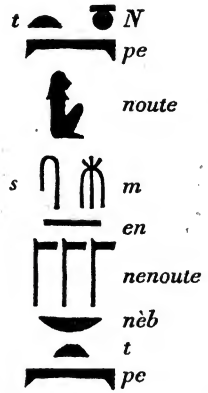
Dans le *Précis*, M. Champollion explique de deux manières le groupe 346 de la planche 17 :



D'abord dans un sens actif par ⲙⲥ ⲛⲉⲛⲟⲩⲧⲉ *ms nenoute*, ou ⲙⲥ ⲛ ⲛⲉⲛⲟⲩⲧⲉ *ms en nenoute*, *enfant des dieux*, *engendré par les dieux*.—Puis dans le sens actif par le copte ⲙⲁⲥ ⲛⲉⲛⲟⲩⲧⲉ *mas nenoute*, *générateur des dieux* ou *qui a engendré les dieux*.

Il faut avouer que, si ces explications sont véritables, l'écriture hiéroglyphique prêtait à de nombreux contre-sens, et permettait de prendre le *fils* pour le *père* et *vice versa*. La conjecture de M. Champollion, par laquelle il veut faire d'une déesse égyptienne, dont il lit le nom *Natphé* ou *Netphé*, la divinité appelée *Rhéa* par les Grecs, est pourtant uniquement basée sur un fond aussi faible. « Les premières entre » les divinités de l'ordre de dieux *terrestres* ou *mondains*, » dit-il (*Panthéon*, pl. 36), furent *Kronos* et *Rhéa*, laquelle, » selon Diodore de Sicile, Plutarque et Synésius, donna nais- » sance à Osiris et à Isis. — *Cette seule circonstance* a suffi » pour nous faire *retrouver avec certitude* le nom et les » images de la *Rhéa* égyptienne sur les monumens origi- » naux. »

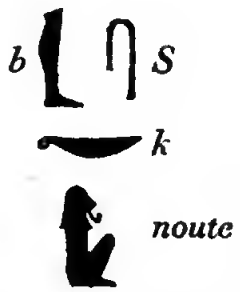
Le savant égyptologue donne alors l'image d'une déesse, copiée sur une stèle du musée de Turin, et accompagnée de la légende :



qu'il transcrit en copte par ⲛⲉⲧϕⲉ ⲛⲟⲩⲧⲉ ⲙⲃⲥ ⲛ ⲛⲉⲛⲟⲩⲧⲉ ⲧⲛⲉϧⲡⲓ « *Netphé déesse* GÉNÉRATRICE DES DIEUX, *dame du ciel.* » Cependant on pourrait traduire cette légende

avec le même droit et aussi exactement par « *Netphé, déesse* ENGENDRÉE PAR LES DIEUX, *dame du ciel;* » et alors que devient la *Rhéa* de M. Chompollion, reconnue par lui sur les monumens, *uniquement* par cette légende à double entente?

Le Syncelle et Manéthon citent *Kronos* ou *Saturne* parmi les divinités qui ont régné en Égypte. Diodore de Sicile rapporte que ce dieu, ayant épousé *Rhéa,* fut, selon une certaine tradition, père d'Osiris et d'Isis. Ces faits paraissent assez constatés; mais voici les raisonnemens que M. Champollion y ajoute, pour prouver que ce même dieu était appelé, par les Égyptiens, *Sovk* ou *Souk,* que le crocodile était son emblême, et qu'il était souvent représenté sur les monumens ayant la tête d'un crocodile; raisonnemens qui ne nous paraissent nullement fondés. « Des médailles gréco-
» romaines des nomes de l'Égypte, dit-il, offrent, comme
» image d'une divinité locale, celle du *Kronos* des Grecs,
» le *Saturne* des Latins, tenant sur sa main, selon la pra-
» tique employée dans la plupart des médailles de nomes,
» l'animal vivant du dieu égyptien, assimilé à la divinité
» grecque, et cet animal est un *crocodile*. Une indication
» aussi précieuse *a suffi* pour nous faire retrouver la repré-
» sentation de Saturne égyptien dans les sculptures sacrées;
» ce dieu à tête de crocodile, et dont nous donnerons l'image
» et la description dans la planche n° 22, porte un nom
» phonétique :



» qui se lit *Svk, Sevk, Sovk* ou *Sovg,* et ce nom a été connu

» des anciens Grecs, car Strabon nous apprend que le cro-
» codile sacré qu'on nourrissait dans le lac voisin d'Arsinoé,
» s'appelait Σοῦχος, ce qui est le nom même du dieu Sovk,
» dont il était l'emblême. »

Le fait est que le crocodile était principalement adoré par les habitans d'Ombos, de Koptos et d'Arsinoé, qui, avant le règne des Lagides, portait chez les Grecs le nom de *Crocodilopolis*. On ne doit donc pas être étonné de voir cet amphibie figuré sur les médailles de ces villes, à côté d'une divinité grecque; mais rien ne démontre qu'il y soit l'emblême de cette divinité même. D'ailleurs Strabon, rapportant les faits cités plus haut, parle bien des crocodiles sacrés d'Arsinoé, mais ce géographe ne dit nullement qu'ils furent dédiés à Kronos ou Saturne. Damascius, dans sa *Vie d'Isidore*, citée par Photius, parle aussi de l'espèce des crocodiles apelés Σοῦχος, qui ne blessaient personne; mais il ne dit rien à cette occasion de Kronos. Ce dieu s'appelait d'ailleurs Petbé, chez les Égyptiens, comme nous le voyons par un fragment sahidique, publié par Zoëga (*Cod. Coptic.*, p. 458), dans lequel on lit : ⲉϥⲧⲱⲛ ⲕⲣⲟⲛⲟⲥ ⲉⲧⲉ ⲡⲉⲧⲃⲉⲡⲉ « *Ou est Kronos qui est Petbé.* » Enfin nous lisons dans saint Clément d'Alexandrie (*Stromat*, V, p. 566) que dans l'écriture hiéroglyphique le crocodile désignait l'*impudence*, et Plutarque nous apprend que cet animal était consacré à Typhon, qui n'a rien de commun avec Kronos ou Saturne.

Cependant M. Champollion, une fois qu'il avait hasardé une conjecture, était dans l'habitude de la regarder comme un fait démontré. Aussi en revenant (pl. 27 (1) du *Panthéon*) sur *Sovk*, qui y perd son *k* final, et devient simplement Sèb ou Sev, il dit : « Nous avons déjà fait connaître les
» formes variées du dieu *Sovk*, *Sévék*, *Sebek*, *Sékeb*, qu'ho-
» noraient spécialement les habitans du nome Ombite, ainsi

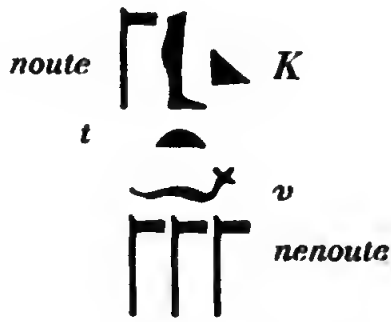
» que les relations marquées de ce personnage avec le tems » en général et le cours du soleil en particulier : *Sévék*, » identifié avec cet astre sous un certain point de vue, ap- » partenait à la classe des *dieux célestes;* c'était la forme » primordiale du *Saturne* égyptien. Ce dieu incarné, l'un des » dynastes qui, disait-on, avait régné sur l'Égypte dans les » tems primitifs, et qui avait laissé le trône à ses enfans » *Osiris* et *Isis*, prenait le nom de *Sév*, *Siv* ou *Sèv*, et celui » de *Kèb* ou *Kév* ; ce qui, dans les monumens ori- » ginaux, distingue habituellement la forme terrestre ou » secondaire de la forme céleste ou primordiale adorée sous » les noms de *Sévék* ou *Sékéb*. Les légendes hiéroglyphi- » ques, sculptées à côté des images de *Sévék* dans le grand » temple d'Ombos, constatent fréquemment du reste l'iden- » tité de ces deux formes divines. »

On aurait pu demander à M. Champollion d'où il tenait toutes ces particularités, et si une simple inspection des monumens suffisait pour les apprendre ; mais ne préjugeons rien et continuons nos citations. « L'orthographe du nom » propre du Saturne terrestre, poursuit-il, varie d'un monu- » ment à l'autre, et souvent dans une même inscription? » — Ceci paraît incroyable. — « Ce nom étant phonétique se » compose de l'*œuf* ● et la *jambe* , ou de l'*oie* » et la *jambe* , ce qui donne les élémens ⲥϧ *Sb*, ⲥϩ » *Sv*, ⲥⲟⲩ *Sou*. D'un autre côté on l'exprimait symboliqué- » ment par l'image d'une *étoile* ★, suivie du déterminatif » figuratif ou symbolique des noms propres des divi- » nités, etc. »

Voilà donc un *Saturne* égyptien qui s'appelle, selon M.

Champollion : *Sovk, Souk, Sevk, Sovg, Sévék, Sebek, Sékeb, Seb, Sév, Siv, Sèv, Kèb* ou *Kév* ; et en effet on ne voit pas pourquoi il ne s'appellerait pas aussi bien *Bek*, *Vek*, *Bekeb*, *Kebek*, *Vekes*, *Kebes*, etc. — Est-il possible de pousser plus loin le vague et l'incohérent ?

Avant de quitter cette divinité, nous demanderons encore pourquoi, si, comme nous l'apprend Diodore de Sicile, les Égyptiens donnaient à Kronos l'épithète de Νεώτατος θεὸς, *le plus jeune des dieux*, la divinité *Kéb*, que M. Champollion identifie avec *Sovk* (Saturne), est accompagnée, dans les monumens, de la légende :



qu'on doit traduire, d'après le système de M. Champollion, par « *le dieu* Kéb *père des dieux.* » — Certainement celui qui est le *père des autres dieux* ne peut être *le plus jeune* d'eux !

Dans le texte qui accompagne la planche 18 *a* du *Panthéon*, intitulée *Emblémes d'Hathor* (la Vénus égyptienne), M. Champollion donne une légende en quatre colonnes d'hiéroglyphes, peints en bleu, et qu'il traduit par : ϩⲁⲑⲱⲣ ⲧⲛⲉϧ ⲱⲧϕ ϧⲁⲗ (ⲛ) ⲣⲏ ⲉⲥϩⲟ ⲡⲉϥⲱⲧⲛ ⲧⲛⲉϧ ⲡⲉⲧⲡⲉ ϩⲛⲧ (ⲛ) ⲛⲉⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛⲓϧⲓ « Hathor *surnommée* » Nevôthph (dame des offrandes), *œil du ciel, résidant dans* » *son disque, dame du ciel, rectrice de tous les dieux.* »

Si l'on assigne aux différens hiéroglyphes qui composent cette inscription les valeurs que M. Champollion leur donne dans sa traduction, il en reste pour les mots ⲉⲥϩⲏⲙ ⲡⲉϥⲱⲧⲛ *eshm pevôtn*, les signes suivans, auxquels j'ajoute leurs valeurs d'après l'alphabet phonétique de M. Champollion :

Il paraît impossible de retrouver dans ces valeurs les élémens qui composent les mots *eshm pevôtn*. Le premier *eshm* se compose de ⲉⲥ *es*, troisième personne du genre féminin du singulier du présent du verbe être, et de ϩⲏⲙ *hem*, préposition du dialecte sahidique signifiant *dans*. Dans *es*, l'*e* est le radical qui signifie *être*, et le *s* n'est que le suffixe du pronom féminin ; cependant dans le texte hiéroglyphique l'*e*, qui est ici aussi essentiel que le *s*, manque, de même que le *h*, première lettre du mot *hem*. Quant aux lettres restant *t t n r i v*, on ne voit pas comment il serait possible d'en construire le mot *pevôtn*, dans lequel ⲡⲉϥ *pev* est en effet le préfixe précédé de l'article masculin, lequel signifie *son*. Quant à *ôtn*, nous ne lui connaissons pas la signification de *disque*, et nous ignorons sur quelle autorité M. Champollion l'attribue à ce mot.

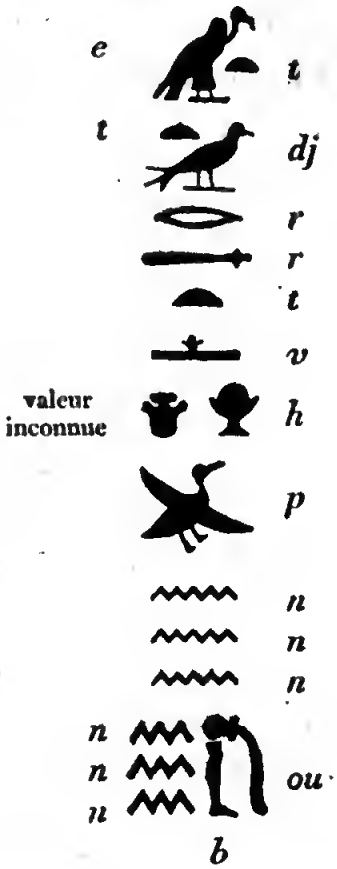
Dans la planche 17 (D) du *Panthéon*, M. Champollion donne l'image d'une déesse qui présente l'étrange assemblage d'une belle tête de femme, placée sur le corps d'un hippopotame. « J'ai recueilli, dit-il, cette singulière person-

» nification parmi les sculptures qui décorent l'une des cha-
» pelles creusées dans le roc, entre Edfou et Ombos, au
» point le plus resserré de la vallée, localité connue sous le
» nom de *Sebel-Selséléh*, l'ancienne *Silsilis*. » La même divinité est aussi représentée dans une autre chapelle voisine, sculptée, selon le savant voyageur, dans le rocher, sous le règne de *Rhamsès II* : « Dans ces deux tableaux, ajoute-t-il,
» la déesse à corps d'hippopotame porte le nom de ⲧⲉⲱⲏⲣⲓ
» ou ⲧⲉⲱⲩⲏⲣⲓ *Téoèri*, *Téouèri* ou ⲑⲟⲩⲏⲣⲓ *Thouèri*,
» par contraction, et reçoit le titre de ϩⲣⲁⲓϩⲏⲧ ⲡⲙⲟⲟⲩ
» ⲟⲩⲁⲁⲃ (*Hraïhèt pmoou ouaab*), *celle qui préside à l'eau*
» *pure*. — Le nom de *Thouèri*, dit enfin M. Champollion, se
» retrouve dans les écrits des auteurs grecs comme étant
» celui d'une divinité égyptienne. On lit dans le Traité
» d'Isis et d'Osiris, que, parmi les partisans de Typhon
» qui, abandonnant leur chef, se réunirent au dieu Horus,
» on comptait Thouèris, ΘΟΥΗΡΙΣ, *concubine de Typhon*.
» La parfaite ressemblance des noms ne laisse aucune espèce
» de doute sur l'identité de la déesse représentée dans les
» bas-reliefs égyptiens sous la forme d'une femme à corps
» d'*hippopotame*, animal essentiellement *typhonien*, et cette
» concubine de Typhon, mentionnée par Plutarque (1). »

Nous souscririons volontiers à ce rapprochement de M. Champollion si la légende qui accompagne l'image de la *déesse à corps d'hippopotame* contenait effectivement le nom de *Thouèris*; mais nous l'y avons cherché vainement avec

(1) Λέγεται δὲ ὅτι πολλῶν μεταθιτεμένων ἀεὶ πρὸς τὸν Ὧρον, καὶ ἡ παλλακὴ τοῦ Τυφῶνος ἀφίκετο Θούηρις. Ὀφις δέ τις ἐπιδώκων αὐτὴν ὑπὸ τῶν περὶ τὸν Ὧρον κατεκόπη, καὶ νῦν διὰ τοῦτο σχοινίον τι προσβαλόντες εἰς μέσον διακόπτουσιν. — V. *Plutarchi* Liber *de Iside et Osiride*, pag. 358. — C'est la seule mention de *Thouèris* qui se trouve dans les auteurs anciens; on voit qu'elle n'y est nullement désignée comme une déesse.

l'alphabet de M. Champollion. Voici cette légende aux signes de laquelle j'ajoute les valeurs qu'il lui donne :



Il est impossible de trouver dans ces élémens le nom de *Téoèri* ou *Téouèri*. Les deux premiers signes, qui sont le *segment du cercle* et l'*aigle*, forment à la vérité, d'après l'alphabet phonétique, la syllabe *Te*; mais le groupe suivant, composé du *segment du cercle*, de l'*hirondelle* et de la *bouche*, a partout été lu par M. Champollion ⲧϫⲣ *tdjr*, et traduit par *grande* ou *puissante* (voyez *Précis*, pl. 17, n° 387; *Panthéon*, pl. 6 (*ter*), 17 (C), 23 *a*), parce qu'il supposait que ces élémens représentaient le mot ϫⲟⲣ *djor*, fort, précédé de l'article du féminin ⲧ *t*. On n'aperçoit pas non plus dans la légende hiéroglyphique les lettres qui forment le mot ϩⲣⲁϩⲉⲧ *hraïhèt*, que M. Champollion traduit, nous ne sa-

vons pas sur quelle autorité, par *qui préside*. Comme la valeur du signe ⚱ ne se trouve indiquée dans aucun des ouvrages de M. Champollion, il est impossible de connaître celle qu'il lui donne ici, et nous ne pouvons avoir aucune opinion sur ce point. Nous voyons bien le ⲡ *p* du mot ⲡⲙⲟⲟϫ *pmoou*, dans le canard volant ; mais nous ne savons pas pourquoi le savant égyptologue veut lire ici le *trois n* *moou*, et les traduire par *eau*. Il nous paraît qu'il n'existe aucune autorité pour une pareille interprétation. Quant au *pied* placé sous un *vase qui verse de l'eau*, la lecture *ouaab* est conforme à son alphabet, et nous ne la contestons pas, mais nous demandons que signifient les *trois autres n* placés à côté de ce groupe. M. Champollion les a laissés sans interprétation. Ce serait donc le mot *eau* répété une seconde fois. — En tout cas, le nom de *Téouèri* est introuvable dans cette légende, de même que le mot *hraïhèt*. Par conséquent il n'est nullement démontré que l'image de la déesse en question soit celle de *Thouèris*, concubine de Typhon, mentionnée par Plutarque.

Dans les planches 23 D et 23 E, M. Champollion a donné l'image de la vache divine, dont il lit le nom phonétique *Aha*, *Ahi*, *Ahé* ou *Ehe*, suivi du *t*, signe du féminin. Dans l'explication de ces planches, il dit : « Le dieu *Phré* ou » dieu Soleil (*Hélios*) qui, dans la théologie égyptienne, fut » considéré comme le père de tous les dieux de la seconde » ou de la troisième classe, devait la naissance à la vache » *Ahé*; cet être mythologique fut donc une des principales » divinités, l'une des *plus anciennes*, et par suite des plus

» vénérées, puisque, dans l'Olympe égyptien, l'ordre seul
» de la naissance réglait le rang et l'importance de chaque
» divinité... On a déjà dit (*Explication des planches* 23 et
» 23 *a*) que, selon la doctrine égyptienne, telle que les mo-
» numens eux-mêmes nous la présentent, le dieu *Phré* ou le
» soleil était regardé comme le premier né de la déesse *Bouto*
» ou la *nuit primordiale* personnifiée. La vache divine Ahé
» étant aussi produite comme mère du même dieu par des
» autorités semblables, il est tout naturel de penser que cette
» vache ne fut qu'une des formes symboliques données à la
» déesse *Bouto*. C'est ce qui confirme pleinement le tableau
» emblématique gravé sur notre planche 23 E. L'inscription
» de ce tableau porte en effet :

» *Bouto-Ahé génératrice du soleil*, ou si l'on veut *Bouto*
» *vache génératrice du soleil.* »

C'est le groupe que M. Champollion traduit ici par *Bouto*; mais dans le *Précis* (B, pl. 5, n° 107), c'était : « Le nom symbolique de la déesse *Neith*. » Plus tard, *Bouto* et *Neith* sont devenus identiques. C'est-à-dire que *Latone* ne diffère pas de *Minerve*, et que la *Nuit primordiale* est l'équivalent de la *Déesse des sciences et des arts*. — Où trouver un fil pour nous conduire par un pareil labyrinthe de conjectures et de contradictions ouvertes?

Panthéon, pl. 2, M. Champollion, après avoir indiqué les diverses attributions du dieu *Amon* ou *Amon-Ré*, dit : « Enfin, le soleil entrant au printems dans le signe du bé-

» lier, pourrait être, aux yeux des Égyptiens, l'image sen-
» sible du dieu Amon qui, selon leur croyance, créa le
» monde et donna la vie et le mouvement à l'univers, dans
» cette même saison. C'est peut-être pour cela encore que ce
» dieu porte les noms combinés *Amon* et *Ré*, *Amon-Ré* ou
» *Amon-Ri*, c'est-à-dire *Amon-Soleil*. » Cependant si Amon est le Soleil, comment expliquer ce que M. Champollion dit deux pages avant (1 *verso*), où l'on lit : « Les bas-reliefs
» qui décorent les murs intérieurs ou extérieurs et les co-
» lonnes des temples et des palais de Thèbes, nous montrent
» le grand dieu *Amon* recevant les prières et les offrandes
» des rois; les Pharaons présentés à cette divinité suprême
» par le dieu Phré (*le Soleil*), ou bien par le dieu Mars
» égyptien et le dieu Phré. » — Comment se fait-il qu'un soleil présente quelqu'un à un autre soleil? — En vérité, on dirait que M. Champollion a travaillé avec tant de légèreté et d'abandon qu'il oublie en écrivant ce qu'il a dit quelques lignes auparavant.

La plupart des interprétations de textes hiéroglyphiques que M. Champollion a hasardées paraissent très-arbitraires, si l'on en juge d'après le petit nombre de ces textes dont il a donné les originaux. Il cite par exemple dans le *Panthéon égyptien* (pl. 26 C, n° 14), à-propos du dieu *Atmou*, les peintures d'un cercueil de momie, représentant, à droite et à gauche, des cynocéphales adorant les emblêmes de Phré et d'Atmou. On lit, ajoute-t-il, à DROITE, la formule : « *Ado-*
» *ration au dieu-soleil dominant dans la station* ORIENTALE *du*
» *ciel; tous les humains tiennent la vie de sa lumière*; et à
» GAUCHE : *Adoration au dieu-soleil possesseur des biens dans*
» *la station* OCCIDENTALE *du ciel, possesseur des biens dans la*
» *contrée de Onkh* (c'est-à-dire la vie). »

Les groupes qui, dans le texte à gauche, représentent, selon M. Champollion, les mots *Adoration au Dieu-Soleil*, sont :

Il est évident que M. Champollion prétend prendre, dans le premier, les signes ★ l'*étoile* et ⊙ le *soleil* dans un sens symbolique ou figuratif; de sorte qu'il pèche encore une fois contre le principe qu'il a mis en avant lui-même, et suivant lequel *les signes, une fois reconnus pour phonétiques, conservent leur valeur phonétique dans tous les textes hiéroglyphiques où ils se rencontrent;* et de plus, il se contredirait doublement, puisque dans le *Panthéon*, pl. 27 (1), et dans le texte qui l'accompagne, il admet que l'*étoile* désigne le *tems* et le *dieu Saturne* qui préside au tems. Quant au signe ⊙, il est chez lui tantôt la lettre *R*, tantôt il désigne le *soleil;* mais on ne voit pas quelle peut être la signification du reste du groupe *ra* ou *re*. De sorte que ce premier groupe doit avoir une plus ample signification que celle de « *Dieu-Soleil.* » M. Champollion traduit le second

par « *adoration* » ou plutôt « *adoration à lui.* » L'idée d'adoration y serait donc phonétiquement exprimée par les lettres *v*, *t*, *p*, desquelles M. Champollion forme le mot *ôtp*, et qu'il traduit par « *dévotion à* » (*Précis* B, n°s 338 à 345). Cependant les termes qui, en

copte, signifient *adorer, adoration*, sont ⲟⲩⲱϣⲧ *ouôcht* et ϯϩⲟ *tiho*; on peut y ajouter encore ϣⲗⲏⲗ *chlèl*, prier, prière, faire ses dévotions; ϣⲉⲧ *chet* et ϣⲟⲩϣⲱⲟⲩϣⲓ *chouchôouchi* signifient *sacrifice*; le dernier de ces mots dérive du verbe ϣⲟⲩϣⲟⲩ *chouchou*, sacrifier. Aucun de ces termes ne porte dans ses élémens la moindre ressemblance avec le mot *vtp*, auquel M. Champollion veut appliquer la même signification.

Le groupe est vraiment inventé pour tourmenter les égyptologues. Dans la première édition du *Précis*, M. Champollion le lisait ⲥⲧⲡ *vtp* et le traduisait par « *approuvé de,* » p. e. d'Ammon, de Phtha, d'*Osiris*, d'*Anubis*, etc. M. *Osburn*, de son côté, a cru que ce groupe devait être précédé d'un *t*, ainsi . Il le lit *topt* et le traduit par *offrande, sacrifice*. Interprétation qui également n'est basée sur aucun fond solide.

L'idée de « *possesseur des biens* » qui devrait se trouver deux fois dans le passage cité du *Panthéon*, ne nous y paraît représentée par aucun signe phonétique ou symbolique. *Posséder* est exprimé en copte par ϫϥⲉ *djfe* ou ϫϥⲟ *djfo*; *les biens* ou *ce qu'on possède* s'y appellent ⲉⲧⲉⲛⲧⲉ *etente* (1); la *possession* ou l'*avoir dans son pouvoir* y est ⲁⲙⲁϩⲓ *àmahi*. Aucun de ces termes ne se trouve ici, de sorte que les mots « *possesseur des biens* » paraissent évidemment être ajoutés par M. Champollion au texte.

La traduction du reste du passage hiéroglyphique en ques-

(1) Dans la version copte de la Bible, les *biens* ou *possessions* sont très-souvent exprimés par le mot grec ⲩⲡⲁⲣⲭⲟⲛⲧⲁ *uparkhonta* (τὰ ὑπάρχοντα).

tion offre encore des difficultés et des anomalies au moins aussi fortes que celles que nous venons d'indiquer, mais leur recherche nous a paru si fastidieuse, que nous avons cru devoir les passer sous silence. En un mot, on peut être presque convaincu que ce passage ne contient rien de ce que M. Champollion a cru y apercevoir.

Cependant, comme une autre explication de cet archéologue se rattache à ce même passage, nous ne pouvons pas encore l'abandonner entièrement. Dans le texte qui accompagne la pl. 30 B de son *Panthéon*, où l'on voit représenté le dieu *Thoth deux fois grand, présidant la région inférieure*, M. Champollion dit : « Lorsque les habitans de la terre, » éclairés par les leçons de *Thoth* (ou *Hermès*), connaissent » et pratiquent la vertu, ce dieu se retire dans la lune pour » se consacrer à l'accomplissement de nombreux devoirs. Le » génie qui préside à cet astre, le dieu *Pooh* (ou *Lunus*), » était considéré par les anciens Égyptiens comme le direc- » teur perpétuel, comme le roi des ames qui, ayant quitté » des corps matériels, erraient ballottées par les vents dans » le vague des airs, jusqu'à ce qu'elles fussent appelées à » animer de nouveaux corps, pour subir de nouvelles épreu- » ves, expier leurs fautes passées et sortir de la zone de l'u- » nivers de l'*air terrestre agité*, pour passer dans la troisième » zone de l'univers, où régnait un *air pur et léger*. C'était » dans ces deux zones, ou divisions du monde, partagées en » *vingt-quatre régions* ou contrées (χώρας), situées entre la » terre et la lune, que le dieu *Lunus* exerçait directement » son influence : il avait pour conseiller le dieu *Thoth*, qui » présidait plus spécialement la *seconde zone* ou division du » monde, celle de l'*air agité*, qui se divisait en *huit régions*, » immédiatement situées au-dessus des quatre *régions* de la » TERRE. Cette zone de Thoth dépendait de l'empire lunaire,

» qui comprenait aussi une zone supérieure, *celle de l'air* » *pur*, subdivisée en seize autres régions. Il est donc de toute » évidence que le titre de SEIGNEUR DES HUIT RÉGIONS qui ac- » compagnent les images de *Thoth Ibiocéphale*, se rapporte » à cette direction des huit régions de la seconde zone du » monde, habitée passagèrement par les ames des morts. On » attribuait donc au second Hermès égyptien, Thoth à tête » d'Ibis, comme à l'Hermès des Grecs, la direction des ames » que la mort séparait des corps terrestres. Aussi ce dieu » est-il figuré dans les peintures des momies, tenant dans » ses mains l'emblême de la *partie inférieure du monde*, qui » comprenait dans ses limites une portion du ciel et l'*A-* » *menti*, lieu où les ames étaient jugées par Osiris. Le nom » écrit de la *partie inférieure* de l'univers se compose dans » les textes hiéroglyphiques d'une *plume* ⲥ, du *segment* » *de la sphère* ⲧ, lié au signe qui exprime l'articulation » ⲡ *S*. C'est ce même nom, dans lequel il me semble re- » connaître les élémens graphiques du mot égyptien PESÈT (1) » qui signifie *partie inférieure*, que tient dans la main le » dieu Thoth, figuré sur notre planche 30 B. Il faut obser- » ver seulement qu'une portion du *signe recourbé* a été pro- » longée outre mesure pour donner à ce *groupe de lettres* » l'apparence d'un *sceptre* dans les mains du dieu qui tient » aussi une bandelette. Dans les textes courans, le groupe

(1) Le mot ⲡⲉⲥⲏⲧ *pesèt*, signifie en effet en copte *en bas*, *sous*, mais les signes hiéroglyphiques phonétiques, desquels M. Champollion le veut construire, ne représentent pas ces consonnes radicales, car ⲥ est *s*, ⲧ *t* et ⲡ *s*, ce qui donne les élémens *sts* et non pas *pst*. D'ailleurs il y a encore loin du terme *en bas*, *en dessous* et de l'idée de la *région inférieure du monde*.

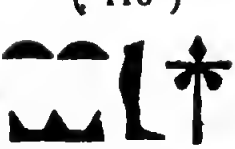
» hiéroglyphique, exprimant la *partie inférieure* du ciel et
» du monde en général, prend la forme

» accrue de trois signes déterminatifs, et on le retrouve
» sculpté sous la forme :

» hors du disque renfermant le zodiaque de Denderah, au-
» dessous du scorpion et entre les figures de femme et
» d'homme à tête d'épervier qui soutiennent cette portion
» du disque. Au point diamétralement opposé, se trouve le
» nom de la *partie supérieure* du ciel et du monde :

» La ligne, dont ces deux groupes sont les deux points ex-
» trêmes, passe par les pieds postérieurs du *taureau* et par
» la tête du scorpion. »

Si nous supposons vrai ce que M. Champollion dit ici de la *région inférieure* et de la *supérieure* du ciel, nous ne pouvons être qu'étonnés de voir les groupes qui les désignent placés aux deux bouts d'un zodiaque; mais notre surprise doit encore s'accroître considérablement si nous voyons que dans le passage hiéroglyphique précité, et qui a rapport au dieu *Atmou*, le même auteur donne au premier de ces groupes, augmenté seulement de la figure d'un oiseau le sens de STATION OCCIDENTALE (du ciel), et au second un

peu autrement disposé  celui de STATION ORIENTALE (du ciel). L'*Occident* et l'*Orient* sont deux des quatre points cardinaux du monde, et ne peuvent, par conséquent, avoir rien de commun avec la *région inférieure* et la *supérieure*, qui forment, pour ainsi dire, des couches horizontales au-dessus du monde ou du zénith. Mais tout est vague dans les explications de M. Champollion, et on n'y doit pas même chercher l'ombre de la précision.

Les découvertes que le savant académicien croyait avoir faites relativement au système mythologique des anciens Égyptiens, ne sont rien moins que démontrées; il y règne au contraire la plus grande confusion, puisque l'auteur change à chaque instant les significations qu'il a attribuées aux caractères hiéroglyphiques destinés à représenter les diverses divinités. Par exemple, dans son *Tableau général*, sous le n° 97, l'*épervier coiffé du pschent* est donné comme « le nom » symbolique d'*Horus* ou *Harsiési.* — *Har, fils d'Isis.* » Sous le numéro précédent, l'*épervier armé du fouet divin* est également expliqué par : « *Nom ordinaire de dieu Horus* » (ϩⲱⲣ, ϩⲁⲣ) *Hor, Har* ou *Ar;* » il est donc le synonyme du premier. Sur la planche 26 (C) du *Panthéon*, M. Champollion dit : « La vignette de l'un des chapitres du » *Rituel des Morts*, est intitulée *Adoration au dieu Phré* (le » soleil), *se mouvant dans sa bari* (dans sa barque); on y a » représenté le soleil sous la forme de l'épervier sacré, dans » un *disque*, porté sur le vaisseau, et assisté de neuf divini- » tés, dont la première est Atmou, après lequel sont assis

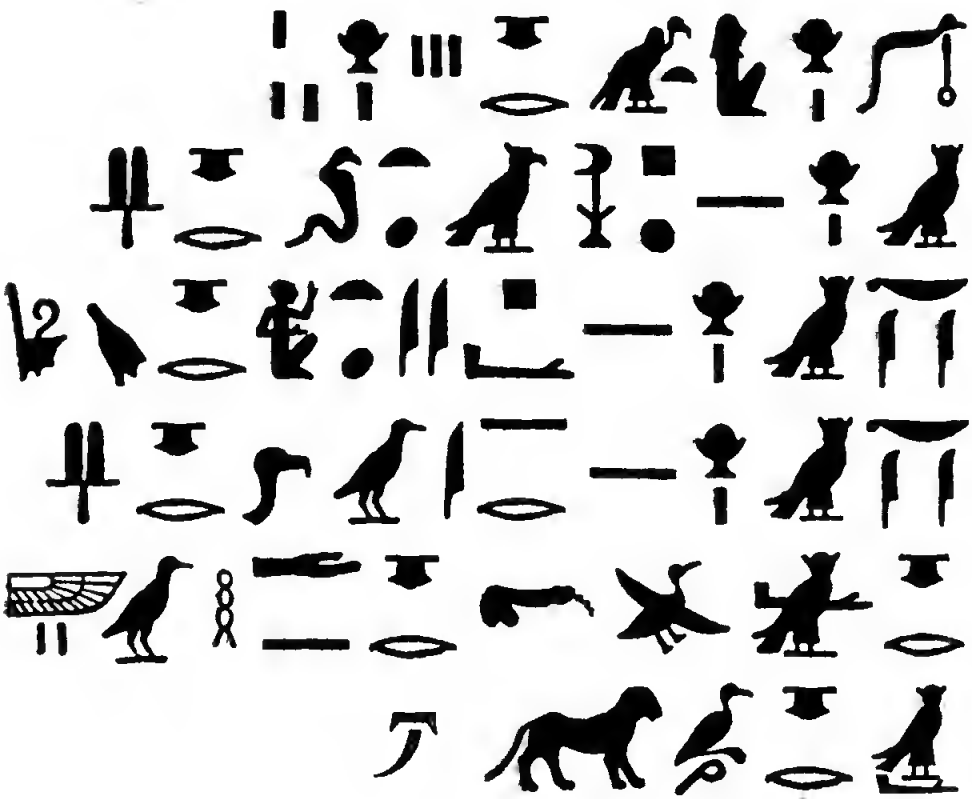
» les dieux et les déesses de la seconde et de la troisième » classe que nous venons de citer. Le texte explicatif de » cette scène symbolique, transcrit sur notre planche 26 C, » n° 2, porte en effet : *Ceci est l'image de l'épervier divin » dans la bari; la couronne des régions supérieures est sur sa » tête; il est honoré par* Atmou, Sôou, Tafné, Sèb, Netphé, » Osiris, Horus, Isis et Néphtys. »

L'*épervier* figuré dans le disque, cité par M. Champollion, ne porte pas sur la tête le *pschent* entier, mais seulement une des deux couronnes qui le composent et qui, selon M. Champollion, désigne la *domination de la région supérieure*. Néanmoins, dans la légende dont il donne la traduction, ce même épervier est identifié avec celui *qui a le fouet sur le dos*, et qui, selon lui, représente le dieu *Hor* ou *Horus*. Voici le commencement de cette légende :

qui doit contenir la phrase : « *Ceci est l'image de l'épervier divin dans la bari; la couronne des régions supérieures est sur sa tête.* » — Suivant le savant égyptologue, cet épervier désigne donc tantôt le dieu *Horus*, tantôt le dieu *Phré*; et il l'explique à-peu-près comme il le juge convenable quand il le rencontre dans un passage hiéroglyphique, car dans le texte appartenant à la 15e planche du *Panthéon*, qui représente *Thoth* ou *Hermès trismegiste*, il dit que « le nom de ce dieu » est écrit symboliquement par un *épervier*, avec ou sans le » fléau, » et il a fait graver sur la planche même sa figure :

De sorte que ce caractère symbolique désigne encore une troisième divinité égyptienne : *le Thoth trois fois grand.*

Dans tous ses ouvrages, sur les écritures égyptiennes, M. Champollion assure qu'il a tiré un grand parti de l'étude du *Grand Rituel Funéraire*, intitulé, selon lui, Djom-an-rôou-na-hort hem hrou-rè, c'est-à-dire le *Livre des Portes concernant la manifestation à la lumière.* On trouve des copies plus ou moins complètes de cette composition très-étendue dans la main de la plupart des momies, ou dans le cercueil qui les renferme. C'est de la *troisième* et dernière partie de ce recueil, dont il existe plusieurs manuscrits, soit en caractères hiéroglyphiques, soit en écriture hiératique, dans le musée de Turin, qu'est tiré un passage du *Panthéon* de notre auteur (pl. 6 *quater*), qui contient une description des images symboliques de la déesse *Neith génératrice.* Ce texte hiéroglyphique y est donné en original avec une traduction *littérale.* Nous répétons ici l'un et l'autre :



« *Ceci est la figure de la divine mère ; elle a trois têtes ;* » *sur sa tête de lionne elle a les deux palmes* ; de plus, *sur* » *la tête humaine elle a les deux parties de la coiffure du* » *Pschent* ; de plus, *sur la tête de vautour elle a les deux* » *plumes : en son lieu elle porte le phallus ; elle a deux ailes* » *et en leur lieu les pattes de lion.* »

Voici à présent la traduction copte littérale de cette version française de M. Champollion ; j'ai cru devoir la faire pour parvenir à comparer cette dernière avec le texte hiéroglyphique, et examiner ainsi le degré de confiance qu'elle peut mériter :

ⲫⲁⲓ ⲡⲉ ⲧⲁϕⲉ ⲛ̀ⲛⲟⲩⲧⲉ ⲧⲙⲁⲩ ; ϩⲓϫⲉⲛ ⲧⲉⲥⲁϕⲉ

Phaï pe tafe énnoute tmau ; hidjen tesafe

Ceci est la tête de la divine mère ; sur sa tête

ⲛ̀ⲧⲙⲓⲉ ⲟⲩⲟⲛⲧⲉⲥ ⲥⲛⲁⲩ ϩⲁⲛⲟⲩⲃⲓⲛⲓ ; ⲕⲉ ϩⲓϫⲉⲛ

éntimie ouontes snau hanoubini ; ke hidjen

de lionne elle a deux palmes ; de plus sur

ⲧⲉⲥⲁϕⲉ ⲉ̀ⲙⲣⲱⲙⲓ ⲟⲩⲟⲛⲧⲉⲥ . . . . . (1) ;

tesafe émrômi ouontes

sa tête humaine elle a les deux parties du Pschent ;

ⲕⲉ ϩⲓϫⲉⲛ ⲧⲉⲥⲁϕⲉ ⲛ̀ⲛⲟϣⲉⲣ ⲟⲩⲟⲛⲧⲉⲥ ⲥⲛⲁⲩ

ke hidjen tesafe ennocher ouontes snau

de plus sur sa tête de vautour elle a deux

ϩⲁⲛⲟⲩⲃⲓⲛⲓ ; ⲟⲩⲟⲛⲧⲉⲥ ⲛ̀ ϩⲣⲏⲓ ⲡⲉⲥⲙⲁ ⲉ̀ⲟⲩⲧⲥⲏⲧ ;

hanoubini ; ouontes énhrèi pesma éoutsèt ;

palmes ; elle a en son lieu le phallus ;

(1) Il y a ici dans l'original hiéroglyphique les deux figures des bonnets qui composent le *Pschent* et dont les noms coptes ne me sont pas connus.

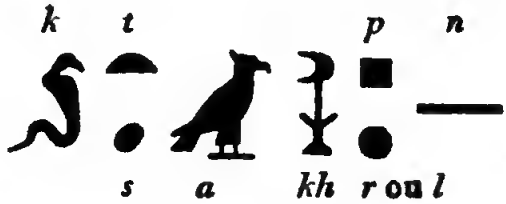
traduction de l'*Apocalypse* : ⲉⲟⲩⲟⲛ ϣⲁϣϥ ⲛⲥⲓⲟⲩ ϧⲉⲛ ⲧⲉϥϫⲓϫⲓ ⲛⲟⲩⲓⲛⲁⲙ Éouon *chachf énsiou hhen tefdjidj énouinam*, ayant sept étoiles dans sa main droite. — ⲉⲟⲩⲟⲛ ⲟⲩⲥⲫⲣⲁⲅⲓⲥ ⲛ̀ⲧⲟⲧϥ ⲛ̀ⲧⲉⲫϯ ⲉⲧⲟⲛϩ Éouon *ousfragis éntotf éntephti etonhh*, qui avait le signe de Dieu vivant dans sa main. — ⲟⲩⲟϩ ⲡⲓϥⲧⲉ ⲛ̀ϥ ϣⲟⲛ ⲉⲟⲩⲟⲛ ⲡⲥⲟⲟⲩ ⲛ̀ⲧⲉⲛϩ *Ouoh pifte énzóon* Éouon *psoou éntenh*, et les quatre animaux avaient six ailes, etc. L'explication du groupe , donnée par M. Champollion, n'est donc basée sur rien. Cependant ce groupe revient sept fois dans le texte hiéroglyphique qui nous occupe, et paraît en être le verbe principal; par conséquent, comme son sens n'est pas déterminé, mais seulement conjecturé, il est évident que toute l'interprétation donnée par M. Champollion ne repose sur aucune base solide. D'ailleurs, dans le passage cité plus haut, ce même groupe est suivi par les trois barres ||| qui, selon l'alphabet du même auteur, sont un *i* et la *marque du pluriel*. Cette voyelle n'aura ici aucune signification, et ces trois premières barres ne peuvent pas non plus désigner le nombre *trois*; ce nombre est exprimé par trois autres barres qui suivent le groupe que M. Champollion traduit par *tête*.

Le *hibou*, qui, dans la seconde phrase de ce passage, pré-

est ici exprimée symboliquement par le signe , il aurait au moins dû nous dire ce qu'il fait du groupe qui, dans cette hypothèse, ne se trouverait pas traduit dans sa version.

cède le signe de *tête* , est la lettre phonétique *m* (1). Contre sa règle fondamentale, M. Champollion lit ici ce signe ⲙⲁ *ma*, ce qui signifie en copte *lieu*, *endroit*. Cependant il n'y a aucun exemple dans cette langue que *ma* soit employé comme préposition de *lieu* ou équivalent de *sur*. Cette préposition y est constamment exprimée par ϩⲓϫⲉⲛ *hidjen*, ϩⲓϫⲱ *hidjó*, ⲉ̀ϫⲉⲛ *édjen* ou ⲉ̀ϩⲣⲓⲥ *ehrti;* comme dans l'Apocalypse : ⲟⲩⲟϩ ϯⲓⲣⲓⲥ ⲉⲥϫⲏ ϩⲓϫⲉⲛ ⲧⲉϥⲁⲡϩⲉ *Ouoh tiiris eskhè* HIDJEN *tefâphe*, et l'arc-en-ciel étant SUR sa tête. — ⲉ̀ⲟⲩⲟⲛ ⲟⲩϫⲗⲟⲙ ⲛ̀ⲛⲟⲩⲃ ϩⲓϫⲟϥ *Éouon oukhlom énnoub* HIDJOF, ayant une couronne d'or SUR lui. — Le *hibou* et la *tête* ne signifient donc sûrement pas *sur la tête*.

Viennent ensuite dans le texte les signes *phonétiques* :



auxquels j'ai ajouté les valeurs que l'alphabet de M. Champollion leur assigne. Le *n* est la marque du génitif. Mais je ne sais pas comment M. Champollion a pu traduire le reste, *P r hh a t s k*, par *lionne*. La *lionne* s'appelle en dialecte copte memphitique ⲙⲓⲉ *mie* ou ⲙⲓⲏ *miè*, ⲗⲁⲃⲟⲓ *laboï* et ⲧⲁⲣⲉϫ *tàrex*. Le premier terme est égyptien; *laboï* est d'origine sémitique, car on dit en hébreu *lbiya*, et en arabe *labwah*, lionne. Quant au mot *tàrex*, il paraît être d'origine

(1) *Voyez* dans le *Précis* l'alphabet phonétique, planche F, n° 67, colonne 2, qui est celle des hiéroglyphes linéaires.

ⲟⲩⲟⲛⲧⲉⲥ	ⲛ̀ⲧⲉⲛϩ	ⲥⲛⲁⲩ ;	ⲛ̀ϩⲣⲏⲓ	ⲧⲉⲥⲙⲁ
ouontes	*éntenh*	*snau ;*	*énhrèi*	*tesma*
elle a	ailes	deux ;	en	leur lieu

ⲉ̀ⲙⲛⲓⲫⲁⲧ (1)	ⲛ̀ⲡⲓⲙⲟⲩⲓ.
émnifat	*énpimoui.*
des pieds	du lion.

Examinons maintenant si la transcription du texte hiéroglyphique (2), conformément au système de M. Champollion, nous y fait retrouver les mêmes élémens vocaux qui existent dans la traduction copte, littéralement construite d'après la version française du même savant.

Nous avons vu (à la page 53) que le groupe exprime, selon M. Champollion, les trois mots coptes ⲧⲁⲓ ⲧⲉ ϑⲏ *tai te thi* « ceci est la figure, ceci est la ressemblance » (*Précis* B, pag. 165). Néanmoins, dans le texte qui nous occupe, il donne cette même signification à un groupe différent qui se compose du serpent, représentant phonétiquement la lettre *t*, et du bâton terminé par un petit rond auquel il assigne la même valeur. — Mais n'importe, admettons cette interprétation.

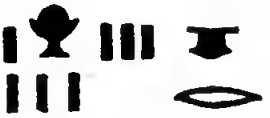
t *i* Ces deux caractères sont, suivant l'alphabet pho-

(1) Ou ⲛⲓ-ⲣⲁⲧⲟⲩ *ni-ratou*, les pieds; du singulier ⲣⲁⲧ *rat*.

(2) Le texte de ce morceau est dans l'original en *hiéroglyphes linéaires*, nous le rétablissons ici en *hiéroglyphes pleines*, caractère dont nous nous sommes servis pour l'impression de cet ouvrage. Ainsi le signe est chez nous et devient , etc.

nétique, un *t* et un *i;* cependant M. Champollion prend ce groupe partout où il se rencontre, dans le passage en question, par le signe figuratif de *tête;* ce qui est contre la règle fondamentale, relative aux caractères phonétiques, règle que nous avons citée plus haut à la page 36.

Les trois caractères désignent, selon lui, *mère divine.*

Mais voici le commencement des difficultés : M. Champollion traduit  par « *elle a trois têtes.* » Cependant est, selon l'alphabet phonétique, un *k* ou *kh,* et un *r,* ce qui donne *k-r* ou *kh-r.* Aucun mot égyptien, composé de ces élémens, n'a la signification d'*avoir* ou de *posséder;* cette idée est constamment exprimée en copte par le verbe ⲟⲩⲟⲛ *ouon* (1). C'est ainsi qu'on lit dans la

(1) Le même gronpe *kr* se trouve aussi employé dans la légende suivante, que M. Champollion (*Panthéon*, pl. 26 C, n° 15) attribue au dieu *Atmou :*

et qu'il traduit par : « Le *lion de la nuit* on *gardien vigilant de la nuit*, si on veut » prendre le lion dans un sens tropique. » On voit bien dans cette phrase hiéroglyphique le *lion*, mais certainement le gronpe qui se compose des signes phonétiques *K r h*, ne donne pas les élémens dn mot copte ⲉϫⲱⲣϩ *edjôrh* ou ϫⲱⲣϩ *djôrh*, qui désigne la nuit, ni ceux du mot sahidique ⲉⲩⲭⲏ *euchè*, nuit. Si par hasard M. Champollion a prétendu que cette idée

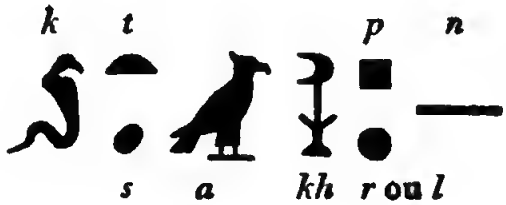
traduction de l'*Apocalypse :* ⲉⲟⲩⲟⲛ ϣⲁϣϥ ⲛ̀ⲥⲓⲟⲩ ϧⲉⲛ ⲧⲉϥϫⲓϫⲓ ⲛ̀ⲟⲩⲓⲛⲁⲙ Éouon *chachf énsiou hhen tefdjidj énouinam*, ayant sept étoiles dans sa main droite. — ⲉⲟⲩⲟⲛ ⲟⲩⲥϕⲣⲁⲅⲓⲥ ⲛ̀ⲧⲟⲧϥ ⲛ̀ⲧⲉϕϯ ⲉⲧⲟⲛϩ Éouon *ousfragis éntotf éntephti etonhh*, qui avait le signe de Dieu vivant dans sa main. — ⲟⲩⲟϩ ⲡⲓϥⲧⲉ ⲛ̀ϥ ϣⲟⲛ ⲉⲟⲩⲟⲛ ⲡ̀ⲥⲟⲟⲩ ⲛ̀ⲧⲉⲛϩ *Ouoh pifte énzôon* Éouon *psoou éntenh*, et les quatre animaux avaient six ailes, etc. L'explication du groupe , donnée par M. Champollion, n'est donc basée sur rien. Cependant ce groupe revient sept fois dans le texte hiéroglyphique qui nous occupe, et paraît en être le verbe principal; par conséquent, comme son sens n'est pas déterminé, mais seulement conjecturé, il est évident que toute l'interprétation donnée par M. Champollion ne repose sur aucune base solide. D'ailleurs, dans le passage cité plus haut, ce même groupe est suivi par les trois barres qui, selon l'alphabet du même auteur, sont un *i* et la *marque du pluriel.* Cette voyelle n'aura ici aucune signification, et ces trois premières barres ne peuvent pas non plus désigner le nombre *trois;* ce nombre est exprimé par trois autres barres qui suivent le groupe que M. Champollion traduit par *tête.*

Le *hibou,* qui, dans la seconde phrase de ce passage, pré-

est ici exprimée symboliquement par le signe , il aurait au moins dû nous dire ce qu'il fait du groupe qui, dans cette hypothèse, ne se trouverait pas traduit dans sa version.

cède le signe de *tête* , est la lettre phonétique *m* (1). Contre sa règle fondamentale, M. Champollion lit ici ce signe ⲙⲁ *ma*, ce qui signifie en copte *lieu*, *endroit*. Cependant il n'y a aucun exemple dans cette langue que *ma* soit employé comme préposition de *lieu* ou équivalent de *sur*. Cette préposition y est constamment exprimée par ϩⲓϫⲉⲛ *hidjen*, ϩⲓϫⲱ *hidjô*, ⲉ̀ϫⲉⲛ *édjen* ou ⲉ̀ϩⲣⲓⲥ *ehrîi*; comme dans l'Apocalypse : ⲟⲩⲟϩ ⲧ̀ⲓⲣⲓⲥ ⲉⲥϫⲏ ϩⲓϫⲉⲛ ⲧⲉϥⲁ̀ⲡϩⲉ *Ouoh tîiris eskhè* HIDJEN *tefâphe*, et l'arc-en-ciel étant SUR sa tête. — ⲉ̀ⲟⲩⲟⲛ ⲟⲩϫⲗⲟⲙ ⲛ̀ⲛⲟⲩⲃ ϩⲓϫⲟϥ *Éouon oukhlom énnoub* HIDJOF, ayant une couronne d'or SUR lui. — Le *hibou* et la *tête* ne signifient donc sûrement pas *sur la tête*.

Viennent ensuite dans le texte les signes *phonétiques* :



auxquels j'ai ajouté les valeurs que l'alphabet de M. Champollion leur assigne. Le *n* est la marque du génitif. Mais je ne sais pas comment M. Champollion a pu traduire le reste, *P r hh a t s k*, par *lionne*. La *lionne* s'appelle en dialecte copte memphitique ⲙⲓⲉ *mie* ou ⲙⲓⲏ *miè*, ⲗⲁⲃⲟⲓ *laboï* et ⲧⲁ̀ⲣⲉϫ *tàrex*. Le premier terme est égyptien; *laboï* est d'origine sémitique, car on dit en hébreu *lbiya*, et en arabe *labwah*, lionne. Quant au mot *tàrex*, il paraît être d'origine

(1) *Voyez* dans le *Précis* l'alphabet phonétique, planche F, n° 67, colonne 2, qui est celle des hiéroglyphes linéaires.

grecque (1). En dialecte sahidique, la femelle du lion s'apelle ⲗⲁⲃⲟⲩ *laboï*, ⲗⲉⲁⲓⲛⲁ *leaïna* et ϯⲣⲁϫ *trax*; ainsi l'ancien terme égyptien y est perdu. Aucun de ces mots n'offre la moindre ressemblance avec *Prhaa* ou *Plhaa*. Les deux lettres suivantes *t* et *s* pourraient à la rigueur signifier *enfant du genre féminin*. (Vid. *Précis*, pl. 14, n° 258.) Mais que faire encore du *k* qui termine le groupe *Pr hh a t s k*, et qui ne donne aucun sens.

est traduit par « *elle a deux palmes*, » mais nous avons déjà vu que *kr* ne peut signifier *avoir*. Je ne sais pas non plus pourquoi M. Champollion prend le signe pour *deux palmes*, auxquelles il ne ressemble nullement.

Le groupe paraît en effet désigner la conjonction copte ⲕⲉ, de plus.

Le *hibou* et la *tête* ont déjà été examinés. *N* est le signe

(1) Le mot memphitique ϯⲁ̀ⲣⲧⲉϫ *tàrex*, et son équivalent sahidique ϯⲁⲣϫ *tarx*, sont expliqués dans les vocabulaires copto-arabes par لبوة qui signifie *lionne*. Le savant *Zoëga* (*Catalogus Codicum Copticorum*, pag. 530) a cru que le *t* initial de ce mot était l'article féminin. Il le traduit par *ourse*, et ajoute : « *Utrum* » *vero vox ista origine sit ægyptia, an contractione formata e græco* αρκος *pro* » *usitatiori* αρκτος, *definire abstineo.* » — Le fait est que *tarx* signifie *lionne*, et je pense que ce mot dérive de la même racine grecque que les termes ταράσσω, τάραξις et ταραξίας.

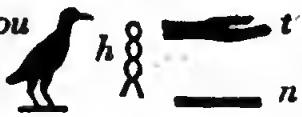
du génitif. Les lettres *i* *p* *a* ne forment pas un mot qui peut signifier *humaine* ou d'*homme*. L'homme s'apelle en copte ⲣⲱⲙⲓ *rômi*, le mot *humain*, qui en est dérivé, est ⲙⲉⲧⲣⲱⲙⲓ *metrômi*, et certainement les élémens *p*, *a* et *i*, que les hiéroglyphes donnent, ne ressemblent pas à *rômi*, ni à *metrômi*. On ne voit pas non plus pourquoi ces élémens sont suivis dans le texte par les lettres *t s*, désignant *fille*, et par signe figuratif d'*homme*. (*Précis*, n° 245.) Le groupe *kr* ne signifie pas *avoir*. Quant aux deux bonnets et , M. Champollion a répété à satiété que ce sont des caractères symboliques, dont le premier exprimait l'idée de la domination de la *région inférieure*, et l'autre celle de la *région supérieure*. On trouve en effet dans l'inscription de Rosette le groupe employé pour désigner la *région supérieure* (ἡ ἄνω χώρα) et pour la *région inférieure* (ἡ κάτω χώρα); mais comme l'idée de *pays*, *région*, est exprimée par le signe ⊕, il paraîtrait plutôt que ne signifie dans ce passage que *supérieur* et *inférieur*. Enfin le sens de ces deux hiéroglyphes est peut-être ici celui que M. Champollion leur attribue.

Cette phrase commence par les mêmes signes que la précédente. Le ▬ *n* est la marque du génitif, mais le groupe *ou* *i* *n* *r*, qui donne les élémens *N r i ou*, ne peut désigner le *vautour*, puisque cet oiseau de proie s'appelle en copte ⲛⲟⲩⲣ *nocher*, mot qui ne ressemble nullement à ces élémens, non plus que le mot ϭⲏϫ *bèdj*, que M. Champollion assure (1) être la véritable dénomination de l'*épervier sacré* des Égyptiens, et que Horapollon appelle *Baïèth*. D'ailleurs le groupe en question est suivi par la tête de l'oiseau même que M. Champollion croit qu'il indique. Il paraît donc que l'*épervier sacré* n'est pas si « constamment appelé » *Bèdj* dans les textes hiéroglyphiques, » et que ce mot n'y est pas toujours « exprimé phonétiquement par la *jambe* , » la *feuille de roseau* et le *bassin à anse* , qui ré- » pond aux lettres ϫ et ϭ de l'alphabet copte, » comme M. Champollion le prétend dans le passage du *Bulletin universel* que je viens de citer.

La fin de la phrase, composée de *kr* et de la *double palme*, a déjà été examinée plus haut.

Le *hibou* traversé par un bras étendu signifie en effet *lieu*, car ces deux lettres forment le terme copte ⲙⲁ *ma*, locus; mais comment pourrait-on croire que ce mot soit employé ici pour ⲉⲧⲉϥⲙⲁ ⲉⲧⲉϕⲏϥ *étefma étephôf*, qui signifie

(1) *Bulletin universel*, VIIe section, avril 1827, pag. 297.

dans son lieu (in loco suo). C'est pourtant ainsi que M. Champollion traduit le signe *ma*. L'*oiseau volant* dont il est suivi, est, pour ce savant, comme nous l'avons déjà fait observer (*voy*. p. 31 et 32), tantôt un *i*, tantôt un *p*; mais ni l'une ni l'autre de ces valeurs ne peuvent servir dans notre phrase. En effet, la signification de cet hiéroglyphe est inconnue. Le *phallus* est réellement figuré dans le texte, mais est-il ici sa propre image ou un caractère symbolique signifiant *engendrer* (*Précis* B, pl. XII), c'est ce que l'on ne peut facilement déterminer, puisque dans cette phrase le seul mot *ma*, lieu, nous est connu. Dans la suivante, nous voyons à la fin une *aile* avec le signe de *deux* au-dessous, et précédée des caractères 

qui donnent les élémens *T n h ou*. A la vérité une *aile* en copte s'appelle ⲧⲉⲛϩ *tenh*, mais pourquoi ce mot serait-il représenté dans notre texte, une fois par les signes phonétiques qui expriment ses élémens, et une autre fois par un caractère figuratif. L'écriture des anciens Égyptiens aurait donc été la plus absurde de toutes celles qui ont existé, si elle était réduite à des expédiens pareils pour se rendre intelligible.

Cette phrase commence par le *hibou* et le *bras*, ou par *m* et *a*; M. Champollion traduit encore ces signes par *dans son lieu*. Quoique cette signification ne soit nullement démontrée, il faut de plus remarquer qu'ici le *hibou* est placé au-dessus du *bras*, et que plus haut celui-ci traversait l'oiseau. Il est très-probable que ce changement, dans la position des

deux caractères, doit avoir de l'influence sur leur signification, et la modifier. Le groupe *kr*, que M. Champollion veut traduire par *avoir*, est ici remplacé par *kt*; cependant le même savant prend ces deux groupes pour synonymes, et traduit le second également par *avoir*. Nous avons déjà vu que de pareilles libertés ne lui coûtent pas beaucoup.

Quant à l'*oiseau posé sur une espèce de crochet*, c'est la forme linéaire de l'*aigle* qui, dans l'alphabet phonétique, désigne les voyelles *a*, *e*, *o*. M. Champollion ne nous a pas laissé des renseignemens relatifs à la signification du crochet, sur lequel cet oiseau est placé. Nous ignorons donc complétement le sens de ce groupe que le savant égyptologue paraît avoir traduit par *pied*. Cependant le *pied*, en copte, s'appelle ⲣⲁⲧ *rat*, ⲫⲁⲧ *phat*, ϭⲁⲗⲟⲩϫ *jaloudj*, ϭⲁⲗⲟϫ *jalodj*. Aucun de ces mots ne peut être représenté phonétiquement par le groupe qui ne se compose que de deux signes, dont l'un, l'*oiseau*, est une voyelle, tandis que les termes coptes pour *pied* contiennent tous deux ou trois consonnes.

On retrouve bien dans l'original la figure du lion, duquel il est question dans la traduction de M. Champollion; mais est-ce ici un signe figuratif, comme il paraît le croire, ou est-ce le caractère symbolique qui, selon Horapollon, indique le *courage*.

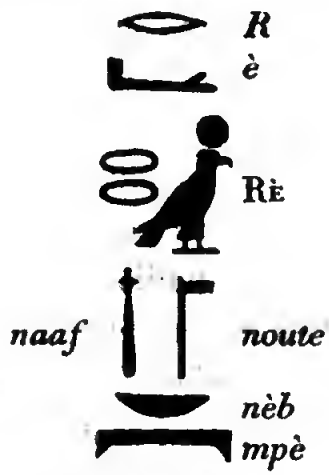
Dans aucun de ses ouvrages M. Champollion ne nous a dit un mot sur le sens de l'hiéroglyphe qui est placé

après le lion et finit la phrase. Nous ignorons donc complétement sa signification, et il ne nous reste qu'à faire observer, que ce signe se trouve deux fois dans la colonne 3 de la planche 72 *A* du grand ouvrage sur l'Égypte, planche qui contient la fin du beau papyrus en hiéroglyphes linéaires, conservé à la Bibliothèque du roi.

Comme tant d'autres, l'analyse de ce texte hiéroglyphique, hasardée par M. Champollion, nous démontre clairement la marche incertaine et arbitraire que ce savant a toujours suivie dans ses recherches, et le peu de solidité qu'elles doivent nécessairement avoir; car *conjecturer* n'est pas *interpréter,* et de simples assertions sont loin d'être des démonstrations.

L'art avec lequel M. Champollion savait éluder les difficultés qui se présentaient dans ses travaux sur les antiquités égyptiennes, et dans le déchiffrement des hiéroglyphes, était vraiment admirable, et pouvait facilement faire accroire à des gens de bonne foi qu'il était parvenu à lire entièrement toutes les légendes et autres morceaux en anciens caractères égyptiens. Il a donné par exemple dans son *Panthéon,* pl. 24, l'image du dieu Ré ou Phré (le soleil) : « Phré, fils de » *Phtha,* dit-il, régna après son père; c'est le second des » dynastes de l'Égypte. Les représentations de ce dieu sont » multipliées dans les sculptures des grands monumens. Il » s'y montre sous une forme humaine, mais avec une tête » d'*épervier surmontée d'un disque, habituellement peint en* » *rouge*... Cette planche nous offre le dieu sous cette forme; » le *disque,* placé sur sa tête et entouré par le corps du ser- » pent *Uræus,* est l'emblême de la puissance suprême, et qui » rappelle le règne du dieu avant les dynasties humaines. » Cette belle image de *Phré* est tirée d'un bas-relief du tom-

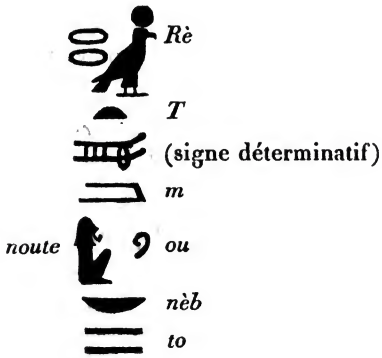
» beau royal découvert, à Thèbes, par M. Belzoni. Les » deux premiers signes de la légende



» sont phonétiques et forment la syllabe pH (*Rè*) qui est le » nom du soleil et du dieu lui-même, en langue égyptienne. » Le groupe suivant, dans lequel domine l'*épervier ayant la » tête surmontée du disque*, est le nom symbolique du dieu, » dont les deux signes précédens (R è) in- » diquent la prononciation; les quatre derniers caractères » répondent aux mots égyptiens Noute naaf (1) nèb mpé, » *dieu-grand, seigneur du ciel*, titres ordinaires de cette di- » vinité. » Tout cela est bien beau, mais M. Champollion a oublié de nous dire quel est le sens des deux signes ronds et alongés qu'on voit à côté de l'épervier dont la tête est surmontée par le *disque du soleil*. Selon le *Précis* B, pl. F, n° 63, le caractère est un *M*; les deux signes en question seraient donc deux *m*; mais quel est le sens qu'ils expriment ici? Partout où il est question du dieu *Phré*, et même quand il est représenté par l'*épervier* qui en est l'i-

(1) C'est le *sceptre* que M. Champollion traduit ici par *naaf*, grand. Nous avons vu (pages 43 et 77) qu'il le prononçait *ra* en lui donnant la même signification, sans qu'il y ait un mot égyptien ressemblant à *ra* ou *raf*, et ayant le sens de *grand*.

mage vivante, ou par le *sphinx*, ces deux signes se retrouvent, comme dans les planches 24 *d* et 24 *e* du *Panthéon*. La planche 26 contient l'image d'*Atmou*, accompagné, selon M. Champollion, de la fille aînée du dieu *Phré*, la déesse de la *Vérité* ou *Justice* (*Thmeï*), et on lit la légende :



M. Champollion, après s'être efforcé de prouver, que le dieu *Atmou* était identique avec le dieu *Phré*, ou en d'autres termes « que *Atmou* ou *Tmou* n'est qu'une des nombreuses » formes de *Phré*, qui, lui-même, n'était qu'une forme » visible d'*Amon-Ra*, » explique la légende en question par ⲣⲏ ⲧⲙⲟⲩ ⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛⲏϧ ⲧⲟ *Rè Tmou noute nèb to*, « *le dieu* Ré-Tmou, *seigneur du monde matériel.* » — On voit que les deux *ronds oblongs* restent ici également sans interprétation.

Dans les planches suivantes (26 (A), 26 (B) et 26 (C)), le docte égyptologue donne encore beaucoup de légendes du dieu *Atmou*, qu'il explique toutes, plus ou moins heureusement, à l'exception de celle de la planche 26 (B), laquelle reste tout-à-fait sans explication. « Cette planche, dit » l'auteur, représente le dieu Phré-Atmou, c'est-à-dire le

» *Soleil-Atmou*, le corps entier enveloppé d'étroites bande-
» lettes, ce qui lui donne l'apparence d'une *momie à tête*
» *d'épervier*, ornée du disque solaire. C'est là en quelque
» sorte la *momie du dieu Phré* lui-même. (Voir notre pl. 26
» (B)), calquée d'après un tableau peint sur bois du musée
» de Berlin. » — M. Champollion ne dit pas un mot, comme on voit, de la légende qui accompagne cette image, et glisse ainsi sur toutes les difficultés qu'elle présente. La voici :

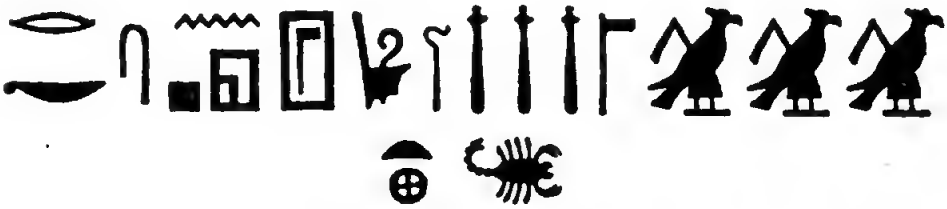
D'après l'*alphabet phonétique*, la lettre est un *S* et un *T* ou *D*; le groupe représente le mot ⲙⲛⲧ, qu'il traduit partout, sans en donner la raison, par *dévotion* (voyez *Précis* B, pl. 17, nos 338 à 349), car, en copte, adorer ou faire sa dévotion, est ⲟⲩⲱϣϣⲩⲧ *ouôcht* (*V*. p. 105). Vient ensuite dans la légende le groupe composé de l'*épervier couronné du disque du soleil et accompagné des deux ronds*

oblongs, groupe qui désigne le dieu *Phré*, puis le signe , duquel M. Champollion (Explication de la pl. 26 du *Panthéon*) dit : « Ce caractère, figurant un *traîneau*, » qu'on remarque assez habituellement dans le nom d'*Atmou*, écrit en signes hiéroglyphiques, n'est qu'un simple » *déterminatif* du sens même de ce nom, sans entrer pour » rien dans sa prononciation. » — Cependant nous voyons bien dans la légende qui nous occupe, que ce signe y remplace tout-à-fait le nom d'*Atmou*, qui ne se trouve indiqué que par lui. — Le groupe est expliqué ordinairement, chez M. Champollion, par ⲛⲏⲃ ⲧⲟⲟⲩⲓ *nèb tooui*, « *seigneur* » *des mondes*, » mais nous ne trouvons dans aucun de ses écrits un indice qui pourrait nous conduire à l'intelligence du groupe final de cette légende. Nous avons vu (aux pages 70 à 73) que M. Champollion paraissait traduire les signes et , qui ressemblent au de la légende qui nous occupe dans ce moment, par *favorisé* ou *aimé*; mais comme le dernier est accompagné, dans notre texte, de deux autres signes dont l'inférieur désigne *lieu* ou *contrée*, il n'est pas présumable que exprime ici l'idée de *favorisé* ou *aimé*.

Toutes ces difficultés sont vraisemblablement la cause pour laquelle la légende de *Phré-Atmou*, de la pl. 26 (B) du *Panthéon*, a été passée sous silence par le savant archéologue, qui, cependant, était ordinairement assez disposé à tout expliquer.

Dans la 15ᵉ pl. du même ouvrage, M. Champollion donne

l'image de *Thoth trismégiste*, qui est le *premier Hermès* ou *Hermès trismégiste*. Le nom de ce dieu s'écrit symboliquement par un *épervier*, ayant souvent un fléau sur le dos. Le temple de *Dakkeh* en *Nubie*, ville nommée anciennement *Pselcis*, et située à vingt lieues au-dessus de Syène, est dédié, comme le prouvent une foule d'inscriptions grecques, à *Hermès*, surnommé *Pythnybis*. M. Gau a dessiné dans cet édifice une inscription hiéroglyphique, dans laquelle on rencontre la légende suivante appartenant au *premier Hermès* (1) :



« Le nom de ce dieu, dit M. Champollion, y est exprimé » par le triple épervier, suivi des qualifications de ⌈ *dieu*, » ||| *trois fois grand*, *président de la demeure de* Pselk. » Pselk était une déesse qui avait donné son nom à la ville » de Dakké, appelée en effet *Pselk-is* ou *Pselc-is* par les » Grecs et les Romains, et *demeure de Pselk* par les Égyp- » tiens. »

De toutes les assertions contenues dans la dernière partie de ce passage, une seule est vraie ; c'est que les anciens ont

(1) Nous invitons nos lecteurs à comparer cette légende, telle que M. Champollion l'a donnée, avec le dessin publié par M. Gau dans son *Voyage en Nubie*. Ils pourront alors se faire une idée du degré de fidélité que M. Champollion mettait dans la reproduction des monumens égyptiens. Cette légende qu'on voit coloriée d'une manière puérile dans le *Panthéon*, est noire dans l'original de M. Gau, et plusieurs signes y ont une forme très-différente de celle de la copie.

nommé la ville en question Ψέλκις, Ψέλχις, Ψέλχη et *Pselcis* (1), mais aucun auteur grec ou latin, aucun livre copte ne parle de la déesse *Pselk*. Celle-ci me paraît être une pure invention de M. Champollion, ainsi que le nom de *demeure de Pselk*, qu'il prétend avoir été donné par les Égyptiens à la ville de *Dakkeh*. Il serait d'ailleurs assez ridicule d'attribuer à l'*Hermès trois fois grand*, la dénomination de président de la demeure d'une déesse quelconque.

Il se présente pourtant une explication très-naturelle de la dernière partie de la légende copiée par M. Gau, et nous sommes étonnés qu'un égyptologue, aussi versé dans la langue copte que M. Champollion, ne l'ait pas trouvée. — Dans son *Précis* (B, pag. 158), ce savant dit : « Il n'est point » rare de trouver, dans les textes et les inscriptions hiéro- » glyphiques, les noms phonétiques des dieux, accompagnés » immédiatement du nom figuratif lui-même, et plus sou- » vent aussi de l'animal sacré symbole du dieu, et dont le » dieu lui-même empruntait souvent la tête. » — Ce fait établi, je prie le lecteur de vouloir bien jeter encore une fois un coup-d'œil sur la dernière partie de la légende copiée par M. Gau. Il y verra l'image d'un *scorpion*, suivi des signes 𓇳 qui, selon le *Précis*, pl. 14, n°s 240 et 244, désignent *contrée*, *terre*, *région*. Il s'agirait donc ici d'un endroit appellé *Lieu* ou *Canton des Scorpions*. — En copte, le *scorpion* se nomme ϭⲗⲏ *jlè* ou *shlè* (2), et ϭⲣⲏ *jrè* ou

(1) Voyez *Ptolémée*, liv. IV, cap. 5. — *Strabon*, liv. XVII, p. 564. — *Pline*, liv. VI, cap. 29.

(2) ϩⲏⲡⲡ ⲁⲓϯ ⲛⲱⲧⲉⲛ ⲙ̀ⲡⲓⲉⲣϣⲓϣⲓ ⲉ̀ϩⲱⲙⲓ ⲉ̀ϫⲉⲛ ϩⲁⲛ ϩⲟϥ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛϭⲗⲏ « *Ecce dedi vobis potestatem calcandi » supra serpentes et scorpiones.* » Évang. de saint Luc, X, v. 19. — Dans le dialecte sahidique, le *scorpion* est appelé ⲟⲩⲟϩⲉ *ouohe* et ⲟⲩⲟⲟϩⲉ

shrè (1). Je pense que ce mot est phonétiquement exprimé dans la légende par les lettres 𓋴 *s* ou *j*, et 𓂋 *l* ou *r*, et suivi d'un 𓎡 *k*, initiale du mot égyptien ⲕⲁϩⲓ *kahi*, canton ou lieu. Leur réunion ferait *Jelk* ou *Shelk*, nom précédé, dans l'inscription de l'article masculin ■ *p;* ainsi *P-selk*, qui est identique avec *Pselk-is* des anciens, signifierait le *Canton des Scorpions*. En expliquant ce nom ainsi, on n'aurait pas besoin d'avoir, comme M. Champollion, recours à la création d'une divinité, à la demeure de laquelle Hermès trismégiste préside. — La légende en question signifierait tout simplement :

« Hermès, dieu trois fois grand, gouvernant dans le temple de » *P-selk* (ou du Canton des Scorpions). »

Il y a en effet parmi les divinités égyptiennes une déesse qu'on représente quelquefois avec un scorpion sur la tête et dont la légende est :

Les trois premiers signes de cette légende, 𓋴 *s*, 𓂋 *l*,

ouoohe, et le passage de saint Luc, que nous venons de citer, y est traduit ainsi : ⲁⲓϯ ⲛⲏⲧⲛ ⲛⲧⲉⲝⲟⲩⲥⲓⲁ ⲉϩⲟⲙ ⲉϫⲛ ⲛϩⲟϥ ⲙⲛ ⲛⲟⲩⲟⲟϩⲉ. Le grand dictionnaire sahidique de la Bibliothèque du roi explique les mots ⲥⲕⲟⲣⲡⲓⲟⲥ, ⲡⲁⲅⲟⲩⲣⲓⲛ et ⲟⲩⲟϩⲉ par l'arabe عقرب *a'krab*, scorpion.

(1) Voyez *Scala Magna*, pag. 172 : ϯϭⲣⲏ العقرب

k, forment le mot *Slk*, dans lequel est contenu le mot égyptien ϭλϩ *jlè* ou *shlè*, qui signifie *scorpion*, et la partie symbolique de la même légende représente effectivement cet insecte, accompagné des deux lettres phonétiques *ts*, que M. Champollion rend par *enfant, fille*. L'existence de la déesse *Selk*, chez les anciens égyptiens, n'est donc pas douteuse, mais certainement on ne doit pas l'appeler *Pselk*, comme M. Champollion le veut, en faisant précéder ce nom féminin de l'article *p*, qui n'est propre qu'au genre masculin.

Les planches 25 et 25 *a* du *Panthéon*, représentent un dieu, auquel M. Champollion donne le nom de *Djom*, *Djem* ou *Gom*, et qu'il dit être l'*Hercule égyptien*. A l'époque de la publication de ces deux planches, ce savant ne croyait pas encore avoir trouvé la signification phonétique du caractère , qui, avec la *caille* , forme la légende de cette divinité. Plus tard, c'est-à-dire dans la seconde édition du *Précis*, M. Champollion a assigné au caractère la valeur de *S* (pl. H, n° 102, toutefois avec un signe d'interrogation), de manière que le nom de Hercule se lirait *Sóou*, *Sou* ou *Sov*, parce que la *caille* présente les voyelle *o*, *ou* et *v*. Ce ne peut donc pas être *Djom* ou *Djem*, car il n'y a pas de *m*. Mais voici une autre difficulté; la légende qu'on voit à côté de ce dieu, dans la planche 25 *a*, est :

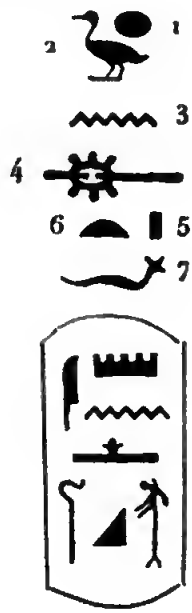
r *ou* *S*

ce qui ferait *Sóour*, *Sour*, *Souri* ou *Soure*; car ● désigne,

selon M. Champollion, *ri* ou *rè*, c'est-à-dire le *soleil*, ou la lettre *R*; et ce nom, ainsi écrit, diffère encore plus de *Djom*, *Djem* ou *Gom*, que *Sóou* ou *Sov*. Il est donc douteux que l'image de cette planche représente effectivement l'*Hercule égyptien*, et rien ne vient à l'appui de la conjecture gratuite de l'auteur.

Il faut aussi remarquer que, dans la première édition du *Précis*, M. Champollion avait donné, parmi les *noms figuratifs des dieux* (pl. 4, n° 71), l'image de son prétendu *Hercule égyptien*: « *Som* ou *Gom*, employée dans les textes » à la suite ou à la place de ses noms phonétiques ou sym- » boliques. » Dans la seconde édition du même ouvrage, *Som* ou *Gom*, la première dénomination de cette image est changée en « *Sóou*, l'*Hercule égyptien*. »

En 1827, M. le baron *G. de Humboldt* a publié, à Berlin, un Mémoire très-intéressant *sur quatre statues égyptiennes à tête de lion, conservées dans la collection d'antiquités du Roi à Berlin*. Une de ces statues, apportée d'Égypte par M. le général de *Minutoli*, offre l'inscription suivante :



« Les deux premiers de ces caractères *fils du soleil,*
» dit M. de Humboldt, sont suivis par cinq signes qu'on ne
» rencontre pas dans les écrits de M. Champollion, ou qui
» ne s'y trouvent pas groupés de cette manière. Dans une
» *Lettre* qu'il m'a adressée, relativement à ces signes, il en
» donne l'explication suivante, qui cependant dépend de
» la signification du *quatrième*. Il croit reconnaître dans
» ce dernier un miroir égyptien (*ial,* dans le *Dictionnaire*
» *de La Croze*), et dans cette supposition ce passage hié-
» roglyphique, qui précède le cartouche, signifierait : *le*
» *fils du soleil et son image*, ou verbalement : *son miroir.*
» Le troisième signe *n* est ou le signe du cas nomi-
» natif, ou la première lettre de la conjonction *nem* (et).
» M. Champollion ne dit rien de positif sur ce point. Le
» septième signe est le pronom de la troisième
» personne, que j'ai déjà expliqué plus haut. Mais ce que
» M. Champollion me communique sur les signes 5
» et 6 est très-important, et sert à donner plus de dévelop-
» pement au déchiffrement des hiéroglyphes. On emploie,
» dit-il, ce groupe quand un signe, qui est en même tems
» *figuratif* et *phonétique*, doit être pris dans cette première
» acception, comme ici le miroir. De cette manière l'*œil*, la
» *bouche*, la *main*, suivis des deux signes , désignent
» ces objets; mais sans eux, ils ne sont que les lettres alpha-
» bétiques A, R, T. » (Voyez *Alphabet phonétique*, n°s 9,
59, 22.)

Cette déclaration de M. Champollion est d'abord diamétralement opposée à la doctrine répétée dans les deux éditions du *Précis* (A, pag. 50; B, pag. 102) : « *Les signes*
» *reconnus pour phonétiques dans les noms propres, conservent*
» *cette* VALEUR PHONÉTIQUE *dans tous les textes hiéroglyphiques*

» *où ils se rencontrent.* » D'ailleurs l'*œil*, la *bouche* et la *main* se trouvent dans beaucoup de noms propres avec leurs valeurs respectives de *A*, *R* et *T*. Puis on pourrait citer dans les ouvrages de M. Champollion une foule d'exemples, desquels il résulterait que les deux signes ▬ ▮ ne sont nullement nécessaires pour indiquer qu'un hiéroglyphe phonétique soit employé figurativement. Nous avons déjà vu à la page 28, que M. Champollion traduit par *œil du soleil*, et par le morceau du *Rituel funéraire*, analysé aux pages 112 à 123, que l'*aile*, le *phallus* et le *lion*, y étaient employés comme *signes figuratifs*, sans être accompagnés des deux lettres ▬ ▮ qui ne paraissent être nullement indispensables pour indiquer l'usage figuratif d'un hiéroglyphe.

Le savant auteur du *Précis* a sans doute cru pouvoir hasarder une hypothèse pareille dans une *Lettre* particulière, écrite vers 1825, mais il s'est bien gardé d'insérer cette *importante découverte* dans la seconde édition de son ouvrage (de 1828), où, si elle était réelle, elle ne serait certainement pas déplacée, mais même indispensable.

OBSERVATIONS

SUR

L'INSCRIPTION DE ROSETTE.

Tout le monde connaît le fameux monument trouvé pendant le séjour de l'armée française en Égypte, et qui contient le même texte reproduit sous trois formes différentes, savoir : en caractères hiéroglyphiques, en lettres démotiques et en grec. On s'était flatté que cette inscription précieuse serait d'un puissant secours pour la lecture des anciennes écritures de l'Égypte; mais il paraît qu'on s'est trompé sur ce point, car M. Champollion, au lieu de s'empresser à expliquer ce monument, dont le sens était connu par le texte grec, et de se servir de la partie hiéroglyphique pour constater les découvertes qu'il annonçait au monde savant, s'est contenté de citer quelques groupes et des passages excessivement courts, de sorte qu'on peut assurer qu'il ne lisait et comprenait pas la dixième partie des *quatorze lignes* hiéroglyphiques qui restent de ce monument, endommagé par le haut.

Le fait est, et tout juge impartial doit en convenir, qu'on ne pourra se flatter d'être parvenu à une intelligence tant soit peu étendue de l'écriture hiéroglyphique, avant d'avoir fait pour l'inscription de Rosette ce que M. Champollion a négligé de faire ou n'a pas pu exécuter. C'est principalement cette difficulté qui a fait dire avec beaucoup de justesse

au savant baron *Silvestre de Sacy :* « Que malgré la con-
» fiance qu'on ne peut s'empêcher d'accorder au système de
» M. Champollion, il ne faut pas en concevoir des espé-
» rances exagérées, comme il ne faut pas non plus le dépré-
» cier, parce qu'il *n'a pas encore produit et ne produira*
» *peut-être jamais l'intelligence complète d'une inscription ou*
» *d'un écrit de quelque étendue*, vu que des difficultés de plus
» d'un genre peuvent opposer des obstacles invincibles aux
» efforts des savans les plus érudits et les plus ingénieux (1). »

En dernier résultat, on ne pourrait donc espérer de faire des progrès réels dans l'étude des hiéroglyphes avant d'avoir découvert quelques autres monumens *bilingues*, c'est-à-dire écrits en caractères sacrés de l'Égypte et en grec. Cependant, dans la supposition même qu'un heureux hasard nous fît trouver quelque inscription ou quelque papyrus de ce genre, il serait peut-être encore douteux si la possession de ces monumens nous conduirait à une intelligence pleine et entière des textes égyptiens, puisque, dans l'inscription de Rosette, le texte grec ne paraît pas toujours rendre avec exactitude le sens de la partie hiéroglyphique. En voici un exemple :

A l'occasion des légendes de *Ptolémée-Épiphane*, recueillies par M. Huyot, M. Champollion dit : « Le premier des
» deux cartouches qui les forment contient toujours le groupe

qui est sans aucun doute le même que

» lequel, dans la partie hiéroglyphique de la pierre de Ro-
» sette, répond incontestablement aux mots grecs Θεὸς Ἐπι-
» φανὴς *Dieu Épiphane*. Dans le premier on observe seule-
» ment que le caractère en forme de *hache* est retourné et

(1) *Journal des Savans*, septembre 1827, pag. 543.

» symétriquement répété sur les deux côtés du titre *Épi-* » *phane*. Ce dernier groupe est celui que nous avons déjà » fait remarquer dans les cippes d'Horus, où il signifie *ma-* » *nifesté, mis en lumière*; et c'est dans ce sens qu'il faut » prendre aussi le mot grec Ἐπιφανὴς lui-même, du texte » grec de Rosette (1). »

Le groupe se trouve en effet quatre fois dans l'inscription de Rosette; trois fois il est placé immédiatement après les cartouches contenant le nom de *Ptolémée*. Il est donc clair qu'il représente l'épithète de ce prince, ΘΕΟΣ ΕΠΙΦΑΝΗΣ. Cependant ce même groupe, sans le signe de la *hache*, se trouve dans les inscriptions identiques de cinq cippes sur sept, publiés et expliqués dans le *Précis* de M. Champollion (2). Il y signifie simplement *engendré*, quoique M. Champollion le traduise par MANIFESTÉ ou *engendré*. Les trois signes qui composent ce groupe sont *h* *r* *t*; ils forment le mot . Dans les inscriptions des deux autres cippes, le groupe en question est remplacé par , et par le *phallus*. Le premier groupe est sans doute *phonétique* et représente le terme égyptien *mas*, ou *missi*, *engendré, comme le fils l'est par son père*; le phallus est symbolique et désigne évidement la même chose. Il ne paraît donc pas douteux que le groupe *hrt*, *hhrt* ou *khrt*, n'ait la même signification, aussi trouvons-nous encore en copte le mot *khroti* ou *hhroti*, qui signifie *parent par descendance*.

(1) *Précis du Système hiéroglyphique* A, pag. 156. — B, pag. 208.
(2) A, planche VIII et B, planche XII.

On voit donc que le groupe *mas* ou *missi*, joint au signe de la *hache* simple ou doublée, doit se traduire littéralement par *engendré d'un Dieu*, Θεογένητος, et non pas par *Dieu manifesté* Θεὸς Ἐπιφανὴς. La différence entre ces deux significations n'est pas à la vérité très-grande, mais de semblables divergences entre la partie grecque et la partie hiéroglyphique d'une inscription, doivent rendre l'intelligence de la dernière difficile et peu sûre; d'autant plus que nous ne connaissons l'ancienne langue de l'Égypte que par l'intermédiaire du copte, qui ne serait jamais d'une grande utilité pour nous aider à déterminer avec exactitude les nuances qui peuvent exister dans les significations des mots de l'idiome parlé du tems des Pharaons.

Le signe se rencontre deux fois dans la partie hiéroglyphique de l'inscription de Rosette; d'abord à la 9ᵉ ligne, où il paraît avoir la signification d'*insigne;* puis à la 10ᵉ ligne, surmonté de la figure d'un serpent, ainsi . Il correspond indubitablement au mot ἐπιφανὴς *illustre*, du texte grec. Cette signification une fois établie, on est étonné de voir que, dans un cartouche publié dans le *Précis*, pl. 8, nº 134, M. Champollion traduit le groupe composé par *Dieu Évergète* (Θεὸς εὐεργέτης), le *Dieu bienfaisant*. Les deux signes désignent effectivement l'idée de Dieu; mais combinés avec celui de ils devaient naturellement produire l'expression Θεὸς ἐπιφανὴς, *Dieu manifesté*, et non pas celle de *Dieu bienfaisant*. Le cartouche en question sem-

blerait donc appartenir plutôt au roi *Ptolémée-Épiphane* qu'à *Ptolémée-Évergète*, auquel M. Champollion l'attribue.

Voici un troisième exemple frappant qui démontre que le texte grec de l'inscription de Rosette n'est pas une traduction littérale de la partie hiéroglyphique. Dans cette dernière, le groupe

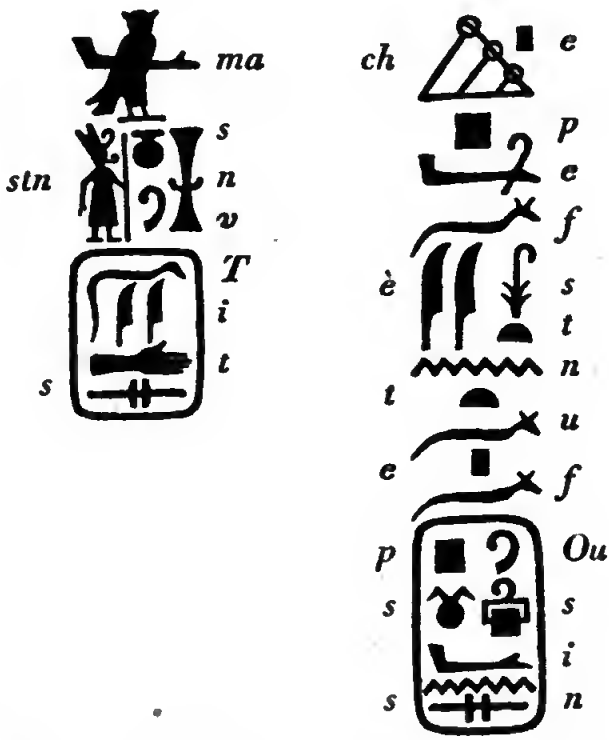
se trouve six fois, savoir : une fois dans la VIe ligne, deux fois dans la XIIe, autant de fois dans la XIIIe, et une fois dans la XIVe. Il correspond dans tous ces endroits au mot ΕΥΧΑΡΙΣΤΟΣ du texte grec. M. Champollion a démontré que le signe qui occupe la partie supérieure de ce groupe représente l'idée de la *domination* (ⲛⲏⲃ *nèb*). Quant au caractère répété trois fois dans le même groupe, il se trouve seul en deux endroits de la Ve ligne de la partie hiéroglyphique de l'inscription, et il y est certainement l'équivalent du mot ΑΓΑΘΟΣ, *bon*, du texte grec. La traduction littérale du groupe entier serait donc *seigneur des trois bontés* ou de la *triple bonté*, et l'on voit que le sens est loin d'être le même que celui d'ἐυχάριστος, *gracieux*, *munificent*.

Dans la Xe ligne de la partie hiéroglyphique de l'inscription de Rosette, on lit le passage suivant, aux hiéroglyphes duquel j'ajoute les caractères romains correspondans, selon la lecture de M. Champollion :

Ce passage correspond au grec παρέλαβεν τὴν βασιλείαν παρὰ τοῦ πατρὸς, *qui a reçu le royaume de son père*. Malgré cette traduction grecque, il est très-difficile de retrouver le contenu de la phrase hiéroglyphique. On y voit bien au commencement les deux caractères ϣⲡ, qui paraissent représenter le verbe copte ϣⲏⲡ *chèp*, recevoir. On y reconnaît aussi l'affixe ⲛ dans . L'homme assis qui tient un petit vase ou triangle sur sa tête indique, selon M. Champollion, la *royauté*; mais il traduit également le groupe suivant, ⲥⲧⲓ *sti*, par *direction*, *royauté*, *puissance royale*. Vient après le *hibou* traversé par un *bras*, ce qui fait ⲙⲁ *ma*, place, au lieu; et enfin un groupe qui se lit ⲧⲟⲩⲉϥ *tuef*, et que M. Champollion traduit par *son père*, quoique le mot égyptien pour père soit ⲓⲱⲧ *iôt*. Voici ce que le même auteur dit pour soutenir cette explication (*Précis* A, pag. 70; B, pag. 122) : « Nous avons ici le mot ⲧⲟⲩⲉ » *toue*, ⲧⲩⲉ *tue*, qui exprime l'idée de *père*; on pourrait » le rapporter aux racines coptes ⲧⲁⲩⲉ *taue*, ⲧⲁⲟⲩⲉ » *taoue*, *producere proferre*, dont le primitif ⲧⲁⲟⲩϣ *taouó*, » paraît formé de ⲧⲁ *ta*, *dare*, et de ⲟⲩϣ *germen*. » Ce raisonnement nous paraît tout-à-fait insoutenable, car ni ⲧⲁⲩⲉ *taue*, ni ⲧⲁⲟⲩⲉ *taoue*, ne signifient en copte *produire*. Dans cette langue le verbe ⲧⲁⲟⲩⲟ *taouo* ou ⲧⲁⲟⲩⲉ *taoue*, en dialecte bachmourique ⲧⲁⲩⲁ *taua*, est le synonyme du grec ἐπάγειν *mittere*, *emittere*; il a également la signification de *dire*, *proférer des paroles*, mais on ne peut le rendre par *produire*; cependant s'il est suivi de la postposition ⲉ̀ⲃⲟⲗ *èbol*, il signifie *émettre*, *mettre en dehors*. Quant à la dérivation du mot ⲧⲁⲩⲉ *taue*, de ⲧⲁ *ta*, donner, et

de ⲟⲩⲱ *ouó*, existence, c'est une étymologie absolument inadmissible; elle marque que son auteur n'a aucune idée de ce qu'on appelle *racines d'une langue*, car une racine simple ne peut jamais dériver d'un mot composé, c'est la première règle en étymologie. Le mot ⲧⲁⲉ *tue*, ne signifie donc pas précisément *père*, et c'est une nouvelle preuve de ce que j'ai dit plus haut (pag: 136), que les expressions du texte grec de l'inscription de Rosette ne sont pas toujours identiques avec celles de la partie hiéroglyphique.

Le passage suivant, dans lequel est répété tout le sens du précédent, est pris sur l'obélisque Pamphile, élevé en honneur de *Domitien* :



La transcription que M. Champollion donne de ce passage n'offre aucun sens en copte; aussi s'est-il vu forcé d'ajouter : « Ceci, en tenant compte des déplacemens déjà indiqués » dans la langue égyptienne, et de la suppression habituelle, » dans les textes hiéroglyphiques, de quelques préposi-

» tions ou particules déterminatives, reviendrait aux mots » coptes, etc. » Voici ces mots (*ligne* B), mis en regard de ceux du texte hiéroglyphique (*ligne* A).

Valeur des hiéroglyphes.	Mots coptes correspondans.	Traduction des mots coptes.
Ⲉ ϣⲡⲉϥ *Échpev*	Ⲉⲃϥϣⲡ *Éavchp*	Qui a reçu
Ⲥⲧⲛ *stn*	ⲡⲥⲟⲩⲧⲛ *psoutn*	la direction
ⲛⲧⲩⲉϥ *ntuef*	ⲉⲙⲡⲉϥⲉⲓⲱⲧ *empeveïôt*	de son père
Ⲟⲩⲥⲡⲥⲏⲛⲥ *Ouspsins*	Ⲟⲩⲉⲥⲡⲁⲥⲓⲁⲛⲟⲥ *Ouespasianos*	Vespasien
ⲙⲁ *ma*	Ⲉⲡⲙⲁ *épmá*	à la place
Ⲥⲛϥ *snf*	ⲉⲙⲡϥⲥⲟⲛ *empvson*	de son frère
Ⲥⲧⲛ *stn*		(le roi)
ⲧⲓⲧⲟⲥ *Tits*	ⲧⲓⲧⲟⲥ *Titos*	Titus.

Cette traduction est effectivement celle de la lecture copte construite par M. Champollion; mais quelle différence entre celle-ci et le véritable contenu de l'inscription! Ce sont des mots tout-à-fait différens. D'ailleurs est-il probable que le copte, que nous avons dans l'Ancien et le Nouveau Testament, traduit, on le sait, dès les premiers siècles du christianisme, diffère autant de la langue parlée en Égypte du tems de *Domitien* (de 81 à 96 de J.-C.), que les deux textes ci-dessus? Certainement un idiome ne change pas presque entièrement en cent ans.

En réfléchissant à toutes ces difficultés et à la circonstance que nous ne connaissons que les valeurs d'un nombre comparativement très-petit des lettres *alphabetico-démotiques*, on ne peut être qu'extrêmement surpris de la hardiesse avec laquelle M. Champollion a voulu faire accroire qu'il lisait, qu'il comprenait et qu'il pouvait traduire les papyrus et la

partie démotique de l'inscription de Rosette; tandis qu'il est constant que, malgré ses brillantes découvertes, il n'était pas même parvenu à comprendre la moitié d'une seule ligne de la partie hiéroglyphique de cette inscription fameuse. Aussi n'a-t-il jamais pu remplir la demande réitérée des savans de tous les pays, reproduite il y a quelque tems par l'illustre *Silvestre de Sacy* « de publier un travail spécial sur le texte » tant démotique qu'hiéroglyphique du monument de Ro- » sette, ne fût-ce même qu'une ébauche imparfaite. » « Un » pareil travail, ajoute le Nestor de la littérature orientale, » serait sans doute du plus grand poids dans la question dont » il s'agit. »

Une comparaison même superficielle du texte hiéroglyphique de l'inscription de Rosette avec le texte grec, autant que l'état incomplet du monument le permet, fait voir l'impossibilité de retrouver dans le premier les mots équivalens à ses signes dans le second. Il m'a paru que la XIIe ligne de la partie hiéroglyphique est la plus propre à démontrer cette thèse. C'est pourquoi je la fais suivre ici, précédée du passage du texte grec qui correspond à son contenu. J'ai ajouté aux signes alphabétiques de cette ligne les valeurs que M. Champollion leur attribue, et aux caractères idéographiques et symboliques les significations qu'il leur a données dans ses différens ouvrages; mais ni les unes ni les autres ne paraissent propres à faire retrouver la synonymie des groupes de ce passage de la partie hiéroglyphique et des mots du texte grec. C'est une preuve convainquante qu'on n'est pas parvenu à comprendre le sens de l'inscription égyptienne. J'ai pris soin d'imprimer en caractères italiques, dans la traduction latine interlinéaire du grec, les mots dont on peut reconnaître avec quelque certitude les équivalens dans le texte égyptien.

TEXTE GREC DE L'INSCRIPTION DE ROSETTE,

AVEC LA TRADUCTION LATINE.

Ligne 49. — ἠγαπημένῳ ὑπὸ τοῦ φθᾶ βασιλεῖ Πτολεμαίῳ
dilecti a Phtha, regis *Ptolemaei*,
θεῷ ἐπιφανεῖ εὐχαρίστῳ κατενιαυτὸν. — (50) χώραν ἀπὸ τῆς
Dei Epiphanis gratiosi quotannis. regionem a
νουμηνίας τοῦ Θωὺθ ἐφ' ἡμέρας πέντε ἐν αἷς καὶ στεφανη-
novilunio Thôyth per *dies quinque* in quibus et coronas
φορήσουσιν συντελοῦντες θυσίας καὶ σπονδὰς καὶ τ'ἄλλα
gerent facientes sacrificia *et* libamina et alia
καθήκοντα προσαγορε..... — (51) καὶ τοῦ θεοῦ ἐπιφανοῦς
convenientia; cognomi..... et *Dei Epiphanis*,
εὐχαρίστου ἱερεῖς πρὸς τοῖς ἄλλοις ὀνόμασιν τῶν θεῶν ὧν
gratiosi, *sacerdotes* præter alia nomina Deorum quorum
ἱερατεύουσι καὶ καταχωρίσαι εἰς πάντας τοὺς χρηματισμοὺς
sacerdotii muneri et prælibare super omnes pecuniarios redditus
jam funguntur
καὶ εἰς τοὺς λ.....
et super

C'est-à-dire : « ... du bien-aimé de Phtha, du roi Ptolémée, » dieu Épiphane, très-gracieux, tous les ans. *Cette fête » aura lieu dans le pays, et durera* cinq jours, à commencer » de la néoménie du mois Thoyth, pendant lesquels ceux » qui feront les sacrifices, les libations et toutes les autres » cérémonies d'usage, porteront des couronnes; ils seront » appelés..... prêtres du dieu Épiphane, très-gracieux; ils » ajouteront aux autres qu'ils empruntent des dieux au ser- » vice desquels ils sont *déjà* consacrés. Qu'il soit mis à part » des fonds pour fournir à toutes les dépenses, etc. »

TEXTE HIÉROGLYPHIQUE.

o		*P*	Ptolémée
		t	
		l	
		m	
s		*aï*	
		t	
t n		*Précis*, n° 22, *onh*, la vie	toujours vivant (1)
395, *hr*, *hri*, resplendissant	h r t	*Pr.* 226, *noute*, dieu	dieu resplendissant (2)
		425, *nèb* *én* *netofre*	seigneur des biens (3)
t e	(4) r e		chaque année
		ch (5)	
(?)		*ma*	dans un lieu, dans. Voyez *Précis* B, pl. D, n° 131.
		ch	
i t r		r	soleil, jour.
		441, *nofre*, bon	

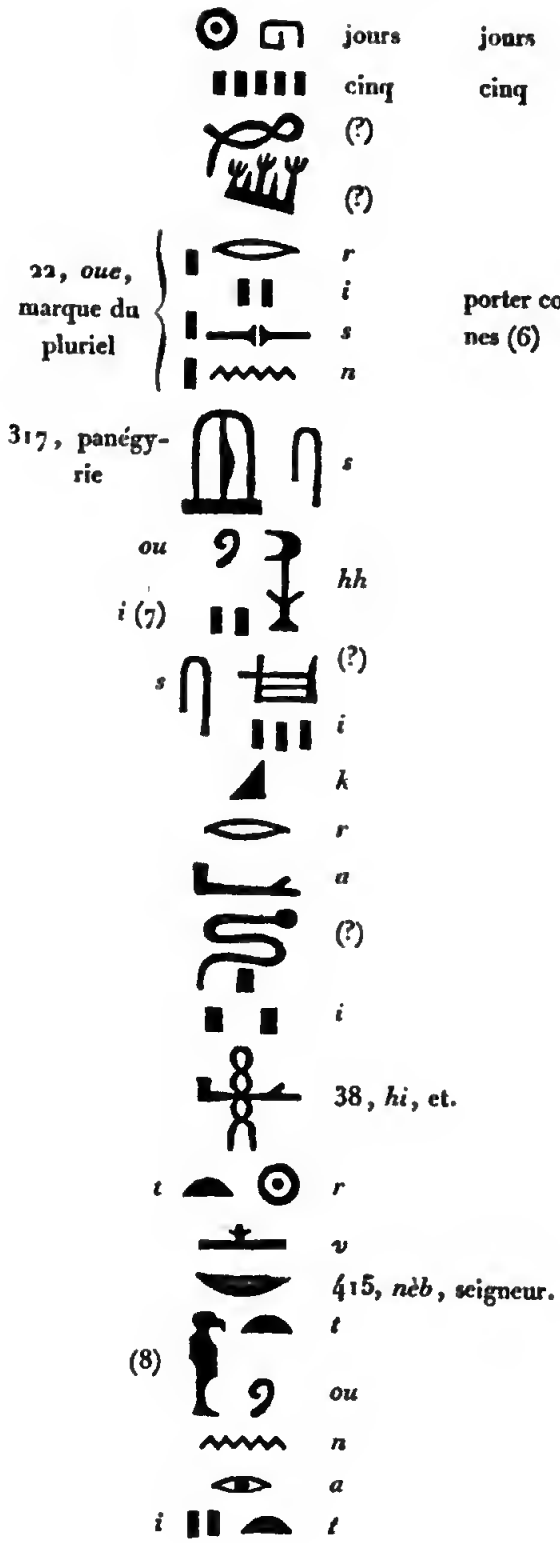
(1) Ce mot manque dans le texte grec.

(2) Dans le grec ἐπιφανὴς, distingué.

(3) Dans le grec εὐχαρίστος, gracieux.

(4) *Rompe*, année, (Champollion, *Précis* B. p. 214, pl XIII, n° 5). — *Chaque année* se dit en copte *entemrompi*, et *une fois par an* est *ousop entemrompi*.

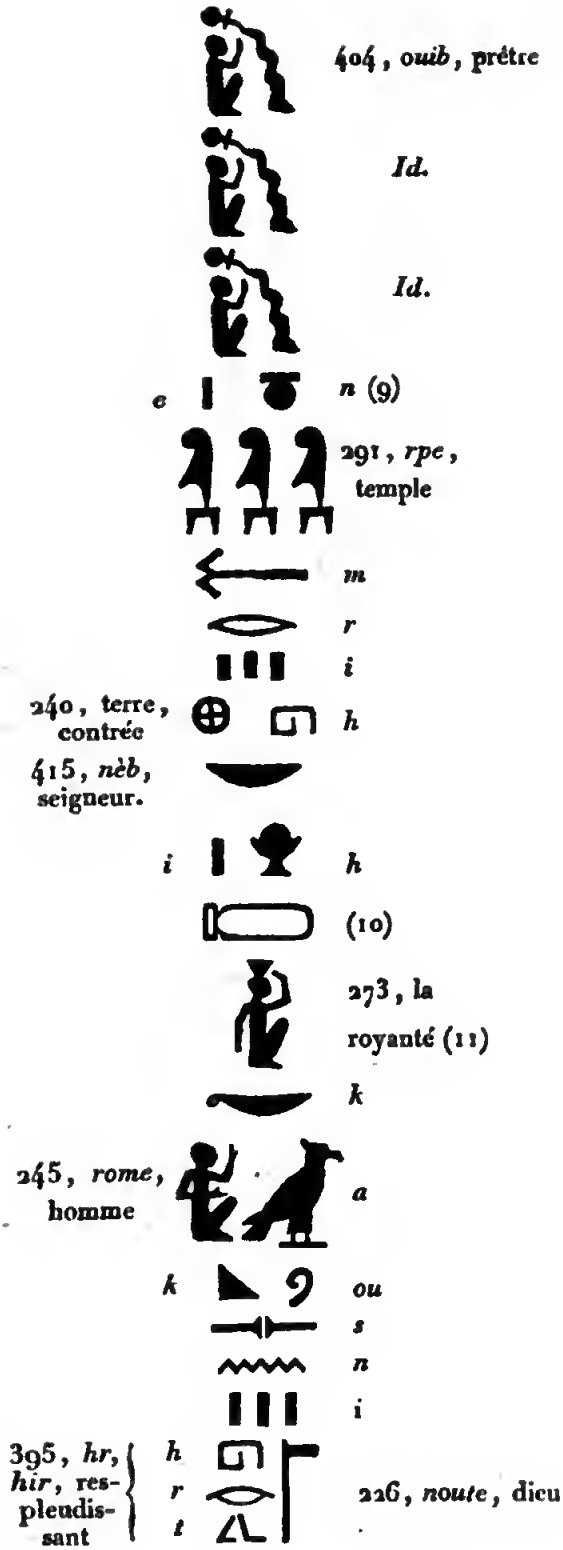
(5) *Cha*, première des trois saisons de l'année. Champollion dans Kosegarten *Literatura Ægyptiorum*, Tab. D.



(6) Les mots coptes pour *couronne* sont *khlom* et *jrèpi*. Rien de semblable ne se voit dans le texte hiéroglyphique.

(7) *Ouï*, marque du pluriel, n° 23.

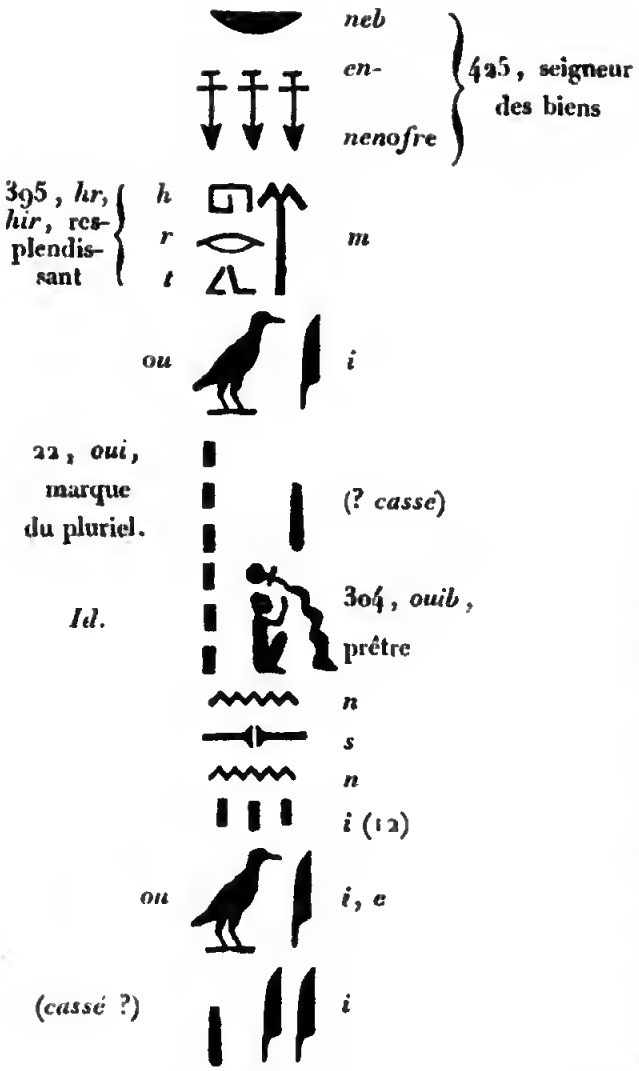
(8) Quelquefois M. Champollion traduit ce signe par *adoration*.



(9) N° 4 *a. ua* ou *naï* est, selon le *Précis* de M. Champollion, une espèce de *pronom démonstratif* qui se combine avec les groupes exprimant des noms.

(10) Ici devrait se trouver le mot *nom*, en copte *ran*, ou *ren*, qui signifie *donner un nom*. Il est peut-être indiqué par le signe du *cartouche*.

(11) Ce mot ne se trouve pas dans le texte grec.



(12) Ce groupe est très-fréqnent dans l'inscription de Rosette; il représente, selon toute apparence, l'affixe de la troisième personne du pluriel. Les lettres *s n i* du texte hiéroglyphique n'ont pourtant aucun rapport avec les mots coptes qui ont la même signification. Nous croyons que M. Champollion s'est trompé en expliquant ce groupe (*Précis*, n° 30) par : « *sne*, *snè*, » affixe, troisième personne » du futur, pluriel, genre » commun; copte : *sene*, » *sena*. »

Par ce qui précède, on voit clairement quel est l'état dans lequel se trouve la question du déchiffrement des hiéroglyphes. L'inscription de Rosette, accompagnée de la traduction grecque, est la véritable pierre de touche pour cet objet. Le fait est, qu'on lit une partie des noms propres; on conçoit la valeur de quelques signes grammaticaux; on parvient à retrouver la signification de quelques mots dispersés dans les textes; on connaît les chiffres numériques; et on distingue une partie des divinités par leurs figures, employées comme caractères symboliques, ainsi que par leurs noms écrits phonétiquement. Les personnes qui s'occupent

de l'étude des antiquités égyptiennes, sont donc en état de lire et de comprendre les inscriptions hiéroglyphiques, à-peu-près comme une personne qui ne sait pas le *basque*, déchiffrerait le titre suivant d'un catéchisme dans cette langue, imprimé à Bayonne en 1814 :

Guiristinoen DOCTRINA *laburra, haur-gaztei irakhasteco, Piarres* DE LA VIEUXVILLE, BAYONACO *'Yaun aphezpicuaren manuz* IMPRIMATUA, *han choilqui irakhatsia içaiteco* BAYONACO DIOCESAN.

On y reconnaîtra bien les mots *doctrine, diocèse* et *imprimé*, ainsi que les noms propres de *Bayonne* et *de la Vieuxville*; on devinera peut-être que *aphezpicua* signifie évêque, et *guiristinoen* chrétien; mais on ne parviendra jamais à saisir le sens entier de ce titre, si l'on n'est aidé par quelqu'un qui sait le basque, ou par un dictionnaire de cette langue. Nous possédons des ouvrages de ce genre et il y a encore une population entière qui parle le basque; mais il est à craindre que les momies de l'Égypte ne soient pas très-tentées de répondre à nos questions, et qu'elles ne restent toujours muettes pour nous.

OBSERVATIONS
SUR LE MONUMENT D'ABYDOS
ET LES CARTOUCHES ROYAUX,

EXPLIQUÉS DANS LES LETTRES DE M. CHAMPOLLION A M. LE DUC DE BLACAS.

Le voyageur anglais *W. John Bankes*, faisant exécuter en 1818 des fouilles pour parvenir à retracer le plan des vastes ruines d'*Abydos*, appelé *El-haraba* par les Arabes, y découvrit un monument de la plus haute importance, contenant une série de cartouches de noms et de prénoms de plusieurs rois d'Égypte. Ce monument existe dans un petit édifice bien distinct de la principale construction qui, selon M. Bankes, était le *Memnonium*, et il couvre le reste d'un mur appartenant à l'un des sanctuaires les plus secrets. Quelques mois après son retour en Angleterre, M. Bankes fit imprimer un dessin lithographié de la table d'Abydos, et en distribua des exemplaires à plusieurs savans. Ce dessin fut ensuite publié de nouveau dans le précieux recueil intitulé *Hiéroglyphes* (1), planche XLVII. On y ajouta une autre copie du monument faite sur les lieux par M. *Wilkinson*. Elle ne diffère en rien d'essentiel de celle de M. Bankes, excepté qu'il y manque le premier cartouche à droite de la troisième ligne transversale du bas de la Table; elle n'a pas non plus la ligne inférieure de personnages assis à la

(1) *Hieroglyphics, collected by the Egyptian Society, arranged by* Thomas Young. M. D. F. R. S. London, gr. in-folio. — La première livraison de cet ouvrage a paru en 1823.

manière égyptienne qui portent alternativement le *lituus* sur leurs coiffures. Ces deux copies servent donc mutuellement à constater leur exactitude, car il est à présumer que le cartouche qui manque dans celle de M. Wilkinson, a été détruit bientôt après la découverte du monument; on peut croire aussi que M. Wilkinson a supprimé la ligne des personnages assis, parce qu'elle se trouvait déjà deux fois sur le bas-relief, au-dessous des deux lignes supérieures de cartouches.

M. Caillaud, qui a visité l'Égypte après M. Bankes, y a également dessiné le monument d'Abydos; cette copie, publiée par M. Champollion dans sa *Seconde Lettre à M. le duc de Blacas* (pl. VI), diffère essentiellement des deux précédentes. Pour mettre le lecteur en état de juger de ces différences, je les ai fait graver toutes les deux sur notre planche III, où, n° A, est le dessin de M. Bankes, et n° B celui de M. Caillaud, tel qu'il a été donné par M. Champollion. Les anomalies qui se trouvent dans les cartouches : *col.* C, b; *col.* D, a; *col.* C, a; *col.* H, a; *col.* I, a, de la Ire série transversale; *col.* B, b; *col.* D, a et b; *col.* E, a; *col.* F, b; *col.* H, b, de la IIe série transversale, et *col.* C, a de la IIIe série, ne devant être attribuées qu'à l'inexactitude du dessinateur français ou à la dégradation du monument, je ne les ai pas indiquées; mais la différence totale des cartouches, *col.* A, b; *col.* C, b, et *col.* F, b, de la IIIe série, provient d'une cause beaucoup plus grave, à laquelle M. Caillaud paraît entièrement étranger. Ce voyageur a aussi omis les cartouches *col.* H, b de la Ire série transversale, et l'extrême cartouche à droite de la IIIe série; le dernier n'existait peut-être plus quand il a vu le monument.

Avant d'entrer dans une investigation sur ce point important, il me paraît convenable de mettre en regard le principal

passage relatif au monument d'Abydos, tel qu'il se trouve dans les deux éditions du *Précis* de M. Champollion. Il servira à mettre en évidence le vague qui règne dans les assertions de ce savant, en ce qui concerne la lecture des monumens hiéroglyphiques :

Précis, Ire édition, pag. 245.

« C'est un tableau (*celui d'Abydos*) » composé de trois séries horizontales » de cartouches précédés du titre *roi* » (270 *c*). Les deux premières séries » contiennent une suite de cartouches » qui diffèrent tous les uns des autres; » la troisième et dernière série ne ren- » ferme que la légende royale entière » de *Ramsès-le-Grand*, composée de » deux cartouches (*le nom* et *le pré-* » *nom*) Elle est ainsi conçue : *le roi* » *Ré Saté... approuvé par le soleil.* » *fils du soleil chéri d'Ammon*-RAM- » SÈS; tandis que les deux séries supé- » rieures ne renferment qu'une suite de » cartouches de *prénoms*, sauf le der- » nier de la seconde série, qui est un » cartouche *nom propre*.

» La seconde série contient vingt-un » *prénoms* royaux; et il m'a été facile » de retrouver les *cartouches noms* » *propres* qui accompagnent toujours » les *cartouches prénoms* du tableau » d'Abydos. Ce tableau précieux étant » ainsi complété par la connaissance » des noms propres royaux, j'ai pu par » la *lecture* de ces cartouches noms » propres, au moyen de mon alphabet » hiéroglyphique, me convaincre bien- » tôt pleinement que les treize derniers » cartouches, en remontant la seconde » série de ce tableau, sont les prénoms » mêmes des souverains de la XVIIIe » dynastie, rangés généalogiquement; » savoir : *Ramsès-Méiamoun*, *Ram-*

Précis, IIe édition, pag. 295.

« C'est un tableau (*celui d'Abydos*) » composé de trois séries horizontales » de cartouches précédés du titre *roi* » (270 *c*). Les deux premières séries » contiennent une suite de cartouches » qui diffèrent tous les uns des autres; » la troisième et dernière série ne ren- » ferme que la légende royale entière » de *Ramsès-le-Grand*, composée de » deux cartouches (*le nom* et *le pré-* » *nom*), tandis que les deux séries su- » périeures ne renferment qu'une suite » de cartouches *prénoms*, sauf le der- » nier de la seconde série, qui est un » cartouche *nom propre*. »

« La seconde série contient vingt-un » *prénoms* royaux; et il m'a été facile » de retrouver les *cartouches noms* » *propres* qui accompagnent toujours » les *cartouches prénoms* du tableau » d'Abydos. Ce tableau précieux étant » ainsi complété par la connaissance » des noms propres royaux, j'ai pu par » la *lecture* de ces cartouches noms » propres, au moyen de mon alphabet » hiéroglyphique, me convaincre bien- » tôt pleinement que les treize derniers » cartouches, en remontant la seconde » série de ce tableau, sont les prénoms » mêmes des souverains de la XVIIIe » dynastie, rangés généalogiquement; » les cinq *cartouches prénoms* qui pré- » cèdent le dernier de ces treize, tou- » jours en remontant dans la seconde » série, sont ceux de la XVIIe dynastie,

» sès I, *Rathosis*, *Chenchères*, *Horus*, *Aménophis II*, *Thouthmosis*, » *Misphra-Touthmosis*, *Méphrès* ou » *Mesphrès*, *Amensès*, *Aménophis I*, » *Chébron* et *Amosis* (1), le chef de » cette même dynastie; les cinq *cartouches prénoms* (2), qui précèdent » ce dernier, sont ceux des rois de la » XVIe dynastie, dite *Diospolitaine*, » composée aussi de cinq rois, et qui » occupa le trône de Thèbes immédiatement avant la XVIIIe (*). »

Note. (*) « La XVIIe dynastie est » celle des Pastenrs. »

» dite *Diospolitaine*, composée aussi » de cinq rois, et qui occupa le trône » de Thèbes immédiatement avant la » XVIIIe (*). »

Note. (*) « La XVIIe dynastie des » Pharaons fut contemporaine de celle » des Pasteurs. »

C'est avec regret que nous voyons cette double explication du monument d'Abydos dans les écrits de M. Champollion. Ce savant aurait au moins dû indiquer, par une note placée au bas de la page 295 de la seconde édition du *Précis*, les raisons qui l'ont porté à changer si promptement son opinion sur un point aussi important pour l'archéologie et l'histoire de l'Égypte. Si des découvertes faites en Italie lui ont fourni des lumières nouvelles sur le contenu de cette inscription, il devait en instruire le lecteur; mais on voit seulement que ce qui d'abord était la XVIe dynastie, devient la XVIIe, et que cette dernière, qui passait dans la première édition pour « *celle des Pasteurs*, » n'est dans la seconde que « *contemporaine des Pasteurs*; » enfin les noms des *treize* rois de la XVIIIe que M. Champollion avait lus dans la première, disparaissent dans la seconde édition du *Précis*. Le tableau d'Abydos fait encore le principal sujet de sa *Première Lettre à M. le duc de Blacas*; il y répète et explique les cartouches de la seconde série de ce tableau, en suivant

(1) Ce sont les cartouches *col.* I, b, a; *col.* H, b, a; *col.* G, b, a; *col.* F, b, a *col.* E, b, a; *col.* D, b, a, et *col.* C, b, de la IIe série K L.

(2) *Col.* C, a; *col.* B, b, a, et *col.* A, b, a, de la même série K L.

leur ordre de droite à gauche. L'explication qu'il donne cette fois diffère encore de celle qu'il avait insérée dans la première édition du *Précis*, comme on le peut voir par le parallèle suivant :

	Ire Lettre à M. de Blacas.	*Ire Édition du Précis.*
	CARTOUCHES.	
8	Misphra-Thoutmosis	Amosis.
9	Amenoftef	Chebron.
10	Thôoutmosis I	Aménophis I.
11	Ammon-Mai	Amensès.
12	Thoutmosis (Mœris)	Mephrès *ou* Mesphrès.
13	Aménophis I	Misphra-Touthmosis.
14	Thoutmosis III	Touthmosis.
15	Aménophis II (Memnon)	Aménophis II.
16	Horus	Horus.
17	Ramsès I	Chenchères.
18	Ousirei	Rathosis.
19	Ramsès II	Ramsès I.
20	Ramsès IV Méiamoun	Ramsès Méiamoun.

Certes ces anomalies sont trop fortes pour qu'elles puissent inspirer une grande confiance dans les assertions hypothétiques de M. Champollion; mais un fait beaucoup plus grave nous est révélé à cette occasion, c'est l'ALTÉRATION des cartouches de la IIIe série transversale, et l'inférieure du tableau. M. Champollion avait avancé, comme nous l'avons vu dans le passage de son *Précis*, « que cette série ne renfermait » *que la légende royale entière de* RAMSÈS-*le-Grand*, composée » de deux cartouches (le *nom* et le *prénom*) ; » et en effet le dessin de M. Caillaud, tel qu'il a été produit par M. Champollion, ne montre que deux cartouches différens, qui se succèdent alternativement. Dans ce dessin les cartouches de la IIIe série, *col.* A, a; *col.* B, a; *col.* C, a; *col.* D, a; *col.* E, a; *col.* F, a; *col.* G, a, montrent d'abord l'*image du soleil* et la première déesse *Satis* de M. Champollion, avec la *feuille* sur la tête et le *signe de la vie divine* sur

ses genoux (symboles qui, suivant la première version de M. Champollion, désignent RÊ-SATÉ), puis le *sceptre à tête de chacal* (qu'il n'explique pas ici), et enfin le *soleil* et le groupe qu'il traduit *approuvé par*. — Les cartouches *col.* A, b; *col.* B, b; *col.* C, b; *col.* D, b; *col.* F, b; *col.* I, b, contiennent en caractères phonétiques le mot *Amon-maï*, chéri d'Amon; la divinité *Phré* ou *Ré*, et les caractères *mss*, ce qui fait avec le *R* de Rê, *Ramsès*. Ainsi le sens du second cartouche est *Ramsès chéri d'Amon* (ou *Ramsès Meïamoun*). Mais dans le monument, ou dans les deux copies identiques de MM. *Bankes* et *Wilkinson*, ces cartouches ne se suivent pas aussi régulièrement que M. Champollion l'avait dit. On y voit les différences suivantes :

Le cartouche, *col.* A, b, n'est pas entièrement phonétique comme chez M. Caillaud (dans la copie duquel je l'ai marqué d'*un* astérisque). On y voit les dieux *Amon* et *Phré* assis, le premier tenant le signe de la vie divine, et l'autre le sceptre à tête de coucoupha, puis vient le signe phonétique, ou plutôt acrologique *m* (c'est-à-dire *maï*, chéri), et après, les lettres phonétiques *mss*. Ces symboles et ces signes paraissent, à la vérité, donner le même sens que celui qu'on lit phonétiquement dans le même cartouche, tel qu'il a été publié par M. Champollion; mais la différence du dessin pourrait faire présumer que les doubles cartouches de cette série n'appartenaient pas tous au même roi, comme ce savant le prétend, en changeant les signes de ceux qui ne correspondaient pas parfaitement avec son assertion.

Les cartouches, *col.* C, b, et *col.* F, b, de la IIIe série (marqués dans notre planche III le premier de *deux* et le second de *trois* astérisques), ont, chez M. Champollion, le même contenu phonétique qu'il a inséré dans celui duquel j'ai parlé tout à l'heure. Dans les dessins de MM. Bankes et Wilkinson, ces deux cartouches sont identiques, et montrent

Amon assis sur un trône et tenant devant lui debout le sceptre à tête de chacal. Ce dieu et le trône surmontent le signe acrologique *m*, c'est-à-dire *maï* chéri, au-dessous duquel on voit le dieu *Ré* et les signes phonétiques *mss*, ce qui fait encore *Ramsès chéri d'Amon.*

L'altération de ces trois cartouches est difficile à expliquer. On ne peut l'attribuer à M. Caillaud, par la raison toute simple que cet estimable voyageur *n'avait aucune connaissance de l'alphabet phonétique*, quand il copia le monument d'Abydos, et que par conséquent il ne pouvait substituer des caractères phonétiques aux caractères symboliques de l'original. Cette substitution appartient vraisemblablement à M. Champollion; il l'a faite pour appuyer son hypothèse, que tous les cartouches de la série inférieure de la Table d'Abydos appartenaient à *Ramsès-le-Grand*, ce qui devient douteux par la différence des trois cartouches, *col.* A, b, *col.* C, b, et *col.* F, b, de la IIIe série du même monument, et pour d'autres raisons que nous développerons plus bas. On pourrait aussi être tenté de croire que c'est M. Caillaud lui-même qui aurait induit l'éditeur de l'inscription en erreur, en ce qu'il n'aurait pas mis toute l'exactitude nécessaire en le copiant. Peut-être a-t-il cru que toute la ligne inférieure transversale de l'inscription ne se composait effectivement que de deux cartouches, neuf fois alternativement répétés. Si donc, pour abréger son travail, il n'a copié que les deux premiers cartouches, et marqué seulement ceux qui étaient devenus illisibles, M. Champollion n'est nullement responsable de l'altération en question.

C'est dans sa *Première Lettre à M. le duc de Blacas* que M. Champollion a donné l'explication des treize derniers *cartouches prénoms* de la seconde série du Tableau d'Abydos, auxquels il a, dit-il, ajouté les *cartouches noms propres*, d'après les monumens de la collection égyptienne de Turin.

L'analyse de ce travail fera voir quel succès il a obtenu, et quel degré de confiance méritent ses recherches sur ce monument.

Le *cartouche A* (Table d'Abydos), *col.* C, b, IIe série, contient un prénom royal que M. Champollion a cru avoir également trouvé sur un monument égyptien conservé à Turin. Il ne l'explique pas; mais il le prend pour celui du roi *Misphra-Thoutmosis*, parce que dans la Table d'Abydos, ce même cartouche prénom précède immédiatement celui de son fils et successeur *Aménoftèp* (Ire *Lettre*, pag. 27). Cependant il y a une difficulté qui ne permet peut-être pas de souscrire à l'assertion de M. Champollion relative à ce cartouche. Dans les deux copies du monument d'Abydos, rapportées par MM. Bankes et Wilkinson, et dans celle de M. Cailland, les deux premiers signes de ce cartouche sont les mêmes, savoir : ●, qui doit signifier ⲣⲏ *rè*, *soleil*, et ▬ ⲛⲏⲃ *nèb*, *seigneur*, *puissant*; mais le troisième diffère dans toutes les copies. Dans celle de M. Bankes, il ressemble à une tête irrégulière et courte placée sur un cou long, et paraît être mal dessiné. Dans la copie de M. Wilkinson, au contraire, c'est évidemment une tête de lionne (symbole de la déesse *Tafné*), mais dans le dessin de M. Caillaud, c'est celle d'un animal inconnu avec un mufle très-alongé, ainsi , et dans le monument de Turin, que M. Champollion copie, ce mufle est encore plus long, et devient tout-à-fait un bec, ainsi qu'on peut le voir par la figure suivante (1). Comme on ne pout mettre aucune confiance dans le dessin de la Table d'Abydos, fait par M. Caillaud, tel que M. Cham-

(1) C'est peut-être la tête de crocodile du dieu *Sewek*. V. *Précis du Système hiéroglyphique*. Planches et Explications, nº 82.

pollion l'a publié, et comme ce n'est que sur ce dessin que se trouve la tête de l'animal inconnu à mufle très-alongé, il se pourrait bien qu'elle ne fût ainsi représentée par M. Champollion, que pour trouver une ressemblance entre le cartouche 8 de la IIe série et celui du monument de Turin, et avoir par là le moyen de déclarer que le premier de ces cartouches appartient au roi *Misphra-Thoutmosis*. Une investigation ultérieure, faite sur les monumens mêmes, peut seule éclaircir ce point douteux.

Cartouche 1 *a* (Table d'Abydos, *col.* D, a, IIe série). Il contient, suivant M. Champollion, le prénom du roi *Aménoftep*, lequel lui paraît signifier : « *Le dévoué au soleil directeur.* » J'avoue que je ne comprends rien à cette explication du savant égyptologue, et je ne vois pas comment dans la phrase hiéroglyphique, le caractère ●, désignant le soleil, y serait placé le premier, si elle avait réellement le sens que M. Champollion lui prête. D'ailleurs les trois caractères qui la composent ont des valeurs connues et indiquées par lui-même ; ce sont ● pH *rè*, *soleil*, , *a*, *e* ou *o*, et qui est un *k*. On voit que les deux derniers signes sont phonétiques. Jusqu'à présent, M. Champollion ne leur avait pas encore attribué une signification symbolique, et c'est donc l'effet d'une simple conjecture de les traduire ici par *dévoué* et par *directeur*. Quant au cartouche 1 *b*, nous y trouvons avec M. Champollion le nom d'*Aménoftep*, savoir : *a* *m* *n* *v* *t* *p*. Ce cartouche est non pas dans la Table d'Abydos, mais sur un monument conservé à Turin.

A l'occasion de ce roi *Aménoftep*, M. Champollion cite le cartouche de la reine, son épouse, lequel se trouve sur

le même monument de Turin. Il est précédé par le groupe qui signifie *reine*, et notre auteur en lit ainsi la légende:

PHOO MÉS NANÉ ATRI OU ATARI,

qu'il explique par : « l'engendré de POOH (le dieu *Lune*), la » bienfaisante ATARI OU NANÉ ATARI, si nous regardons le » *théorbe*, signe symbolique de l'idée de *bonté* et de *bien-* » *faisance* dans les textes hiéroglyphiques, non comme étant » ici une qualification, mais comme une partie intégrante » du nom propre. » Cependant deux circonstances rendent cette explication problématique. D'abord il n'est nullement certain que le caractère signifie ici le dieu *Pooh* ou *Lunus*. C'est en effet un croissant renversé, mais, selon l'*inappréciable ouvrage d'Horapollon*, ce signe indique le MOIS (1). Pour désigner le dieu *Pooh*, les Égyptiens se servaient de l'hiéroglyphe de la *lune pleine* posée sur un *croissant* à cornes relevées, ou de ce dernier signe seul avec marque de la divinité. Mais M. Champollion n'est pas conséquent avec lui-même, pour la lecture du caractère . Dans le cartouche n° 7 *b*, pl. IV de sa *Seconde Lettre* (pag. 46), il le lit ⲁⲁ *aah*, ou ⲟⲟ *ooh*, pour trouver dans les caractères le nom d'AAHMOS ou l'AMΩΣIΣ des Grecs; tandis que dans l'explication des n°s 13 et 14 *a* de la planche XI (pag. 62 et 63) il adopte pour le signe du croissant renversé l'explication d'Horapollon, et le traduit par *mois*. Cependant le *mois* s'appelle en égyptien ⲁⲃⲟⲧ *abot*,

(1) Μῆνα δὲ γράφοντες, βάϊν ζωγραφοῦσιν, ἢ σελήνην ἐπεστραμμένην εἰς τὸ κάτω. Pour indiquer le mois, ils peignent une « branche ou la lune tournée en bas. » *Horapollon*, lib. I, n° 4.

ou ⲉⲃⲟⲧ *ébot*, et non pas ⲟⲟϩ *ooh*, ni avec l'article masculin ⲡⲟⲟϩ *pooh*.

Cartouche 3 *a* (*Table d'Abydos*, *col.* D, b, série II), M. Champollion (Ire *Lettre*, pag. 24) l'explique par : « Dé- » voué au grand soleil de l'univers. » On y voit effectivement ● ⲣⲏ *ri*, ou le *soleil*, et le *scarabée*, qui, suivant Horapollon (I, 10), désigne le *monde*, mais aussi un *fils unique*, l'*orient*, le *père* et l'*homme* (vir). Quant au signe , nous avons déjà vu que M. Champollion le rend par *dévoué*, quoique dans son alphabet ce soit un *k*. Mais ce qui est entièrement conjectural, c'est le sens de *grand*, que ce savant attribue au caractère , qui, dans son alphabet phonétique, est un ⲣ *r*. Le mot de *grand* se trouve deux fois dans la partie hiéroglyphique de l'inscription de Rosette, et chaque fois il y est représenté par le caractère , qui ne ressemble en rien au sceptre couché du cartouche en question. Je sais bien que dans son *Précis* (B, *Planches et Explications*, n° 445), M. Champollion explique le signe ou par *grand*, mais sans raison plausible, aussi bien que son redoublement qu'il rend par *deux fois grand* (μέγας καὶ μέγας), titre particulier du dieu Thoth, l'Hermès égyptien (1). Mais ces deux sceptres peuvent bien désigner cette épithète d'Hermès, sans qu'un seul soit le symbole de l'idée de *grand*. L'inscription de Rosette ne contient ce ca-

(1) *Voyez* plus haut aux pages 43, 77, 87 et 128.

ractère qu'une fois, et il paraît que dans cette occasion il est phonétique.

Le cartouche 3 *b* qui, selon M. Champollion, contient le nom du roi, dont le titre ou prénom se trouve dans le précédent, est copié d'un monument de Turin. En effet l'*ibis*, perché sur une espèce d'équerre, désigne le dieu *Thoth*, et cet hiéroglyphe joint aux lettres *m* et *s*, donne le nom de *Thôutmes* ou *Thoutmosis I*; cependant le second roi de la XVIIIe dynastie égyptienne s'appelait *Chebron* et non pas *Thoutmosis*.

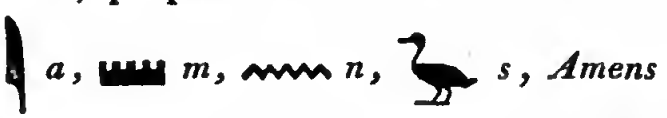
Cartouche 4 *a* (*Table d'Abydos*, *col.* E, a, série II), M. Champollion ne dit rien sur la légende de ce cartouche; pour ses trois premiers caractères, elle est identique avec celle du n° 3 *a* (*Tab. d'Abydos*, *col.* D, b, série II); mais dans ce monument le dernier caractère n'est pas (un *k*), c'est ou un *n*. D'après l'explication précédente donnée par M. Champollion, il serait donc également question, dans ce cartouche, du *grand soleil* et de l'*univers*; ce *n* final lui a probablement causé un embarras dont il n'a pu se tirer; il a donc gardé le silence. Il accole à ce cartouche de la *Table d'Abydos* un autre cartouche, dans lequel on lit très-distinctement *a*, *m*, *n*, *m*, *a*, *i*, c'est-à-dire *Amon-maï*, nom du troisième roi de la XVIIIe dynastie selon M. Champollion; toutefois ce prince est appelé *Aménophis* dans Manéthon.

« Une seule stèle peinte, du musée de Turin, ajoute-t-il » (Ire *Lettre*, page 26), conserve la mémoire du successeur » de *Thoutmosis I*; mais la stèle, comme la *Table d'Abydos*, » porte seulement le prénom de ce prince (n° 4 *a* et *Table* » *d'Abydos, col.* E, a, IIe série). J'avais déjà remarqué ce » prénom sur un amulette compris sous les n°s 458 et 459, » de la suite des scarabées, lithographiée à Constantinople » par les soins de M. de Palin; le revers de cet amulette » paraît porter le nom *Aimé d'Amon Ra*, etc. » Cet amulette (1) offre des signes absolument différens de ceux que M. Champollion y a vus. La légende à gauche contient les lettres *a*, *m*, *n*, *ri*, *p*, *m*, ce qui, à la vérité, donnerait les mots *Amon Ré maï*, s'il n'y avait pas le *p* avant le *m* qui désigne *maï* aimé. Quant à l'autre légende, elle diffère tout-à-fait de celle du cartouche *col.* E, a, IIe série, de la *Table d'Abydos*; celle-ci ne contient que *quatre* signes *ri*, *soleil*, *r*, *monde* et *n*, tandis que la légende de l'amulette, n° 572 de la collection de Palin, en a *six* *ri* (*soleil*) *r*, *monde*, *u* ou *v*, dont la signification est inconnue, mais que M. Champollion croit identique avec qui signifie *nanné*, bon, et *noute*, dieu.

Manéthon fait succéder à *Aménophis I* une sœur de ce

(1) *Voyez* la nouvelle édition de ces lithographies, publiées à Paris en 1829, sous le titre de *Collection d'Antiquités égyptiennes, recueillies par M. le chevalier de Palin*, pl. XI, n°s 571 et 572.

roi, nommée *Amensé*, laquelle régna 20 ans et 9 mois. M. Champollion ne la trouvant pas dans le monument d'Abydos, qu'il a cru pouvoir regarder comme un tableau chronologique des rois de la XVIIIe dynastie, et de quelques autres qui l'ont précédée, dit (Ire *Lettre*, pag. 50), à l'occasion d'une autre reine, qu'il prétend également avoir été omise dans ce tableau : « Le nom sous lequel cette reine (*Tmauh-*
» *mot*) est désignée dans le canon de Manéthon, ne suffit
» point pour la faire reconnaître sur les monumens; car cet
» historien paraît avoir parlé de cette princesse comme de
» la plupart des rois des plus anciennes dynasties, sous des
» noms qui pouvaient être très-communs parmi les Égyp-
» tiens, mais qui ne furent jamais inscrits en caractères sa-
» crés sur les édifices publics, soit que ce fussent des sur-
» noms plutôt que de véritables noms propres, soit que,
» comme les monarques chinois, les vieux Pharaons eussent
» à-la-fois un nom propre et un nom de règne. La *Table*
» *d'Abydos* elle-même omettant le nom de la reine (*Tmauh-*
» *mot*), fille d'Horus, comme elle omet aussi, et pour des
» raisons que ce n'est point ici le lieu de développer, le
» nom de la reine *Amensé* (cartouche n° 5), mère de Thout-
» mosis II, quoiqu'elle ait régné vingt et un ans entiers;
» la *Table d'Abydos*, dis-je, ne saurait non plus éclaircir
» cette difficulté d'un aussi haut intérêt pour l'histoire. »
M. Champollion a vu à Turin une infinité de monumens que nous ne connaissons pas; il y a trouvé le cartouche suivant, qui paraît contenir en effet le nom de cette princesse :


a, *m*, *n*, *s*, *Amens* et *t*, marque

du féminin, précédé du groupe qui signifie *reine*.

Il nous paraît cependant que c'était ici le lieu d'expliquer le

silence de la *Table d'Abydos* sur l'existence des deux reines mentionnées par M. Champollion, trop accoutumé à trancher toutes les difficultés, et à ne point parler de ce qui l'embarrasse.

Cartouche 6 *a* (*col.* E, b, IIe série). La légende porte les trois caractères ● ▬ ; M. Champollion n'a traduit que le premier et le dernier par SOLEIL... DU MONDE. Cependant il a mille fois rendu le second par ⲙⲁⲓ *maï, aimant*; pour être conséquent, il aurait dû traduire le tout : LE MONDE AIMÉ DU SOLEIL; mais il a bien senti l'inconvenance de comparer un roi au *monde chéri par le soleil*. A ce cartouche prénom du monument d'Abydos, M. Champollion en ajoute un autre qu'il prétend contenir le nom du *quatrième* roi de la XVIIIe dynastie. On y voit l'*ibis perché* et les caractères *m* et *s*, ce qui donne *Thóutmes* ou *Thoutmosis II*, tandis que, suivant Manéthon, ce quatrième roi s'appelait *Miphrès*.

Cartouche 7 *a* (*Table d'Abydos, col.* F, a, IIe série). Sa légende se compose du *soleil*, du *sceptre* et du *scarabée* avec *trois barres* verticales ▮▮▮ qui sont un *i*. Gêné par cette dernière lettre, M. Champollion abandonne le *soleil*, la *grandeur* et le *monde*, et se tait sur le sens de toute la légende. Il accole au cartouche d'Abydos un autre de Turin, qui, selon lui, contient le nom du roi, dont le premier ne donne que le prénom. On y lit *a*, ▬ *m*, ⁓ *n*, ⊥ *v*; c'est-à-dire *Aménof*, puis les deux signes , que M. Champollion n'explique jamais franchement, comme nous l'avons déjà vu aux pages 72 et 127.

Cartouche 8 *a* (*col.* F, b, IIe série). J'ai rétabli dans la

Table d'Abydos la légende de ce cartouche, à laquelle manquait le caractère dans la copie de M. Bankes, mais qui existe dans celle de M. Wilkinson. M. Champollion laisse cette légende sans explication; il dit cependant l'avoir trouvée sur deux stèles de Turin, accompagnée d'un cartouche (n° 8 *b*), portant le nom propre du roi, tandis qu'elle n'en contient que le prénom. Ce prince, ajoute-t-il, est *Thôout* *mo* *sis*, ou *Thôoutmosis III*, successeur d'Aménophis I, mentionné également par Manéthon.

Cartouche 9 *a* (*col.* G, a, IIe série). La légende de ce cartouche est identique dans les trois copies du monument d'Abydos. Elle se compose des trois signes *ri*, soleil, qui est l'image de la divinité que M. Champollion prend tantôt pour *Saté* la Junon égyptienne, tantôt pour *Smé* la justice, et de *niv*, symbole de la domination. On a déjà vu (pag. 57) que la *feuille* ou la *plume* était le signe caractéristique de la divinité en question. C'est donc à tort que M. Champollion veut faire passer ici pour identique avec le cartouche d'Abydos, un autre cartouche qui se trouve sur la statue d'un Pharaon à Turin, dans la légende duquel on voit l'image d'une déesse qui ne porte pas le symbole sur la tête. Comme ce dernier cartouche prénom y est accompagné d'un autre contenant le nom du Pharaon, savoir : *A*, *m*, *n*, *f*, *Aménof*, et les signes

symboliques qui restent toujours sans explication chez M. Champollion, ce savant conjecture que le cartouche n° 155 de cette série de la Table, appartient au roi *Aménophis II, sixième* de la XVIII° dynastie. Cependant ce sixième roi étant nommé Misphra-Thoutmosis chez Manéthon, et le cartouche prénom du monument d'Abydos n'étant pas identique avec celui de la statue de Turin, cette hypothèse paraît dénuée de fondement, comme la plupart de celles qui sont contenues dans les *Lettres à M. le duc de Blacas.* — Je ne dis rien de la légende de *Taia,* épouse du même *Aménof,* rapportée par M. Champollion, parce qu'elle n'est pas dans la *Table d'Abydos.*

Cartouche 11 *a* (*col.* G, b, II° série). M. Champollion en explique ainsi la légende ● *soleil,* *directeur* *des mondes*, ● (par) *Phré* (le soleil), *approuvé*, ou *soleil directeur des mondes, approuvé par Phré.* Il faut avouer que c'est un titre un peu singulier que celui de *soleil approuvé par le soleil?* Le savant égyptologue qui n'a fait à Turin que des rencontres exccessivemcnt heurcuses, y a trouvé un monument contenant le même cartouche *prénom*, accompagné de celui du nom du roi auquel il appartient. Voici la légende de ce second cartouche, selon M. Champollion : *a* *m* *n* *'m* ou *maï* *Hor* *n* *m* et *nèb,* ce qui signifie, dit-il : « *le chéri d'Ammon,* HÔR-NEM-NÈB. » Cependant une petite difficulté s'oppose à ce qu'on adopte cette version; le symbole d'Horus est bien l'oiseau, mais toujours accompagné d'une barre verticale, ainsi

; sans cette barre, c'est un des caractères phonétiques qui désignent la voyelle *a*. (Voy. *Précis*, Planches et Explications, n° 95). Le signe est l'hiéroglyphe de la *domination*, mais M. Champollion a-t-il été bien sûr que en soit tout-à-fait le synonyme?

Le cartouche 12, que M. Champollion a donné dans la *Première Lettre à M. de Blacas*, contient le nom propre de *Tmauhmot*, épouse du roi Horus, cependant cette princesse est appelée *Achenchérsès* ou *Achenchrès*, dans Manéthon. Son nom ne se trouve pas dans le monument d'Abydos.

Cartouche 13 *a* (*col.* H, a, IIe série). Ce cartouche que M. Champollion a voulu faire passer pour identique avec celui du monument d'Abydos, en diffère essentiellement. La légende du dernier se termine dans les copies de MM. Bankes, Wilkinson et Caillaud, par deux *t* *t*; tandis que le cartouche produit par M. Champollion, comme parfaitement semblable à celui de la *Table d'Abydos*, n'a qu'un seul *t*. Le voici :

M. Champollion n'explique pas la légende de ce cartouche *prénom* qu'il a trouvé, accompagné du cartouche contenant le *nom propre*, dans les inscriptions des murs de la grande salle de Karnac à Thèbes. Ces deux cartouches, dit-il, appartiennent au premier roi qui, sur les monumens, porte le nom de *Ramsès*. Cependant on lit dans le cartouche 13 *b*

un nom écrit : ● *ri* (soleil) *m* *s* *s* et *ou*. Si l'on croit reconnaître dans les quatre premiers signes de cette légende le nom de *Ramsès*, que désigne alors la *caille*, laquelle, comme lettre phonétique, est *ou*? M. Champollion ne le dit pas. D'ailleurs comment ce savant a-t-il pu supposer que le successeur de l'épouse d'*Horus*, eût porté le nom de *Ramsès*, puisque, d'après Manéthon, c'était *Rathotis* ou *Athoris*, frère de cette reine.

Cartouche 14 *a* (*col.* H, b, IIe série). M. Champollion dit (Ire *Lettre*, pag. 64) : « Un fort beau bas-relief présente » aussi l'image du Pharaon, dont le *prénom* (pl. III, n° 14 *a*) » succède immédiatement à celui de *Ramsès I*, dans le Ta- » bleau généalogique d'Abydos : son nom de règne fut » *Mandouéï*. (Lisez *Ousireï*) (pl. III, n° 14 *b*), et il prit » habituellement dans ses légendes le titre de *serviteur de* » *Phtha* ou d'*établi par Phtha*. » Voilà donc ce cartouche de la *Table d'Abydos* bien expliqué, comme contenant le *prénom* d'un roi égyptien *Ousireï*, inconnu jusqu'à nos jours. En voici la légende que M. Champollion laisse sans explication : ● *ri* (soleil) *Saté* ou *Junon*, ou, si on le préfère, *Smei* la *Justice*, et un *m*. Le cartouche *nom propre*, n° 14 *b*, qui y appartient, contient les signes *P* *t* *h*, qui forme le nom de *Phtha*; puis la figure qu'on prend pour *Osiris*, deux *i*, *m* et *n*. Quant au mot ou , M. Champollion l'explique par *établi* (*Précis*, Pl. et Expl., n°s 432 à 437). Mais où trouver alors le nom d'*Ousireï*, puisque la légende signifie

d'après la construction « *établi par Phtha et Osiris.* » A la page 85 de sa *Première Lettre,* M. Champollion revient à ces deux cartouches. Il y dit : « Les deux rois successeurs » d'*Athoris* ou *Ramsès I*, portent un seul et même *nom*, ce- » lui de *Chenchérès* ou d'*Achenchérès*, dans Manéthon. » L'absence du prénom de l'un d'eux sur la *Table d'Abydos,* » nous autorise à croire que ces Pharaons étaient frères, et » le fragment de Manéthon, rapporté par Josèphe, permet » cette conjecture. Par une singularité très-remarquable, on » trouve parmi les légendes royales gravées sur les diffé- » rentes parties des palais de Karnac et de Louqsor à Thè- » bes, édifices contemporains de cette XVIIIe dynastie, celle » de deux rois, dont l'un se nommait *Ousireï* (pl. III, » n° 14 *b*), et l'autre *Mandouéï* (pl. III, n° 15 *b*), tous » deux prenant le titre de *serviteur de Phtha,* et ayant en » commun le *même prénom* royal (pl. III, n°s 14 *a* et 15 *a*) : » ce sont là évidemment les deux *Achenchérès* de Manéthon. »

Voilà d'abord comment M. Champollion lit le *nom propre* de ce *Mandouéï,* dans son cartouche 15 *b* : P t h (Phtha), puis la figure d'une divinité qu'il nomme *Mandou*, deux i, m et n, ce qui fait *min*, *serviteur de* ou *établi par*. Mais personne n'avait connu, jusqu'à présent, un dieu égyptien nommé *Mandou,* qui certainement a été créé à cette occasion par M. Champollion, pour lire le nom propre du cartouche. Je sais bien que le même savant, se fondant sur une inscription trouvée en Nubie par le voyageur anglais, M. *Bailie,* parle d'un dieu qu'il nomme *Mandou*, *Mandou-Ré*, *Mandou-Ri* (quoiqu'il y ait *Mandoulis* dans l'inscription), dieu auquel il a consacré l'article 27 de

son *Panthéon Égyptien*, et dont il donne même la figure, d'après plusieurs stèles et bas-reliefs du musée royal de Turin; mais cette image représente un dieu à tête d'épervier, et ne ressemble en aucune manière à la figure qu'on voit dans le cartouche, figure qui a plutôt du rapport avec celle d'*Anoubis*, donnée par M. Champollion, dans son *Précis* (Planches et Explications, n° 78). — On pourrait dire la même chose de la figure du cartouche 14 *b*, que M. Champollion veut faire passer pour un Osiris; cependant elle ne ressemble à ce dieu que par le sceptre , qu'il porte souvent dans les mains; mais ce sceptre n'est nullement son symbole distinctif, puisque Phtha le tient aussi quelquefois. Il paraît donc évident que l'existence des noms d'*Ousireï* et de *Mandouéï*, est loin d'être établie solidement.

Cartouche 16 *a* et 16 *b* (*col.* I, a et b, IIe série). « La » seconde ligne de la *Table d'Abydos*, dit M. Champollion » (Ire *Lettre*, pag. 86), se termine par le PRÉNOM ET LE NOM » PROPRE de *Ramsès II*, que précède immédiatement le pré- » nom commun aux rois *Ousireï* et *Mandouéï*, les deux » *Achenchérès* de Manéthon. » Tous les cartouches de la seconde ligne de l'inscription d'Abydos, portent en tête un groupe composé des signes *n* *s* *t* *n*, dans lequel on retrouve le terme *stn* (en copte *souten*), qui, selon M. Champollion (*Précis*, Planches et Explications, n° 267), signifie *roi*, *régner* et *directeur*. Voici les groupes que ce savant lui donne pour synonymes :

On voit donc qu'il y a dans notre groupe un *n* de plus, lequel serait, selon le *Précis* (Planches et Expl., n° 3), la *marque du pluriel*. Il paraît cependant douteux que cette lettre ait ici cette signification.

Quant à la troisième ligne horizontale de cartouches du monument d'Abydos, laquelle en est l'inférieure, M. Champollion, séduit, ou par la copie incomplète de M. Caillaud, ou par un système créé par lui-même, l'a supposée contenir le PRÉNOM ET LE NOM PROPRE de *Ramsès VI* ou *Sésostris*, huit fois répétés. Cette conjecture n'est plus soutenable d'après la restitution du texte de l'inscription, que M. Champollion ne connaissait qu'altéré, et nous sommes forcés de rejeter cette hypothèse, par des raisons que nous allons développer tout-à-l'heure.

Qu'il me soit permis, avant de quitter l'explication du monument d'Abydos donnée par M. Champollion, de dire encore quelques mots sur la liberté que ce savant a prise, très-fréquemment, de donner aux rois de l'Égypte, en partie d'autres noms que ne sont ceux qu'on lit dans le canon de *Manéthon le Sébényte*. Ce célèbre prêtre égyptien florissait sous le règne de Ptolémée-Philadelphe, ainsi vers l'an 263 avant notre ère. Il remplissait les fonctions de sacrificateur et de garde des animaux sacrés dans le temple de Héliopolis. On ne peut donc pas douter qu'il ne nous ait conservé les véritables noms des monarques égyptiens, et non pas, comme M. Champollion le dit, par simple hypothèse, des noms en partie vulgaires. Toute série de rois d'Égypte, qu'on parviendrait à extraire des monumens, à l'aide de l'alphabet phonétique, doit être généralement conforme à celles que donne Manéthon, au risque de paraître conjecturale à la critique. Les décisions arbitraires ne sont pas des preuves en

matière d'histoire; ce qu'on y avance doit être démontré.

Dans nos remarques critiques sur l'explication du *Tableau d'Abydos* et des cartouches insérés dans les *Lettres à M. de Blacas,* lesquels, selon M. Champollion, se rapportent à ceux de cette inscription, nous avons été obligés, pour ne pas embrouiller la discussion, de suivre la manière de voir de ce savant, relativement à la lecture du monument. Mais cette critique une fois terminée, il nous doit être permis d'émettre une opinion diamétralement opposée à la sienne sur le mode dont cette inscription doit être lue. M. Champollion a cru que les lignes de la partie qui contient les cartouches, avaient une direction horizontale, et qu'il fallait commencer à lire à droite par la supérieure, et finir à gauche par le dernier cartouche de la ligne inférieure. Une simple inspection du monument démontre que cela ne peut être le cas, puisqu'on aurait d'abord la ligne supérieure de laquelle restent encore *treize cartouches*, plus ou moins lisibles, puis viendrait une ligne composée de *seize personnages assis* à la manière égyptienne, portant alternativement le *lituus* sur le devant de leurs coiffures. Après cette ligne de personnages assis, en viendrait une de *dix-sept* ⁓ *n* ou *signes du pluriel* (*Précis*, pl. I, n° 3), puis une ligne contenant, *dix-huit fois répété*, le groupe

qui (selon le *Précis*, pl. 18, n° 267) signifie *regere*, *roi*, *directeur*. Après, on aurait la seconde ligne horizontale de *dix-huit cartouches*, puis une ligne avec autant de personnages assis; une avec *dix-neuf hiboux*, ayant la signification de *m*; puis deux avec *dix-huit bras tenant un triangle*, carac-

tère qui, selon le *Précis* (planche C, n° 24), est un *d*; puis encore une ligne composée de *dix-neuf* groupes, savoir :

dont le premier signifie, selon M. Champollion, *Roi du peuple obéissant*, et l'autre *Fils du soleil*. Ces deux groupes se suivent dans cette ligne alternativement de droite à gauche; et comme le Tableau est incomplet à droite, il y faut supposer un premier groupe :

puisque c'est celui qui précède toujours l'autre devant le cartouche contenant des noms royaux. Enfin la ligne horizontale inférieure contient *dix-neuf cartouches*, dont *quatre* sont détruits par le tems.

Au lieu de lire ce monument horizontalement de droite à gauche, comme M. Champollion l'a fait, il ne nous paraît donc nullement douteux que ses lignes doivent se suivre perpendiculairement, et aussi de droite à gauche; c'est-à-dire par colonnes de deux lignes. Il faut remarquer que la première colonne est tout-à-fait incomplète, et qu'il n'en reste que la partie inférieure de la seconde ligne. J'ai désigné les *neuf* autres colonnes à cartouches, dans la *copie de MM. Bankes et Wilkinson*, par les lettres A, B, C, D, E, F, G, H et I. Les deux dernières colonnes K et L ne se composent chacune que d'une ligne perpendiculaire, contenant un texte hiéroglyphique. On voit répété dans la colonne K, sous litt. *a*, le même cartouche qui se trouve dans la colonne I, ligne transversale II, litt. *a*. Sa légende se compose de ● *ri*, soleil, de la déesse *Saté* ou *Junon*, ou *Smeï*, la *Justice*,

du sceptre à tête de chakal et de la lettre *s*. Le cartouche phonétique accolé à celui-ci contient la légende *A* *m* *n* *m* (ou *maï*) *Ri* *m* *s* *s*, c'est-à-dire *Amon maï Ramsès*, ou Ramsès chéri d'Ammon. Il me paraît que ces deux cartouches appartiennent au dernier roi dont le monument fait mention.

Mon intention n'est pas de donner ici une plus ample explication du monument d'Abydos, mais je crois que l'examen le plus léger suffit pour démontrer que M. Champollion s'est complétement trompé sur la direction, dans laquelle ces lignes doivent être lues. Ce fait une fois admis, il est naturel que toutes les conséquences qu'il a tirées de ce Tableau doivent être essentiellement fausses, et *surtout la suite chronologique des Rois des XVIIe et XVIIIe dynasties*, qu'il a cru pouvoir établir, en s'appuyant sur une inscription écrite en effet perpendiculairement, mais lue par lui dans une direction différente.

L'histoire et la chronologie de l'Égypte, loin d'avoir été éclaircies par les *Lettres à M. de Blacas*, ont donc été plus que jamais embrouillées par la méprise de M. Champollion, relativement au monument d'Abydos. De semblables accidens doivent infailliblement arriver chaque fois qu'on s'empresse trop de tirer des conséquences de découvertes qui ne sont pas encore bien consolidées. Cet exemple frappant servira, nous n'en doutons pas, à rendre plus circonspectes les personnes qui, après M. Champollion, s'occuperont de travaux sur les hiéroglyphes. On ne pourra, en effet, se promettre d'y faire de véritables progrès, sans une connaissance approfondie de la langue copte. Pour acquérir celle-ci, l'excellente Grammaire de *M. Tattam* et le Vocabulaire très-

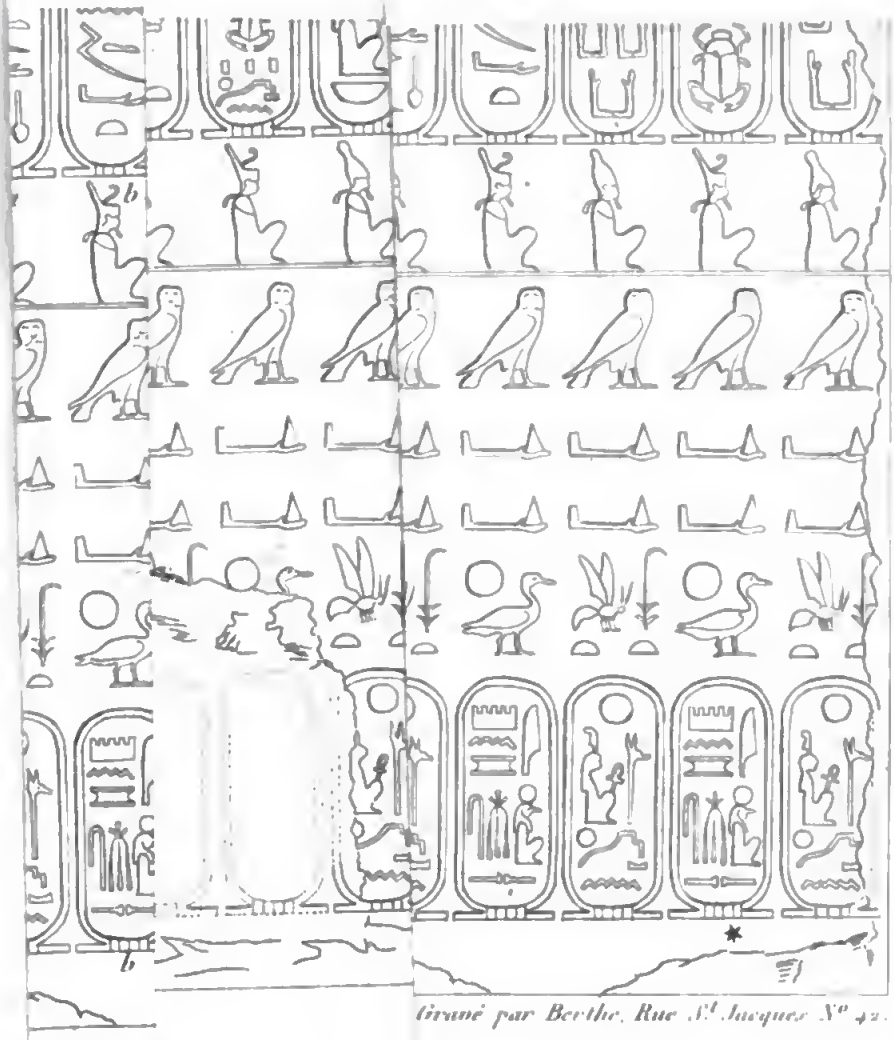
incomplet de *La Croze* ne suffisent pas. Il faut savoir l'arabe pour pouvoir consulter les dictionnaires originaux, dans lesquels les mots coptes sont expliqués dans cette langue, et pour étudier les nombreux textes coptes accompagnés de versions arabes. Ainsi pour avancer les études égyptiennes, il serait bien à désirer que quelque homme capable et riche, puisqu'il faut faire des voyages pour cela, entreprît la rédaction d'un Lexique copte, aussi complet que possible, et qu'il le publiât. Car il ne faut pas se le dissimuler, le tems d'interpréter les monumens graphiques de l'ancienne Égypte n'est pas encore venu; il faut d'abord se préparer consciencieusement, avant de vouloir aborder les difficultés sans nombre que de pareils travaux ne cesseront peut-être jamais de présenter, même à la sagacité la plus imperturbable.

ERRATA.

Page 83, ligne 4, supprimez le *n* qui est placé au-dessus de l'hiéroglyphe d'*Ousire.*

Page 112, dans la dernière ligne hiéroglyphique, remplacez par .

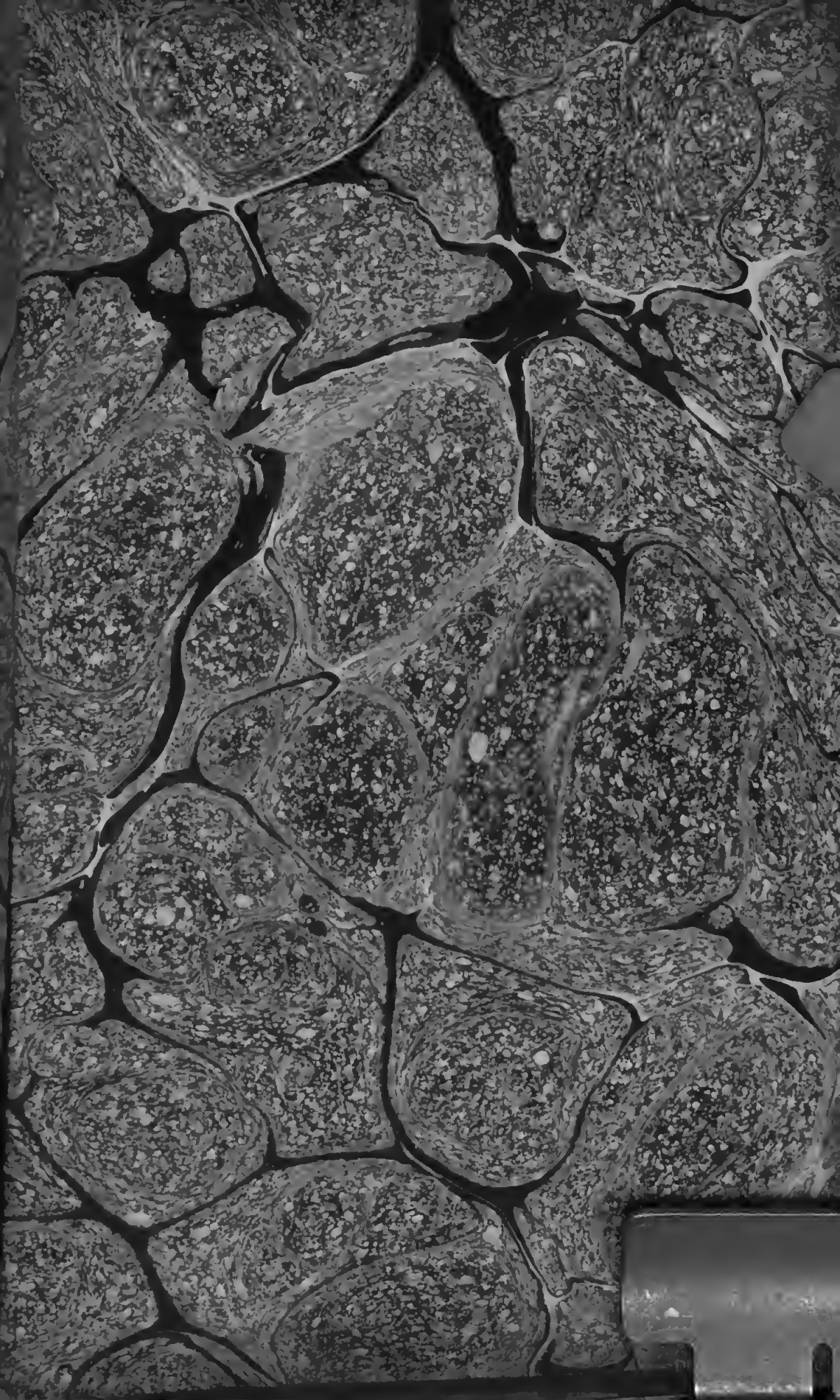
Digitized by Google



Gravé par Berthe, Rue St. Jacques N° 42.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google